





Les Cahiers du CEIMA

**Grande-Bretagne/France:  
Regards croisés  
sur l'esclavage  
et son abolition**



**Textes rassemblés et présentés par Annick Cossic**

**Centre d'Etudes Interdisciplinaires du Monde Anglophone**

**Numéro 5, mars 2009**

CEIMA  
Centre d'études interdisciplinaires du monde anglophone  
Faculté des Lettres et Sciences humaines Victor-Segalen  
20, rue Duquesne - CS 93837  
29238 - BREST CEDEX 03

Directrice de la publication

Gaïd GIRARD (Pr Université de Bretagne Occidentale, UBO)

Comité de lecture de la revue

Claire BAZIN (Pr Université de Paris X - Nanterre)  
Hélène CHRISTOL (Pr Université Aix-Marseille I)  
Norbert COL (Pr Université de Bretagne Sud, UBS)  
Madeleine DESCARGUES-GRANT (Pr Université de Valenciennes)  
Nathalie JAECK (MCF Université de Bordeaux III)  
Philippe JARNOUX (Pr Université de Bretagne Occidentale, UBO)  
Bernard SELLIN (Pr Université de Nantes)  
Serge SOUPEL (Pr Université de Paris III)

Comité de rédaction de la revue

Annick COSSIC (Pr Université de Bretagne Occidentale, UBO)  
Gaïd GIRARD (Pr Université de Bretagne Occidentale, UBO)  
Alain KERHERVÉ (MCF Université de Bretagne Occidentale, UBO)

ceima@univ-brest.fr  
<http://univ-brest.fr/ceima/>

Croquis à la mine de plomb de David d'Angers, Abolition de l'esclavage,  
© Musées d'Angers, photo Pierre David

## Sommaire

|  |     |
|--|-----|
| <b>Annick Cossic.</b> Introduction .....   | 7   |
| <b>Philippe Hroděj.</b> La traite négrière britannique: des <i>sea dogs</i><br>au commerce établi du début du XVIII <sup>e</sup> siècle .....  | 15  |
| <b>Annick Cossic.</b> Aux frontières du sentimentalisme et<br>du politique: la contribution de Richard Steele à<br>l'abolitionnisme britannique dans le <i>Spectator</i> (1711-1712) ..... | 41  |
| <b>Norbert Col.</b> Edmund Burke et le <i>Sketch of a Negro Code</i><br>(1780, 1792) .....   | 65  |
| <b>James Walvin.</b> Why Did the British End the Slave Trade?<br>Reflections after 200 Years .....   | 85  |
| <b>François Poirier.</b> Au cœur des ténèbres? la confrontation<br>des points de vue dans la capitale de la traite .....   | 107 |
| <b>John A. Dickinson.</b> Captifs, esclaves et affranchis au 'Canada'<br>aux XVII <sup>e</sup> et XVIII <sup>e</sup> siècles .....   | 137 |
| <b>Arlette Gautier.</b> <i>Ces coquines de négresses et de mulâtresses...</i><br>Le 'harem colonial' esclavagiste aux Antilles françaises .....  | 153 |
| <b>Pierrick Pourchasse.</b> Les grands débats actuels de<br>l'historiographie sur la traite négrière .....   | 167 |
| <b>Liste des auteurs</b> .....   | 185 |



## **Introduction**

La question de l'esclavage fait, aujourd'hui encore, l'objet de nombreux débats, tant en Grande-Bretagne qu'en France. Les deux pays, dont l'implication dans la traite négrière, prélude à l'édification d'un empire colonial, a été considérable, ont récemment organisé des cérémonies commémoratives. La Grande-Bretagne a célébré le bicentenaire de l'abolition de la traite le 25 mars 2007, la France a instauré une journée nationale de commémoration de l'abolition de l'esclavage, dont la première s'est déroulée le 10 mai 2006. Des manifestations culturelles de grande ampleur sont ainsi venues rappeler aux membres des deux nations et, tout particulièrement, à ceux de communautés ethniques dont l'histoire est intimement liée à l'esclavage, l'importance du devoir de mémoire.

Ce numéro 5 des *Cahiers du Ceima* reprend, sous forme d'articles, l'essentiel des communications de chercheurs réunis dans le cadre d'une journée d'étude organisée par le CEIMA (Centre d'Etudes Interdisciplinaires du Monde Anglophone, Université de Bretagne Occidentale), consacrée à la campagne pour l'abolition de l'esclavage qui s'est déroulée en Grande-Bretagne aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. La plupart des contributions de ce recueil portent sur des aspects différents de la question, abordée sous un angle économique, littéraire, politique, historique et sociologique. Les regards se croisent véritable-

ment avec les analyses des historiens **John A. Dickinson**, qui examine la captivité telle qu'elle fut vécue au "Canada," et **Pierrick Pourchasse**, qui met en perspective les travaux des chercheurs anglophones et francophones. La sociologue **Arlette Gautier**, spécialiste de la condition féminine dans la Caraïbe française, démonte, quant à elle, les mécanismes de la construction de l'image de la femme noire dans l'inconscient collectif, tant en France métropolitaine qu'aux Antilles françaises, par une étude des écrits de voyageurs ou de planteurs des dix-huitième et dix-neuvième siècles.

**Philippe Hroděj**, dans son article intitulé "La traite négrière britannique: des *sea dogs* au commerce établi de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle," remonte aux origines de la traite négrière à laquelle se livrèrent les Européens et examine le glissement qui fut opéré d'opérations de fibuste, par des interlopes, à une pratique institutionnelle et officielle du commerce des esclaves. Il se place délibérément dans une perspective économique et pragmatique, s'intéressant à l'aspect logistique de "l'écoulement d'une marchandise humaine" et aux risques encourus par ceux qui étaient à la fois aventuriers et marchands et s'affrontaient sur le "théâtre antillais." En s'appuyant en partie sur le témoignage de Richard Ligon, auteur d'une *Histoire de l'isle des Barbades*, (1657), Philippe Hroděj tente de définir les pratiques esclavagistes qui pouvaient varier d'une île à l'autre, d'une région à l'autre de l'Amérique, en fonction de la nationalité des propriétaires d'esclaves et de leur religion. Il montre bien, dans sa conclusion, l'évolution de la traite vers un commerce organisé, appelé à connaître un essor remarquable à partir de 1711, devenant ainsi un puissant moteur pour la prospérité de ports



comme Bristol ou Liverpool dont le développement fut comparable à celui de Nantes.

Le texte de Richard Ligon se retrouve au centre de l'article d'**Annick Cossic**, "Aux frontières du sentimentalisme et du politique: la contribution de Richard Steele à l'abolitionnisme britannique dans le *Spectator* (1711-1712)." Une anecdote, relatée par Richard Ligon dans son *Histoire de l'isle des Barbades*, sert d'hypotexte au numéro 11 du *Spectator*, rédigé par Richard Steele, et permet l'introduction d'un point de vue féminin sur l'esclavage. L'insertion de l'histoire de Yarico, appelée à devenir mythique, amène une double interrogation. Elle est représentative de l'entreprise d'édification d'un empire commercial que sous-tend l'idéologie Whig du périodique, idéologie libérale, mais elle en révèle également les faiblesses morales et les contradictions, en montrant les limites humanitaires de la traite. Elle met d'autre part en lumière un clivage lié au sexe, dans une appréhension sentimentale de l'esclavage, qui annonce la prise de position des sociétés anti-esclavagistes féminines. Ces dernières ont, au dix-neuvième siècle, en particulier au cours de la deuxième campagne, à l'instar d'Elizabeth Heyrick, milité en faveur de son abolition immédiate et non graduelle. Le sentimentalisme de *Mr. Spectator* préfigure les techniques de mobilisation de l'opinion publique, tant iconographiques que rhétoriques, utilisées par les partisans de l'abolition, à commencer par le plus célèbre d'entre eux, William Wilberforce.

C'est le gradualisme qui caractérise l'approche de Burke, auteur du *Sketch of a Negro Code* rédigé en avril 1780 et rendu public en avril 1792. Dans son article, "Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)," **Norbert Col** replace la rédaction puis la publication

du *Sketch* dans leur contexte, et tente de définir la position de Burke, auteur en 1790 des *Reflections on the Revolution of France*. Il fait le lien entre une certaine modération de ce dernier, sa “manière prudentielle,” et les différentes crises internationales qui peuvent l’expliquer, car elles constituaient un “arrière-plan révolutionnaire” (Révolution américaine, Révolution française, révolte des esclaves de Saint-Domingue). L’article établit des passerelles entre Burke et les abolitionnistes, en particulier le recours que fait l’auteur du *Sketch* à la “symbolique monarchique.” Ce projet s’inscrit dans une perspective d’amélioration de la condition des esclaves qui sera particulièrement nécessaire après 1807, date de l’abolition de la traite. Norbert Col montre avec force les contradictions inhérentes au *Sketch* – qui sont aussi inhérentes au libéralisme – dont l’auteur était partagé entre une condamnation claire de l’esclavage, en tant que violation des droits de l’homme, et la difficulté, voire l’impossibilité qu’il y avait à l’abolir sans porter atteinte à la propriété, “fondement de l’édifice constitutionnel et représentatif anglais, puis britannique.”

L’article de **James Walvin**, “Why Did the British End the Slave Trade? Reflections after 200 Years,” tente d’expliquer pourquoi en 1807, avec l’abolition de la traite par la Grande-Bretagne, un pas décisif fut franchi dans la campagne anti-esclavagiste. James Walvin insiste sur le caractère peu prévisible de l’abolition de la traite dans la seconde partie du dix-huitième siècle, pour ceux qui en étaient les principaux acteurs: “if anyone involved in slave trading felt that their commercial activities were doomed, they kept their worries secret.” Il montre comment, avec du recul, on peut considérer que la cause abolitionniste a remporté un succès rapide, avec l’abolition de la traite, grâce à une

stratégie où la pratique bien rôdée de l'envoi de pétitions au Parlement joua un rôle considérable. Ceux qu'il appelle les "pères fondateurs," Anthony Benezet, John Wesley, Granville Sharp, ont œuvré de façon déterminante pour la cause, en même temps que des anonymes qui constituèrent une "armée" au service du mouvement. James Walvin passe ensuite en revue les différents modes d'action utilisés pendant la campagne où, outre les pétitions, les meetings et la littérature ont été des instruments de propagande de tout premier plan. Il met en particulier l'accent sur la contribution féminine à l'anti-esclavagisme par le biais de pétitions – au cours de la deuxième campagne, mais James Walvin souligne l'ancienneté de la pratique qui remonte au 17<sup>ème</sup> siècle – et également par l'écriture. Dans la dernière partie de son article, il souligne les difficultés rencontrées par Wilberforce et la complexité des débats parlementaires, et fait succinctement référence au *Sketch of a Negro Code* de Burke. En dernière analyse, l'abolition de la traite en mars 1807 demeure une "curiosité historique," "a historical curiosity," faisant partie des aléas de l'histoire, et les raisons qui peuvent l'expliquer restent obscures.

**François Poirier**, dans son article intitulé "Au cœur des ténèbres: la confrontation des points de vue dans la capitale de la traite," s'intéresse à la personnalité des abolitionnistes et des anti-abolitionnistes de Liverpool. Il nous brosse le portrait des ardents défenseurs de la cause abolitionniste, William Roscoe, Dr James Currie, William Rathbone, Edward Rushton, de ceux qu'il appelle les "permanents" du mouvement, et analyse la difficulté qu'ils avaient à ne pas se couper totalement de la société de leur ville, où les intérêts économiques l'emportaient sur toute autre considération morale ou humanitaire. Leurs opposants, les

frères Tarleton, le capitaine Crow, ne sont pas toujours dépourvus de tout sens moral. Les travaux de F. Poirier font aussi apparaître l'évolution de Liverpool après 1807 en examinant la reconversion de cette "ville de millionnaires" qui avait mérité d'être considérée comme "la capitale de la traite," ce qui permet aux candidats de se présenter aux élections en affichant ouvertement, désormais, leurs sympathies abolitionnistes.

L'article de **John Dickinson**, "Captifs, esclaves et affranchis au 'Canada' aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles" met en lumière la porosité de la frontière séparant les captifs des esclaves au "Canada." Pour John Dickinson, le manque de rigueur taxinomique est source de nombreuses confusions. Il montre comment le qualificatif d'esclave était employé par les Français au sujet d'Amérindiens qui, dans la réalité, n'en avaient pas le statut. Ce flou relatif pose le problème sémantique, culturel et juridique de la définition de l'esclave. A ce premier problème fondamental de la dénomination vient s'ajouter celui concomitant du hiatus entre statut juridique, classification et perception dudit esclave. John Dickinson examine d'ailleurs le processus d'affranchissement, avant de s'intéresser plus particulièrement à l'esclavage dans la société amérindienne, et au statut du captif, diversement analysé par les anthropologues et les historiens: pour certains, comme Bruce Trigger, le captif peut être intégré dans la société amérindienne grâce à l'adoption, pour d'autres, comme Roland Viau, il y a institutionnalisation de l'esclavage à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'absence de consensus et les problèmes de dénomination justifient, aux yeux de John Dickinson, un nouvel examen de la question.

**Arlette Gautier** dans son article, “Ces coquines de négresses et mulâtresses... Le ‘harem colonial’ esclavagiste,” reprend le titre de l’ouvrage de Malek Alloula, *Le harem colonial: images d’un sous-érotisme* (2001) et s’intéresse à la représentation de l’indigène, en l’occurrence de la femme esclave antillaise. Elle explique comment se met en place, par un phénomène de construction sociale, une véritable “stigmatisation de la femme noire” et établit un parallèle entre la description qui est faite, dans des manuels de médecine, du tempérament des esclaves femmes et les caractéristiques attribuées aux prostituées. Elle conclut en soulignant la difficulté à “penser la révolte” des femmes, mais considère que la “résistance de certaines d’entre elles est avérée.” On assiste donc, pour Arlette Gautier, à la naissance du mythe du “harem esclavagiste” selon lequel, par une étrange inversion, les esclaves femmes en viennent à incarner le lucre, “devenant la personnification de ce qui les enchaîne.”

L’absence de consensus au sein de la communauté internationale des historiens est ce qui ressort du bilan historiographique présenté par **Pierrick Pourchasse** dans son article de synthèse, “Les grands débats actuels de l’historiographie sur la traite négrière.” Pierrick Pourchasse y revendique pour l’historien le privilège de l’écriture d’une “histoire critique,” différente de “l’histoire compassionnelle des hommes politiques.” Il insiste sur la nécessité d’écrire une histoire globale et de ne pas privilégier une seule approche, qui serait l’approche occidentale. Se référant à un des grands courants historiographiques actuels, il considère la traite négrière comme “un tout,” ce qui impose de “dépasser l’opposition entre Européens et Africains.” Il aborde dans cet article trois problèmes essentiels, à savoir le rôle de l’Afrique dans la traite

en tant qu'acteur de ce commerce, l'impact de la traite sur la croissance économique de l'Occident – en examinant tout particulièrement la période de la Révolution Industrielle –, et enfin ses conséquences sur le développement de l'Afrique. Les conclusions de Pierrick Pourchasse vont à l'encontre de la thèse marxiste avancée par Eric Williams en 1944, dans *Capitalism and Slavery*, qui a été récemment réactualisée par l'historien Joseph Inikori, dans son ouvrage intitulé *Africans and the Industrial Revolution in England. A Study in International Trade and Economic Development* (2002). Elles s'appuient, dans une large mesure, sur l'ouvrage d'Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale* (2004), qui a provoqué une vive polémique, mais débouchent sur la notion plus consensuelle de dommages culturels et psychologiques, privilégiée par un historien malien, Tidiane Dakité, dans son livre, *La traite des Noirs et ses acteurs africains* (2008).

Il apparaît clairement que la traite négrière et l'esclavage, dont l'abolition a donné lieu à un certain nombre de manifestations commémoratives, constituent un sujet sur lequel il n'y a pas de véritable consensus, tant en ce qui concerne la culpabilité des nations qui ont été partie prenante de ce système – en Europe ou en Afrique – qu'en ce qui concerne l'octroi de possibles réparations découlant de la loi Taubira de 2001 qui fait de la traite un "crime contre l'humanité." Ce recueil d'articles a pour objectif d'explorer certains aspects de la question, sans avoir l'ambition d'être exhaustif et encore moins de présenter un tour d'horizon complet de tous les points de vue scientifiquement défendables.

*Philippe Hroděj*

**La Traite Négrière britannique: des *Sea Dogs*  
au commerce établi du début du XVIII<sup>e</sup> siècle**

**La traite négrière anglaise au temps des *sea dogs***

Durant un siècle et demi, la traite négrière, suivant les clauses du traité de Tordesillas, a été un monopole portugais. Au-delà des lignes des amitiés (tropic du Cancer et méridien d'origine de l'île de Hierro), les Français ont pourtant été immédiatement présents: le voyage du sieur de Gonville au Brésil en 1503 est le premier... qui donne lieu à une relation.<sup>1</sup> Sur le théâtre antillais, dès 1522, Jean Fleury s'empare de la ville et de la forteresse de Santo Domingo. Les corsaires, surtout à partir de 1536 (sixième guerre d'Italie), multiplient tant les captures dans ces eaux que les descentes, détruisant cités, bourgs, villages ou plantations isolées. Il n'y a au vrai aucune raison pour eux de recourir à la traite, n'ayant pas de colonie et se livrant, par le biais des guerres ultramontaines puis des guerres de Religion, quasi uniquement à des actions de déprédation à l'égard des possessions espagnoles. Les esclaves sont une marchandise comme une autre, plutôt embarrassante. En 1557, un corsaire français s'empare d'un négrier entre Porto Rico

---

<sup>1</sup> Binot Paulmier de Gonville, "Campagne du navire *l'Espoir* de Honfleur 1503-1505."

Philippe Hroděj

---

et Saint-Domingue, sans que l'on sache ce que deviennent les esclaves. L'année suivante, un moulin est assailli à Porto Rico, les Français l'incendient, dérobent le cuivre et tuent les esclaves. Même chose en 1559, un moulin à sucre est détruit, l'argent volé et les 50 esclaves sont massacrés au même titre que le bétail.<sup>2</sup> Des exemples montrent des capitaines, encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle, abandonner des esclaves en pleine mer ne sachant qu'en faire ou ne pouvant les nourrir. Cependant, au moins dès les années 1540, des marins français font route vers l'Afrique avec la volonté de faire du commerce au bout de la pique: en 1544, 70 esclaves sont négociés avec les habitants de Cabo de la Vela et de Santa Maria de los Remedios. On voit en 1567, quatre corsaires chargés de Noirs arriver aux Antilles. En 1569, Jacques de Sores échange 11 esclaves à Coro. En général, lorsque les flibustiers arraisonnent un négrier, ils tentent de négocier le prix de la cargaison. Le Havrais Adrien Letellier, en 1591, conduit un négrier depuis l'Afrique pour y vendre les 250 Noirs entassés à fond de cale. Il est vrai que les esclaves sont plus volontiers arrachés à leur propriétaire en Amérique, incorporés à l'équipage, utilisés pour du renseignement, embarqués comme otages ou revendus pour acheter de la nourriture.<sup>3</sup> Il n'est alors pas question de ramener ces esclaves en France "parce qu'Elle est mère de liberté," selon un arrêt du parlement de Guyenne de 1571.

C'est fort de cette expérience que John Hawkins décide d'entreprendre directement un tel commerce. A l'instar des Français, les Anglais n'ont pas de colonie avant 1608 pour la Virginie et 1623 pour

---

<sup>2</sup> Jean-Pierre Moreau, *Les petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu* (Paris: Karthala, 1992) 89 et suiv.

<sup>3</sup> Jean-Pierre Moreau, *Pirates* (Paris: Tallandier, 2006) 386.



St. Kitts. Pour la première, il n'est pas question d'esclaves mais de travailleurs sous contrat ou *indentured servants* et c'est presque par hasard que John Rolfe note dans son journal l'arrivée d'un négrier hollandais en 1619 qui débarque une vingtaine de Nègres. Durant plusieurs décennies, avant que la seconde ne soit mise en place, les Anglais vont donc troquer aux colons espagnols des Africains contre de l'argent ou de la marchandise tropicale (perles, cochenille, cacao, indigo, sucre, gingembre, cuirs ou bois de teinture). Contrairement à ce qu'on peut imaginer, John Hawkins n'est pas le seul. En 1567, l'escadre de sept corsaires qui s'empare d'un négrier espagnol comprend deux bâtiments anglais et deux écossais.

Si Hawkins n'est pas le seul, il est sans doute le premier. La traite négrière est une des solutions apparaissant lucratives dans un cadre plus général de réorientation du commerce maritime. Surtout après la perte de Calais en 1558 et le déclin d'Anvers dès les années 1560. Son père, William Hawkins, était déjà allé en Guinée en 1530, puis au Brésil d'où il avait ramené du bois de teinture. D'autres marchands avaient même commencé à bâtir un fort près de Bahia. Son frère est maire de Plymouth. John a épousé la fille du trésorier du Navy Board ce qui lui permet d'être introduit à la Cour comme à la City.<sup>4</sup> Si l'expédition initiale fait l'objet d'un financement assez chiche lorsqu'il ouvre la voie, en 1562, au premier voyage triangulaire anglais, la réussite de ce dernier l'entraîne par la suite à prendre la tête d'intérêts considérables.<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> Michel Le Bris, *D'or, de rêves et de sang, l'épopée de la flibuste (1494-1588)* (Paris: coll. Pluriel, Hachette Littératures, 2001) 233.

<sup>5</sup> James Alexander Williamson, *Hawkins of Plymouth: A New History of Sir John Hawkins and of Other Members of his Family Prominent in Tudor England* (London: A. and Ch. Black, 1949).

Philippe Hroděj

---

Analyser certaines caractéristiques de ces quatre périodes a ceci d'intéressant que cela permet de démonter les rouages du système. L'approvisionnement d'abord. Le premier voyage donne lieu à l'achat de quelque 300 Noirs auprès de Portugais de la rivière de Sierra Leone. Comme la place manque sur des navires de tonnage trop faible, un portugais est enlevé qui vient compléter la petite escadre. Le deuxième voyage est plus imposant puisque la reine a prêté le *Jesus of Lübeck*, un vieux vaisseau de 700 tonneaux. La chance n'est pas au rendez-vous. Trop peu d'esclaves sont achetés aux Portugais, les razzias à terre s'avèrent peu concluantes. Hawkins finit par s'emparer par la force de plusieurs navires lusitaniens: prendre un négrier avec sa cargaison reste le plus rentable, le temps est non seulement de l'argent perdu mais un facteur d'accroissement de la létalité à bord. Hawkins aurait ainsi acquis 400 esclaves. La troisième expédition est commandée par John Lovell, en 1566. Plus fanatique, il agit directement en pirate en Afrique. Cela n'empêche pas les affaires d'être difficiles. Pour son dernier voyage, Hawkins commande une escadre de sept navires de plus de 1.300 tonneaux. Après l'habituelle escale aux Canaries, la flottille croise trois mois entre le cap Vert et la rivière de Sierra Leone à la recherche de négriers portugais, tout en traitant avec les rois nègres. Cette attente est cause de la perte d'une soixantaine d'hommes. Finalement, 500 esclaves sont embarqués. A ce stade, l'expérience cumulée à l'occasion de la première partie du voyage (Europe-Afrique) rejoint d'autres tentatives anglaises de battre en brèche le monopole lusitanien en matière de traite mais aussi de s'établir en divers points d'Afrique depuis la côte des Graines jusqu'à celle de l'Or (Towerson qui effectue trois voyages,

John Lok ou les frères Fenner).<sup>6</sup> Les descentes à terre, l'achat auprès d'intermédiaires portugais plus ou moins bien disposés, l'arraisonnement de négriers, tout cela demeure très aléatoire. Une présence permanente doit permettre d'obtenir les précieuses pièces d'Inde dans un minimum de temps qui passe et qui devient chaque jour un ennemi qui se renforce. Il faut encore songer à armer des bâtiments qui devront accueillir des centaines de passagers involontaires et avoir la capacité de se transformer en conséquence une fois rendus en Afrique.

Reste à écouler la marchandise humaine. Les Anglais n'ont pas encore l'expérience de la navigation antillaise et n'ont pas toujours des pilotes expérimentés, c'est visible dès lors qu'il faut débouquer. Est-ce la raison pour laquelle John Hawkins adopte des routes presque similaires? Plus vraisemblablement, la réussite financière de la première expédition l'engage-t-elle à se cantonner dans son rôle de marchand et à ne pas tenter l'aventure. Par ailleurs, la nature de la cargaison n'autorise pas la prise de risque. Hawkins pratique le commerce au bout de la pique qui consiste à jouer sur la pénurie de Noirs dans les colonies espagnoles et la tentation pour les colons de s'en procurer par tous les moyens d'un côté, et l'obligation qui leur est faite de respecter l'exclusif: il faut donc simuler la plupart du temps une agression, une menace, un chantage pour justifier d'un achat réalisé de façon coercitive, l'événement étant dûment enregistré avec preuves à l'appui. Les 300 Noirs sont débarqués sans problème sur la côte nord d'Hispañola lors du premier voyage. La vente est beaucoup plus difficile lors la deuxième traversée. La relâche devant l'île de la Margarita ne donne rien. Il faut débarquer une

---

<sup>6</sup> Kenneth R. Andrews, *Trade, Plunder and Settlement. Maritime enterprise and the Genesis of the British Empire 1480-1630*, (1984; Cambridge: CUP, 1999) 101.

Philippe Hroděj

---

centaine d'arquebusiers et de piquiers à Borburata (Venezuela) pour faire plier les autorités: les échanges durent un mois. Après le Rio de la Hache (Colombie), le député trésorier de Rancheria prie l'Anglais de bien vouloir faire mine d'incendier les maisons, de quoi échanger pour £6.000. Le voyage de Lovell, acoquiné avec des pirates français (comme Jean Bontemps), finit plus mal. Il doit laisser à terre 92 Noirs trop vieux ou trop malades sans recevoir de paiement. Une cinquantaine de survivants sont ramenés en Angleterre. Le dernier voyage circuiteux obéit aux mêmes règles que le deuxième: la Margarita vient d'être ravagée par les Français tout comme Borburata. Une prise d'otages et une capitulation sous la contrainte sont organisées, les échanges durent deux mois. En revanche, l'attaque est réelle au Rio de la Hache et pour éviter de voir son église brûler, le trésorier accepte le principe d'une rançon, ce qui ne l'empêche pas de négocier pour son compte propre l'achat de 80 esclaves. Riches en expériences, ces expéditions vont non seulement déboucher sur plusieurs dizaines d'entreprises de déprédation mais elles illustrent surtout le fait que la traite négrière ne souffre pas de retard à moins de disposer d'un endroit pour rafraîchir les esclaves. Encore faut-il que la place soit protégée et puisse ravitailler le navire comme l'équipage: cela s'appelle une colonie.

La première expédition est dans l'ensemble avantageuse même si Hawkins a commis l'erreur de renvoyer deux navires chargés du produit de la vente à Séville où ils sont arrêtés. De quoi récidiver. Se trouvent alors intéressés les marchands de la *City*, le *Lord admiral* Clinton, les comtes de Leicester et de Pembroke, Lord Robert Dudley et même Sir Cecil. Cette fois, il y aura un retour sur investissement d'au

moins 50%. L'entreprise de Lovell est probablement très déficitaire. La dernière expédition, la plus importante, s'achève elle par une confrontation sanglante à San Juan de Ulúa avec la flotte de Neuve-Espagne. Trois navires sur sept regagnent l'Angleterre, Hawkins sur le *Minion* a perdu 300 des 400 hommes de son équipage. Malgré les perles, l'or et l'argent, le bilan est désastreux. La traite s'interrompt en 1571, les *sea dogs* ont le champ libre. Il faudra, pour renouer avec ce commerce, supprimer toute improvisation, s'attendre à des dividendes très irréguliers. La traite se marie très mal avec les actions flibustières. Il est même évident pour les négociants du siècle suivant que la flibuste doit disparaître, ne pouvant coexister avec la traite.

### **La traite négrière au temps de la *Royal African Company***

Curtin estime à 263.000 le nombre de captifs menés aux Antilles entre 1640 et 1700, dont la moitié à la Barbade et un tiers à la Jamaïque.<sup>7</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, les trois quarts des Africains sont dirigés dans des sucreries, qu'elles soient espagnoles, portugaises, françaises, hollandaises, juives ou anglaises. Après St. Kitts où s'établit Thomas Warner et où la culture du pétun ne nécessite pas immédiatement des esclaves, les Anglais comme les Français essaient dans les petites Antilles. La situation est différente pour les premiers colons de la Barbade qui, en 1627, prennent possession de l'île avant-gardiste de l'arc antillais avec 10 nègres et un parti de 80 hommes mené par le capitaine Henry

---

<sup>7</sup> Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade* (London & Madison: University of Wisconsin Press, 1975) 59.

Philippe Hroděj

---

Powell.<sup>8</sup> La canne à sucre devient très vite omniprésente. Le nombre des Africains atteint 500 en 1642, 1.000 en 1645.<sup>9</sup> A partir de 1633, les Anglais s'installent aussi à la Tortue et à l'île de Providence. Ils ont des esclaves. A Providence où fleurit bon le puritanisme, la première révolte noire éclate cinq ans plus tard. L'esclave est le rouage essentiel de l'économie de plantation particulièrement dans le cadre de la production sucrière. La progression ne laisse aucun doute. En 1660, il y a 20.000 Noirs à la Barbade, 2.000 dans les *Leeward Islands*, 500 à la Jamaïque et 1.000 en Virginie. La Jamaïque a été acquise par défaut, la flotte de Penn et de Constable, dans le cadre du *Western Design* voulu par Oliver Cromwell, devait initialement s'emparer de Santo Domingo. Si les Espagnols ont dû se retirer précipitamment à Cuba, la conquête définitive a pris plusieurs années. En 1660, la Jamaïque commence à produire du sucre, les *Leeward Islands* en font 1.000 tonnes, la Barbade environ 7.000. La Jamaïque, qui a compris que vendre des Nègres aux Espagnols et en garnir ses sucreries passait par l'abandon de la flibuste, est bonne élève. Le nombre de sucreries passe de 57 en 1671 avec 1.000 tonnes produites à 246 en 1684 avec 5.000 tonnes produites. Par extrapolation et par comparaison, le chiffre de 22.500 esclaves à la Jamaïque en 1684 paraît plausible.<sup>10</sup> Avec 3.300 tonnes de sucre, les *Leeward Islands* auraient peut-être 10.000 esclaves. La Barbade, avec 10.000 tonnes voit sa population servile s'élever à 45.500 personnes.<sup>11</sup>

---

<sup>8</sup> Richard B. Sheridan, *Sugar and Slavery, an Economic History of the British West Indies 1623-1775* (Baltimore: The John Hopkins University Press, 1973) 81.

<sup>9</sup> Sir Alan Burns, *History of the British West Indies* (London: G. Allen, 1965) 223.

<sup>10</sup> Davis J. Buisseret "Slaves arriving in Jamaica, 1684-1692," *Revue française d'Histoire d'Outre-mer* LXIV. 234 (1977): 85-88.

<sup>11</sup> Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade* 59.

Selon Dunn,<sup>12</sup> le trafic négrier au XVII<sup>e</sup> siècle passe par trois cycles. Dans sa première phase, de 1640 à 1672, ce commerce est alimenté par les Hollandais et des marchands anglais. Ce sont surtout les Barbadiens qui achètent des esclaves, les Hollandais ont déjà une bonne expérience à la suite de l'occupation du Pernambuc (1630-1654) et du commerce espagnol. Les *traders* anglais, tel Thomas Modyford, sont avant tout des planteurs ou de futurs planteurs. Dans le cas de Modyford et de bien d'autres, ce sont souvent des officiers: en l'occurrence Modyford est gouverneur de la Barbade puis de la Jamaïque. Ce cas est relaté par Richard Ligon et montre les pratiques de l'époque, alors que les Anglais ne disposent pas vraiment d'établissements en Afrique. Ligon embarque à Londres sur l'*Achilles*, du port de 350 tonneaux, le 16 juin 1647, en compagnie d'un ami qui a comme lui "envie de changer de pays." Ce bâtiment se rend dans l'archipel du Cap-Vert. Il s'agit de trafiquer des chevaux, du bétail et des Nègres pour les vendre à La Barbade. Le colonel Modyford est à bord. Il se laisse assez vite convaincre de l'intérêt de s'établir là plutôt qu'à Antigua. Comme le dit l'auteur:

En discourant avec quelques-uns des plus intelligents de cette île, nous trouvâmes qu'il était plus avantageux et plus sûr à un homme qui avait de l'argent, des marchandises ou du crédit, d'acquérir une habitation garnie et pourvue de valets, d'esclaves, de chevaux, de bétail, d'ânes et de chameaux (?) etc. avec un moulin à sucre, que de commencer à s'habituer dans un lieu où l'on peut avoir des terres pour rien en donnant seulement une petite rente tous les ans, mais où il faut souffrir de grandes incommodités et attendre longtemps le profit [...].

---

<sup>12</sup> Richard S. Dunn, *Sugar and Slaves. The Rise of the Planter Class in the English West Indies 1624-1713* (London: University of North Carolina Press, 2000) 359 p.

Philippe Hroděj

---

Effectivement, Modyford traite la moitié d'une habitation avec le major Hilliard qui souhaite rentrer en Angleterre. Le tout comprend 500 arpents de terre (dont 200 employés en canne, 80 en pâturages, 120 en bois, 10 en pétun, 5 en gingembre, 5 en coton et 70 en vivres – le reste en fruits), un "fort beau logis," un moulin à sucre, des citernes, une distillerie, un logement pour préparer le coton, des étables, une forge, des magasins à provisions, des cases pour les esclaves noirs et indiens: 98 Noirs et 3 Indiennes avec leurs enfants, 28 chrétiens (engagés), 45 bœufs, 8 vaches à lait, 12 chevaux et 16 ânes. La moitié de cette habitation est négociée à £7.000.<sup>13</sup>

La présence hollandaise est bien trop imposante aux yeux du négoce londonien. A la fin des années 1660, les rouliers des mers sont écartés rudement des îles anglaises par des actes de navigation au moment de la restauration des Stuart, puis avec la deuxième guerre anglo-hollandaise de 1665-1667, qui a plutôt pour effet de malmener les intérêts anglais en Afrique. Le commerce du bois d'ébène ne prend son essor qu'après le traité de Bréda: entre 1667 et 1671, 135 négriers anglais cinglent vers l'Afrique, environ 5.000 pièces d'Inde sont portées chaque année aux Antilles. Cependant, ce commerce, dans un siècle qui compte deux années sur trois de guerre, est risqué. Il faut des forts, des comptoirs, des magasins en Afrique, ne serait-ce également que pour gagner du temps. Charles II a déjà accordé une charte en 1663 à la *Company of Royal Adventurers*. Les résultats ne sont pas à la

---

<sup>13</sup> Richard Ligon, *Histoire de l'isle des Barbades...enrichie de la carte de l'Isle & de la figure des Arbres & des plantes les plus considérables qui y croissent*. Trad. par Humphrey Moseley (Paris, 1657) 38.



hauteur. En 1672, il soutient une nouvelle compagnie, plus solide et mieux organisée.

Lors de la deuxième phase du trafic négrier du XVII<sup>e</sup> siècle, de 1673 à 1688, la *Royal African Company*, société par actions encouragée par Charles II et Jacques II, essaie avec un succès inégal, d'approvisionner les colonies. Les actionnaires sont des négociants actifs dans le commerce au long cours. Des Barbadiens retirés à Londres grâce à leurs rentes, prennent des parts pour influencer sur les décisions. Beaucoup d'ambitions, autant de défauts. La sous-capitalisation est notoire à l'instar des compagnies françaises. Les marchandises de traite ne conviennent pas toujours, alors que la rivalité des puissances européennes est propice à la concurrence et au marchandage de la part des rois nègres. Les pertes humaines atteignent 20% durant le *middle passage*, ce qui est anormalement élevé.<sup>14</sup> Les planteurs se plaignent de prix exorbitants. En 1690, la dette collective des planteurs se monte à £170.000, soit l'équivalent de 10.000 Noirs. La compagnie ne parvient pas à se faire rembourser alors que les habitants accueillent sans réserve les interlopes dont beaucoup sont armés par des officiers (tel Christopher Codrington). Avec un pic en 1685-1686, la *Royal African Company* parvient pourtant, en 14 années, à arracher du vieux continent 150.000 Noirs desquels 120.000 sont menés aux Antilles.

Les négriers de la compagnie s'approvisionnent pour 70% sur les côtes de Guinée (Accra au Ghana et Ouidah ou Juda au Bénin),

---

<sup>14</sup> Joseph E. Inikori "The sources of supply for the Atlantic Slave Exports from the bight of Benin and the bight of Bonny (Biafra)," *Actes du colloque sur la traite des Noirs* (Nantes: Université de Nantes, 1985) 25-43. Sur la décennie 1680, le taux de mortalité diminue: 27,7% en 1680 et 15,7% en 1688, mais la moyenne atteint 23,4%.

Philippe Hroděj

---

15% en Sénégambie et les 15% restants sur les côtes d'Angole. Du Casse, au service du roi de France, recense les positions occupées par les différentes nations en 1687.<sup>15</sup> Les Néerlandais dominent désormais (ce mémoire est un réquisitoire à leur rencontre), nonobstant que les Anglais, qui ont perdu plusieurs établissements lors de l'expédition de Ruyter en 1665, restent bien ancrés le long du littoral. S'ils ont abandonné l'embouchure du Sénégal depuis 1610, ils sont quasi seuls en Gambie dont la rivière "est une des plus belles du monde et où les vaisseaux de 50 pièces de canon peuvent facilement entrer. Elle est navigable par des barques à plus de 200 lieues." En plus de l'or, des cuirs, de l'ivoire et de la cire, le potentiel est évalué de 700 à 800 esclaves par année. Dans la rivière de Sierra Leone, les Anglais ont bâti une petite forteresse dans l'île de Bains, "distante de 8 lieues de son embouchure. [...] l'entrée en est fort belle pour toutes sortes de vaisseaux et commode pour faire de l'eau et le bois lorsqu'on va en Guinée." On peut y négocier 300 esclaves par an avec de l'ivoire et du bois rouge. Sur la côte d'Or, la *Royal African Company* possède une forteresse à Saconde (royaume d'Antin), un magasin à Aquitany (royaume de Goaso ou Grand Commendo), une forteresse à Corse (royaume de Fétu), un petit fort à Anamabou (royaume de Fantin), une forteresse au petit Acara (royaume d'Acara) où se traitent 400 à 500 esclaves partagés entre les Hollandais, les Anglais et quelque peu les Portugais. La forteresse de Corse est le centre du dispositif sur cette partie de la côte. "La possession de ce fort a donné lieu aux Anglais de multiplier des établissements et d'entrer en concurrence [avec les Hollandais] sur le partage du grand commerce qu'ils y font et qui occupe plus de 20 à 25 vaisseaux annuel-

---

<sup>15</sup> Philippe Hroděj, *L'amiral Du Casse, l'élévation d'un Gascon sous Louis XIV* (Paris: Librairie de l'Inde, 2 vols., 1999) 70.

lement.” Sur la côte des Esclaves, les Anglais achètent dans la rivière de Wolte, comme les Hollandais et les Portugais, les 500 à 600 esclaves qui s’y traitent annuellement. Même chose pour Popo Grande et Popo Piguenine (royaume d’Ardre) à hauteur de 300 esclaves. Il doit y avoir une erreur de virgule lorsque Du Casse mentionne l’achat de 14.000 à 15.000 esclaves par an à Juda où la compagnie détient un établissement. Enfin, dans la rivière de Calbary, les Anglais se partagent avec les Hollandais la moitié des 1.500 esclaves fournis, les interlopes l’autre moitié. Les pays allant de la rivière de Bénin au cap Lopès (Forcado, rivière d’Ouvere, île d’Amboise et Gabon) restent un lieu de prédilection pour les interlopes.<sup>16</sup> Un rapide calcul, selon Du Casse, les Anglais et, plus exactement, la compagnie tirent quelque 3.000 Nègres de Guinée chaque année, ce qui corrobore les données précédentes.

Après 1689, la compagnie parvient à se faire respecter tant qu’elle peut faire nommer des gouverneurs qui sont aussi ses agents: Molesworth ou William Beeston à la Jamaïque, Edwin Stede à la Barbade. La Glorieuse Révolution change la donne, tout comme les deux guerres qui suivent, dures, longues. La compagnie perd plusieurs de ses postes africains, un quart de sa flotte. Après 1689, les interlopes cassent le monopole de la compagnie et le Parlement ouvre ce commerce à tous les négociants. En 1698, le Parlement pour répondre au lobby sucrier, accepte l’intrusion du commerce privé en échange d’une taxe de 10% pour l’entretien des forts. Cette taxe devant être renouvelée en 1712, il est clair avec la paix que la compagnie n’a plus les moyens de rivaliser. Entre 1698 et 1707, la compagnie mène 2.500 esclaves par an

---

<sup>16</sup> Paul Roussier, *L’établissement d’Issiny 1687-1702* (Paris: Larose, 1935) 41.

Philippe Hroděj

---

en Amérique, les interlopes 3,5 fois plus. Ce lobby dispose à Londres de réels moyens de pression. Un tableau des importations à Londres en 1700 montre que derrière les textiles (£1,4 million) et les autres matières brutes (£761.000), le roi sucre est désormais incontournable (£526.000) devant les vins (£467.000) et les soies (£344.000).<sup>17</sup> Autre constatation, la Jamaïque prend le pas sur la Barbade, grâce au commerce privé. Du temps de la compagnie, elle a été sensiblement négligée, plus lointaine, moins riche, ou alors utile seulement pour sa proximité des colonies espagnoles. Depuis, l'île est devenue la plaque tournante de la redistribution des esclaves également vers Saint-Domingue en attendant la Louisiane, Cuba, les colonies britanniques d'Amérique du Nord puis les États-Unis. Le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle n'a pas permis d'assurer la prospérité attendue: le séisme de 1692 a été terrible sur le plan humain et matériel; Du Casse, gouverneur de Saint-Domingue, et ses flibustiers ont multiplié les déprédations sur les sucreries littorales en 1694.<sup>18</sup> C'est pire encore pour les *Leeward Islands* (Antigua, Montserrat, St. Kitts et Newis), à peu près toutes ravagées entre la guerre de la Ligue d'Augsbourg et celle de la Succession d'Espagne. On ne prête qu'aux riches, en 1681, seule la moitié des esclaves acquis en 1674 est payée par des colons qui croulent sous les dettes.<sup>19</sup>

---

<sup>17</sup> Ralph Davis, *English Overseas Trade 1500-1700* (London: Macmillan, "Studies in Economic History," 1973) 55.

<sup>18</sup> Philippe Hroděj, "Les esclaves à Saint-Domingue aux temps pionniers (1630-1700): la raffe, la traite et l'interlope," *L'esclave et les plantations de l'établissement de la servitude à son abolition*, Philippe Hroděj (dir.). (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2008) 59-84.

<sup>19</sup> Barbara Solow, "The transition to Plantation slavery: the case of the British West Indies," (Cambridge: CUP, 2002).

### Quelques pratiques esclavagistes au XVII<sup>e</sup> siècle

Plusieurs courants s'opposent quant à la vision de l'Africain. D'aucuns pensent qu'il n'y a pas eu de la part des protestants anglais de préjugés innés contre les Noirs. La condition était identique entre esclaves et *servants*, le terme esclave n'apparaissant que dans les années 1650. Plus récemment, cette constatation ne vaudrait plus que pour les colonies continentales, parce que l'esclavage s'y est répandu petit à petit, et que le système de l'engagement y est demeuré plus longtemps, ne serait-ce que pour alimenter le front pionnier et continuer de vider l'Angleterre de ses prisonniers de droit commun et de ses *dissenters*. Aux Antilles, bien plus que le planteur de tabac du Maryland ou de la Virginie, plus que le producteur de riz de la Caroline du Sud, l'Habitant (propriétaire) gère ses esclaves de façon cruelle et abêtissante. Noirs comme Indiens sont considérés comme des brutes barbares, les Indiens sont donc également réduits en esclavage. Alors qu'en France, le législateur éprouvera le besoin de préciser théoriquement les conditions de détention et de vie de l'esclave (Code noir de 1685), les Anglais sont plus empiriques. Les Barbadiens nourrissent une jurisprudence pour bâtir un système social sans passé auquel se raccrocher. Cette jurisprudence se constitue sur l'aspect négatif du Noir: chaque action répréhensible aboutit à un règlement jusqu'à ériger en quelques années un mur de tabous autour de l'esclavage. Par exemple, le gouverneur et l'assemblée coloniale de la Barbade, dès 1636, déclarent que les Noirs et les Indiens ont été vendus pour servir leur vie durant à moins qu'un contrat n'ait au préalable stipulé le contraire: de tels contrats peuvent exister pour les Indiens, pas pour les Africains. De cette jurisprudence émerge un

Philippe Hroděj

---

code en 1661, repris en 1676, 1682 et 1688. Thomas Modyford se charge d'introduire ce code à la Jamaïque en 1664. Il sera également adopté en Caroline du Sud en 1696 et à Antigua en 1702.<sup>20</sup> L'esclave est un bien mobilier, le maître a plus de pouvoir sur lui qu'il n'en a sur les *servants*, même s'il a aussi des devoirs en termes de nourriture, ou d'habillement... On oublie trop souvent d'évoquer l'esclavage temporaire qui est celui des *servants*. Richard Ligon écrit que "les esclaves et leurs enfants étant assujettis à leurs maîtres pour toujours, sont gardés et conservés avec bien plus de soin que les serviteurs qui ne sont là que pour cinq ans selon la loi de l'île. De sorte que pendant ce temps-là, les serviteurs sont ceux qui sont les plus maltraités car on les fait beaucoup travailler et, néanmoins, ils sont mal logés et mal nourris."<sup>21</sup>

Par rapport au Code noir et à ce qui se pratique dans les colonies portugaises et espagnoles, la nature même du protestantisme, au regard de l'intérêt du planteur est un obstacle à l'évangélisation durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, hors les quakers, les protestants anglais considèrent qu'il faut une initiation, une préparation religieuse avant que de prétendre être baptisé. Résultat, comme les propriétaires ne veulent pas former leurs esclaves à autre chose qu'à l'artisanat, il n'y a pas réellement de conversion. La chose est vérifiée avec le témoignage de Richard Ligon. Un Nègre nommé Samo, émerveillé par une boussole, pense qu'en devenant chrétien il pourra en comprendre le fonctionnement. Sollicité, le maître fait une réponse édifiante selon laquelle:

---

<sup>20</sup> Richard Dunn, *Sugar and Slaves...*

<sup>21</sup> Richard Ligon, *Histoire de l'isle des Barbades* 75.

les insulaires se gouvernaient selon les lois d'Angleterre, et que par ces lois-là l'on ne pouvait rendre esclave un chrétien. Sur quoi je lui répondis, affirme l'auteur, que ma prière était fort éloignée de cela, parce que je lui demandais de faire d'un esclave un chrétien. Sa réplique fut qu'il était vrai que la différence en était très grande, mais que s'il était chrétien, il ne pourrait plus le tenir pour esclave, et partant, qu'il n'aurait plus la même autorité sur lui qu'il avait pour le retenir à son service. Et de même de tous les autres esclaves qui se feraient chrétiens. Et que par ce moyen il donnerait un tel exemple aux autres d'en faire de même que tous les maîtres des habitations de l'île le maudiraient et pesteraient contre lui.<sup>22</sup>

Plusieurs remarques s'imposent: le maître aurait pu passer outre ses préjugés ou ses réticences et faire baptiser son esclave, semble-t-il. Ensuite, les témoignages sont nombreux côté français pour souligner que lors de descentes le long des côtes barbadiennes ou jamaïcaines, des esclaves s'embarquaient volontiers avec les Français sachant qu'ils seraient automatiquement baptisés, la chose ne souffrant, côté catholique, aucun retard. A cela s'ajoute le dimanche, comme le rappelle le colonel Codrington, gouverneur des Leeward Islands, au *Council of Trade and Plantations* (Conseil du Commerce et des Colonies):

I have been pressed in several letters from the islands to put you in mind of the negroes who have escaped to the French and not [been] handed over notwithstanding frequent demands. This is an affair of the last importance to the English Colonies, for a great number of negroes will certainly get off in sloops and boats, both from a natural desire of changing their masters upon the least severe usage, and upon the encouragement of these many holydays the French allow their slaves, if those who have already gone off shall not be restored, and some of them made examples. 'Tis very probable the French will propose to keep the negroes and pay for

---

<sup>22</sup> Richard Ligon, *Histoire de l'isle des Barbades* 85.

Philippe Hroděj

---

them; this method will not only be unsatisfactory to the Planters, but will be a prejudice to the English and a means of melioration to the French interests.<sup>23</sup>

Enfin, parmi les moyens de “tenir” ses esclaves, l’auteur insiste sur le fait que les armes sont prohibées par les maîtres, que ceux-ci promettent aux esclaves de leur acheter des femmes (ce qui n’empêche pas ces dernières de travailler durement: double esclavage). Enfin, la composition des ateliers est telle que les langues parlées sont différentes rendant les complots plus compliqués. En 1681, l’assemblée barbadienne décrète que la sauvagerie même des esclaves les rend incapables de devenir des chrétiens. Ce n’est qu’en 1696 que la Jamaïque révisé cette position prévoyant instruction et baptême, mais l’assemblée, prudemment, ajoute que la liberté est laissée aux maîtres.

### Conclusion ouverte sur le XVIII<sup>e</sup> siècle

Les deux tableaux qui suivent résument la situation.<sup>24</sup> La Grande-Bretagne devient la première nation négrière au XVIII<sup>e</sup> siècle. D’abord, elle rafle l’*asiento* des Nègres à Utrecht en 1713 qui revient à la *South Sea Company* (entre 1713 et 1750) et transporte 30.000 Noirs (auxquels il faut ajouter 4.000 disparus) en 96 voyages. On est loin des 144.000 esclaves à porter en Amérique espagnole en 30 ans, mais par la fraude, les interlopes se chargent de compléter les besoins. La redistribution des esclaves est un élément important du commerce triangulaire

---

<sup>23</sup> *Calendars of States Papers*, vol 12, lettre du 30 juin 1699.

<sup>24</sup> Walter E. Minchinton, “The British Slave Fleet 1680-1775, the Evidence of the Naval Office Shipping Lists” and Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade*. Voir aussi Marcel Dorigny et Bernard Gainot, *Atlas des esclavages. Traités, sociétés coloniales, abolitions de l’Antiquité à nos jours* (Paris: Editions Autrement, 2006).



britannique. S'agissant de l'approvisionnement propre des colonies, la Barbade conserve la préférence des négriers jusqu'à la disparition de la *Royal African Company*. Après 1711, et surtout à partir de 1740, la Jamaïque domine très largement ses consœurs antillaises, en gros les trois quarts des voyages entre 1740 et 1770. Entre 1659 et 1857, l'île aurait reçu par le biais de 3.427 expéditions près de 1,1 million de Noirs pour une population servile qui dépasse seulement les 250.000 âmes. De leur côté, l'*Upper* et le *Lower South* sont régulièrement approvisionnés en esclaves. Sauf la décennie 1730-1739 où la part de la Caroline du Sud atteint un tiers des voyages, la moyenne entre 1710 et 1770 est inférieure à 10% des voyages. La traite britannique ne draine vers ces colonies, selon Klein, qu'un peu plus de 25.000 Noirs jusqu'en 1780.<sup>25</sup> Le taux d'accroissement naturel et donc le phénomène de créolisation ne peut à lui seul expliquer la différence, même si des officiers napoléoniens avaient prévu de faire de l'élevage de Nègres pour pallier la suppression de la traite.<sup>26</sup> Au vrai, les navires du Massachusetts et du Rhode Island se chargent de plus en plus de ce négoce (peut-être jusqu'à 200.000 Noirs durant la période coloniale). Résultat, il y aurait près de 600.000 Noirs dans ce qui devient les États-Unis en 1780, soit 20% de la population, mais plus de 40% de la population des États du Sud. Il ne faut pas oublier que sur les treize anciennes colonies anglaises, le poids démographique des cinq colonies du Sud pèse pour moitié grâce aux esclaves qui, en outre, s'ajoutent à hauteur des trois cinquièmes d'un Blanc par esclave dans les négociations entre le Sud et le Nord.

---

<sup>25</sup> Herbert Klein, *The Atlantic Slave Trade* (Cambridge: CUP, 1999) 234 p.

<sup>26</sup> Éric Saugera, "Des officiers napoléoniens, planteurs esclavagistes en Alabama et en Louisiane," *L'esclave et les plantations de l'établissement de la servitude à son abolition*, Philippe Hroděj (dir.) (Rennes: PUR, 2008) 321-38.

Philippe Hroděj

---

Pour finir, le commerce étant libre depuis 1711, cette activité lucrative voit les investissements multipliés par plus de trois durant le siècle.<sup>27</sup> Elle contribue, à l'instar de Nantes pour la France, à l'essor de Bristol qui rivalise d'emblée avec Londres sur le nombre d'expéditions avant de supplanter la capitale dès 1720. A partir de 1740, Liverpool domine la traite pour plusieurs décennies, représentant à elle seule la moitié environ des départs. On le voit, le XVI<sup>e</sup> siècle marque le temps de l'expérimentation, le XVII<sup>e</sup> siècle celui de la mise en place qui annonce un XVIII<sup>e</sup> siècle autant liberticide que bien organisé.

*Philippe Hroděj*  
*CERHIO CNRS UMR 6258*  
*Université de Bretagne-Sud*

---

<sup>27</sup> Kenneth Morgan, *Slavery, Atlantic Trade and the British Economy 1660-1800* (Cambridge: CUP, The Economic History Society, 2000) 46. Ces investissements passent de £1,4 million en 1688 à £4,4 millions en 1770.

**LA FLOTTE BRITANNIQUE DE NAVIRES NÉGRISIERS**

(d'après Walter E. Minchinton)

|           |  | Barbados                    | Jamaica                      | South Carolina             | Virginia                  |
|-----------|--|-----------------------------|------------------------------|----------------------------|---------------------------|
| 1680-1689 | London (100%)<br>Bristol<br>Liverpool<br>total: 109            | 73<br>-<br>-<br>73 = 67%    | 36<br>-<br>-<br>36 = 33%     | -<br>-<br>-<br>-           | -<br>-<br>-<br>-          |
| 1690-1699 | London (100%)<br>Bristol<br>Liverpool<br>total = 55            | 47<br>-<br>-<br>47 = 85%    | 8<br>-<br>-<br>8 = 15%       | -<br>-<br>-<br>-           | -<br>-<br>-<br>-          |
| 1700-1709 | London (92%)<br>Bristol (2%)<br>Liverpool (4%)<br>total: 118   | 90<br>3<br>5<br>98 = 83%    | -<br>-<br>-<br>-             | -<br>-<br>-<br>-           | 19<br>-<br>1<br>20 = 17%  |
| 1710-1719 | London (42%)<br>Bristol (42%)<br>Liverpool (16%)<br>total: 257 | 48<br>51<br>26<br>125 = 48% | 52<br>51<br>5<br>108 = 42%   | 7<br>5<br>-<br>12 = 5%     | -<br>-<br>12<br>12 = 5%   |
| 1720-1729 | London (15%)<br>Bristol (67%)<br>Liverpool (18%)<br>total: 156 | 10<br>37<br>18<br>65 = 42%  | 5<br>37<br>4<br>46 = 29%     | 4<br>3<br>-<br>7 = 4%      | 5<br>27<br>6<br>38 = 25%  |
| 1730-1739 | London (25%)<br>Bristol (47%)<br>Liverpool (28%)<br>total: 194 | 16<br>17<br>32<br>65 = 34%  | -<br>-<br>-<br>-             | 24<br>37<br>1<br>62 = 32%  | 8<br>37<br>22<br>67 = 34% |
| 1740-1749 | London (10%)<br>Bristol (44%)<br>Liverpool (46%)<br>total: 205 | -<br>-<br>-<br>-            | 18<br>61<br>84<br>163 = 80%  | -<br>-<br>-<br>-           | 1<br>30<br>11<br>42 = 20% |
| 1750-1759 | London (10%)<br>Bristol (41%)<br>Liverpool (49%)<br>total: 201 | 3<br>-<br>9<br>12 = 6%      | 12<br>60<br>73<br>145 = 72%  | 2<br>8<br>11<br>21 = 11%   | 2<br>15<br>6<br>23 = 11%  |
| 1760-1769 | London (18%)<br>Bristol (27%)<br>Liverpool (55%)<br>total: 248 | -<br>-<br>5<br>5 = 2%       | 28<br>46<br>101<br>175 = 71% | 12<br>10<br>13<br>35 = 14% | 5<br>10<br>18<br>33 = 13% |
|           | TOTAL = 1543   |                             |                              |                            |                           |

Philippe Hroděj

---

**ESTIMATION DU NOMBRE DE CAPTIFS  
TRAITÉS PAR LES ANGLAIS (1640-1810)  
(en milliers)**

(d'après Philip D. Curtin)

|   |       |                                     |       |
|---|-------|-------------------------------------|-------|
| 1640-1650   | 20,7  | 1741-1750                           | 250,2 |
| 1651-1675   | 69,2  | 1751-1760                           | 224,8 |
| 1676-1700   | 173,8 | 1761-1770                           | 272,3 |
| 1701-1710   | 230,3 | 1771-1780                           | 195,9 |
| 1711-1720   | 141   | 1781-1790                           | 325,5 |
| 1721-1730   | 141,6 | 1791-1800                           | 325,5 |
| 1731-1740   | 204,3 | 1801-1810                           | 266,2 |
| TOTAL = 2.730.500 captifs<br>environ 2,5 millions au XVIII <sup>e</sup><br>Portugal: 1,8 million<br>France: 1,2 million<br>Provinces-Unies: 0,36 million<br>Danemark: 0,074 million<br>Amérique (Rhode Island et<br>Massachusetts): 0,2 million |       | 40%<br>30%<br>20%<br>6%<br>1%<br>3% |       |
| TOTAL = 6,134 millions au XVIII <sup>e</sup> siècle (sans doute 7 millions avec les pertes)   |       |                                     |       |

Philippe Hroděj  
*Université de Bretagne Sud*

## Bibliographie

- ANDREWS, Kenneth R. *Trade, Plunder and Settlement. Maritime enterprise and the genesis of the British Empire 1480-1630*. 1984. Cambridge: CUP, 1999.
- BUISSERET Davis J. "Slaves arriving in Jamaica, 1684-1692." *Revue française d'Histoire d'Outre-mer* LXIV. 234 (1977): 85-88.
- BURNS, Sir Alan. *History of the British West Indies*. London: G. Allen, 1965.
- CURTIN, Philip D. *The Atlantic Slave Trade*. London & Madison: University of Wisconsin Press, 1975.
- DAVIS, Ralph. *English Overseas Trade 1500-1700*. London: Macmillan, "Studies in Economic History," 1973.
- DEERR, Noël. *The History of Sugar*. London: Chapman and Hall, 1950. 2 vols.
- DORIGNY, Marcel et Bernard GAINOT. *Atlas des esclavages. Traités, sociétés coloniales, abolitions de l'Antiquité à nos jours*. Paris: collection Atlas/Mémoires, éditions Autrement, 2006.
- DUNN, Richard S. *Sugar and Slaves. The Rise of the Planter Class in the English West Indies. 1624-1713*. London: University of North Carolina Press, 2000.
- GONNEVILLE, Binot Paulmier de. "Campagne du navire l'Espoir de Honfleur 1503-1505." *Annales de voyages*, n° de juin-juillet 1869.
- HRODEJ, Philippe. "Les esclaves à Saint-Domingue aux temps pionniers (1630-1700): la raffe, la traite et l'interlope." *L'esclave et les plantations de l'établissement de la servitude à son abolition*. Philippe Hrodej (dir.). Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2008. 59-84.

Philippe Hroděj

---

- . *L'amiral Du Casse, l'élévation d'un Gascon sous Louis XIV*. Paris: Librairie de l'Inde, 2 vol., 1999.
- INIKORI, Joseph E. "The sources of supply for the atlantic slave exports from the Bight of Benin and Bight of Bonny." *Actes du colloque sur la traite des Noirs*. Nantes: Université de Nantes, 1985. 25-43.
- KLEIN, Herbert (dir.). *The Atlantic Slave Trade*. Cambridge: CUP, 1999.
- LE BRIS, Michel. *D'or, de rêves et de sang, l'épopée de la flibuste (1494-1588)*. Paris: coll. Pluriel, Hachette Littératures, 2001.
- LIGON, Richard. *Histoire de l'isle des Barbades enrichie de la carte de l'Isle & de la figure des Arbres & des plantes les plus considérables qui y croissent*. Trad par Humphrey Moseley. Paris: Billaine, 1657.
- MINCHINTON, Walter E. "The Bristish Slave Fleet 1680-1775, the evidence of the naval office shipping lists.", *Actes du colloque sur la traite des Noirs*. Nantes: Université de Nantes, 1985. 395-423.
- MOREAU, Jean-Pierre. *Les petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu*. Paris: Karthala, 1992.
- . *Pirates*. Paris: Tallandier, 2006.
- MORGAN, Kenneth. *Slavery, Atlantic Trade and the British Economy 1660-1800*. Cambridge: CUP, The Economic History Society, 2000.
- ROUSSIER, Paul. *L'établissement d'Issiny 1687-1702*. Paris: Larose, 1935.
- SAUGERA, Éric. "Des officiers napoléoniens, planteurs esclavagistes en Alabama et en Louisiane." *L'esclave et les plantations de l'établissement de la servitude à son abolition*. Philippe Hroděj (dir.). Rennes: PUR, 2008. 321-38.

SHERIDAN, Richard B. *Sugar and Slavery, an Economic History of the British West Indies 1623-1775*. Baltimore: The John Hopkins University Press, 1973.

SOLOW, Barbara L. (ed.). *Slavery and the Rise of the Atlantic System*. Cambridge: CUP, 2002.

WILLIAMSON, James Alexander. *Hawkins of Plymouth: A New History of Sir John Hawkins and of Other Members of his Family Prominent in Tudor England*. London: A. et Ch. Black, 1949.





Annick Cossic

**Aux frontières du sentimentalisme et du politique:  
la contribution de Richard Steele à l'abolitionnisme  
britannique dans le *Spectator* (1711-1712)**

Par ses origines et son histoire personnelle, Richard Steele (1672-1729) ne pouvait rester étranger ou indifférent à l'édification du premier empire britannique qui, commencée au dix-septième siècle, se poursuivit avec une intensité de plus en plus grande aux dix-huitième et dix-neuvième siècles et s'appuya sur le commerce triangulaire. Comme l'a fait observer William Pitt aux Communes, avec force, "no nation has plunged more deeply into this guilt than Britain."<sup>1</sup>

Steele, journaliste, pamphlétaire et dramaturge, issu d'une famille protestante, naquit en 1672 en Irlande, contrée au statut hybride, fluctuant.<sup>2</sup> Il embrassa la carrière militaire<sup>3</sup> – il fut capitaine de l'armée bri-

---

<sup>1</sup> William Pitt the Younger (1759-1806) était alors Premier Ministre.

<sup>2</sup> Voir David Armitage, *The Ideological Origins of the British Empire* (Cambridge: CUP, 2000) 148: "Ireland's ambiguous status in English policy, as constitutionally a kingdom with its own legislature but economically a colonial dependency generated a series of debates on the status of the Irish commerce."

<sup>3</sup> Calhoun Winton dans *The Early Career of Richard Steele* (Baltimore: The John Hopkins Press, 1964) rappelle que son grand-père était allé chercher fortune en Perse, en Inde, et en Chine: "the essayist's grandfather was an empire builder of heroic mold, charged with those qualities of energy, courage and practical sense which during three centuries made England the most effective colonial power since Rome" (3).

Annick Cossic

---

tannique – avant d’être homme de lettres et épousa en premières noces une riche veuve de La Barbade, Margaret Ford Stretch, qui possédait quelque 350 hectares de plantations de canne à sucre.<sup>4</sup> A sa mort, en 1706, il hérita de sa propriété où travaillaient des serviteurs blancs ainsi que quelque 200 esclaves noirs, mais, au moment de la parution du numéro 11 du *Spectator*, il l’avait déjà revendue.<sup>5</sup> Auteur de comédies sentimentales, il connut ses premiers succès avec un traité – sorte de manuel de bonne conduite, ou *courtesy book* –, *The Christian Hero* (1701), et devint rapidement une figure influente des Whigs qu’il fréquentait au *Kit-Cat Club* de Londres.

C’est en tant que journaliste, essayiste et homme politique que Steele nous intéresse ici, lui qui pour ses biographes était un journaliste qui faisait de la politique, “a journalist in politics,” alors qu’il se définissait plutôt comme un politicien qui était journaliste à ses heures, “a politician in journalism” (Winton 108). Il fut en effet élu député de Stockbridge en 1713. Le numéro 11 du *Spectator* illustre bien la dualité de Steele, homme de lettres et homme politique, et permet d’autre part de mieux cerner cette entreprise de réformation des mœurs qu’il mena conjointement avec Joseph Addison de 1711 à 1712, grâce à la publication des essais périodiques du *Spectator* dans lesquels étaient abordés, sous la plume de Mr. Spectator, les grandes questions de société qui étaient débattues dans les *coffee-houses*, ou dans les clubs, après l’avoir

---

<sup>4</sup> Winton 77.

<sup>5</sup> En août 1708. Pour Rae Blanchard, ces plantations ont nourri l’imaginaire de Steele, qui a ainsi fait partie de ces propriétaires terriens qui vivaient loin de leur propriété ou “*absentee owners*,” “[his] sugar plantation in Barbados ... stirred his imagination, and thus our storehouse of tales was enriched by Inkle and Yarico,” “Richard Steele’s West Indian Plantation,” *Modern Philology* 39 (1942): 281-85.

été de manière plus formelle dans des écrits philosophiques ou politiques.

Le monde colonial est très présent dans l'ensemble des numéros du *Spectator* sur le mode visionnaire ou sur celui du conte oriental à portée morale. L'esclavage y fait très tôt son apparition au n° 11 du 13 mars 1711 grâce à la réécriture de l'histoire d'Inkle et de Yarico. Il convient dès lors de s'interroger sur les véritables objectifs de ce numéro et de se demander si on peut le considérer comme s'inscrivant dans les prémices d'une campagne abolitionniste qui, pour certains, débuta officieusement au début du dix-huitième siècle.<sup>6</sup> Cette démarche nous amènera à tenter de mesurer l'efficacité de la stratégie sentimentale qui y est mise en œuvre.

\*

\*   \*

### La réécriture du texte de Richard Ligon

Le numéro 11 du *Spectator* constitue une réécriture d'un hypotexte qui, en termes d'espace textuel, ne représente que quelques lignes de l'ouvrage de Richard Ligon, *A True and Exact History of the Island of Barbadoes*, publié en 1657.

Ligon (ca. 1589-1662) dans son histoire de l'île de La Barbade où il séjourna de 1647 à 1650 et qu'il écrivit à son retour, alors qu'il se trouvait emprisonné, donc captif, dans l'*Upper Bench Prison* de Lon-

---

<sup>6</sup> 1714 est la date donnée par Rae Blanchard dans son article, "Richard Steele's Maryland Story," *American Quarterly* 10. 1 (1958): 82. D'autres, comme Douglass Grant dans *The Fortunate Slave*, ([Oxford: OUP, 1968] 120), avancent la date de 1735, avec la parution de l'ouvrage de John Atkins, *A Voyage to Guinea, Brasil, and the West Indies* (1735).

Annick Cossic

---

dres, fait référence à des marchandises d'un type particulier, des hommes réduits en esclavage, ou *chattel slaves*, au centre d'un commerce triangulaire entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique: "the commodities these ships bring to this island are servants and slaves, both men and women."<sup>7</sup>

Ligon brosse le portrait d'une femme esclave amérindienne, après avoir décrit ses congénères comme proches des Européens par leurs caractéristiques physiques: "[they] have more of the shape of the Europeans than the Negroes" (Ligon 54). L'ouvrage de Ligon pourrait avoir valeur de document scientifique, car il s'appuie sur l'observation de la flore, des cultures, de la faune, et, enfin, des habitants. Ligon mentionne la présence d'esclaves noirs, *Negroes*, ainsi que celle de quelques Indiens que l'on avait fait venir du continent américain<sup>8</sup>: "As for the Indians we have but few and those fetched from other countries; some from the neighbouring Ilands, some from the Maine, which we make slaves" (Ligon 54). L'histoire de Yarico est insérée dans cette description détaillée de l'île:

We had an Indian woman, a slave in the house, who was of excellent shape and colour, [...] This woman would not be woo'd by any means to weare cloaths. She chanced to be with child, by a Christian servant, and lodging in the Indian house [...] walk'd down to a wood [when her time had come to be deliver'd] by the

---

<sup>7</sup> Richard Ligon, *A True and Exact History of the Island of Barbadoes* (London: Humphrey Moseley, 1657) 40.

<sup>8</sup> Ligon ne précise pas qu'on les avait fait venir pour initier les nouveaux colons aux techniques de cultures vivrières tropicales, comme le note Frank Felsenstein (*English Trader, Indian Maid. Representing Gender, Race, and Slavery in the New World* [Baltimore & London: The Johns Hopkins University Press, 1999] 73): "they accordingly fetched Indians from the 'Main' for the express purpose of showing them how to grow indigenous food crops. The Indians went to Barbados voluntarily, but were later enslaved."

side of the Pond, brought her selfe a bed; in three hours' time came home, with her childe in her armes, a lusty boy, frolick and lively. [When her child was born, she] lap'd it up in such rags, as she had begg'd of the Christians (Ligon 54-55).

Dans une analepse, Ligon narre ensuite l'histoire de la rencontre de cette jeune femme, Yarico, avec un jeune Européen dont le bateau, à court de vivres, avait été contraint de faire escale sur le continent américain; l'équipage, qui s'était aventuré à l'intérieur des terres, avait été attaqué par des Indiens. Elle lui sauva la vie, le nourrit dans une grotte et ils s'enfuirent ensemble lorsqu'ils purent regagner le navire britannique qui les attendait au large et se dirigea alors vers La Barbade: "But the youth, when he came ashore in the Barbadoes, forgot the kindness of the poor maid, that had ventured her life for his safety, and sold her for a slave, who was as free born as he: And so poor Yarico for her love lost her liberty" (Ligon 55).

De l'hypo-texte, Steele a gardé un certain nombre d'éléments qui seront inclus dans le numéro 11 du *Spectator*: l'intrigue sentimentale – et Ligon montre clairement que Yarico a été perdue par l'amour, en faisant ainsi une victime archétypale du sentiment amoureux – l'origine géographique et le nom de l'esclave amérindienne, le lieu de l'asservissement – l'île caraïbe de La Barbade –, le bébé. Mais de nombreuses différences séparent l'hypo-texte de l'hyper-texte. La première vient du rôle joué par le personnage d'Arietta, narratrice-relai dans l'essai de Steele, dont les propos sont rapportés par Mr. Spectator. Arietta est ainsi présentée au début du numéro:

Arietta is visited by all Persons of both sexes, who have any pretence to Wit and Gallantry. She is in that time of Life which is neither affected with the Follies of Youth, or Infirmities of Age;

and her Conversation is so mixed with Gaiety and Prudence, that she is agreeable both to the Young and the Old. Her Behaviour is very frank, without being in the least blameable.<sup>9</sup>

C'est elle qui va utiliser sa lecture de Ligon – elle fournit au lecteur la référence exacte, le numéro de page –, pour narrer oralement à Mr. Spectator l'histoire d'Inkle et de Yarico, donnant un nom au jeune Européen du texte-source, en faisant un aventurier de la marine marchande appartenant à une classe sociale clairement définie (alors que Ligon ne lui avait donné aucune identité et a fortiori aucune origine sociale, le désignant sous le nom de “*young man*”)<sup>10</sup>: “Mr. Thomas Inkle<sup>11</sup> of London, aged 20 Years, embarked in the Downs, on the good Ship called the Achilles, bound for the West Indies, on the 16th of June 1647” (194); de la même façon, Arietta souligne la noblesse de Yarico, “she was, it seems a Person of Distinction [...]” (194). C'est encore elle qui développe l'aspect idyllique de la rencontre sur le continent américain – “on the Main of America” – d'abord sur la côte, ensuite dans une grotte, la clôturant par l'annonce faite à Inkle par son amante de sa condition: “notwithstanding that the poor Girl, to incline him to commiserate his condition, told him that she was with Child by him.” Dans le récit de Ligon, Yarico donne naissance à un enfant dont le père

---

<sup>9</sup> *The Spectator* N° 11, *The Commerce of Everyday Life. Selections from The Tatler and The Spectator*, ed. Erin Mackie (Boston and New York: Bedford/St. Martin's, 1998) 192. Edition de référence utilisée dans cet article.

<sup>10</sup> Ligon: “but a young man amongst them straggling from the rest, was met by this *Indian* maid, who upon the first time fell in love with him” (55). La source de l'histoire n'est pas identifiée.

<sup>11</sup> Le nom d’“*Inkle*” pourrait faire référence à une catégorie souvent inférieure de ruban, *linen tape* (*OED*), utilisée fréquemment en mercerie. Le nom est donc à comprendre comme un nom-étiquette inventé par Steele à des fins satiriques (Felsenstein 81).

est un “serviteur chrétien,” mais pas Inkle: il y a donc dans le *Spectator* fusion de deux épisodes distincts dans l’hypo-texte.

La deuxième différence tient à la nature des deux récits: l’un, celui de Ligon est historique et anecdotique (de source orale, non identifiée), l’autre, celui de Steele, fictif, est censé être oralisé – puisque relaté ou conté par Arietta – et ensuite retranscrit, couché sur le papier par Mr. Spectator qui quitte son salon en larmes, obligeant le lecteur à partager un parti-pris sentimental, en faisant ainsi étalage de sa sensibilité: “I was so touch’d with this Story [...] that I left the Room with Tears in my Eyes” (195). Ligon, au contraire, après avoir narré l’histoire de Yarico, enchaînait par un panégyrique des planteurs: “Now for the masters. [...] They are men of great abilities and parts, otherwise they could not go through, with such great works as they undertake” (Ligon 55). L’histoire de Yarico n’est qu’une anecdote aux yeux de Ligon, dont l’objectif est de textualiser la conquête impériale britannique en célébrant les vertus masculines de ses acteurs, même si la description qu’il donne des esclaves noirs et des Noirs en général est nuancée.<sup>12</sup> Dans le *Spectator*, cette histoire devient un conte exotique, genre par la suite abondamment utilisé dans le périodique par Addison dans ses textes consacrés à l’Orient.<sup>13</sup>

La transformation des personnes réelles en personnages de fiction passe donc ici par la dénomination, opération à la fois anthropologi-

---

<sup>12</sup> Ligon: “Let others have what opinion they please, yet I am of this belief; that there are to be found amongst them, some who are as morally honest, as conscionable, as humble, as loving to their friends, and as loyal to their masters, as any that live under the sun; and one reason they have to be so, is they set no great value upon their lives [...]” (46-53).

<sup>13</sup> Ainsi le numéro 50 (1711) “The Indian Kings” ou le numéro 578 (2<sup>ème</sup> série du *Spectator*, 1714) où se trouve inséré le conte persan du Prince Fadlallah et qui relate une histoire d’amour universelle.

que et littéraire, décrite par Claude Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* (1962).<sup>14</sup> Cette transformation est une forme d’apprivoisement qui s’accompagne très souvent de la métamorphose du sujet en victime, ce qui est le cas de Yarico, trahie par Inkle et vendue comme esclave à La Barbade, après l’interlude heureux dans la grotte, épisode qui rend l’histoire universelle et quasi mythique en la rattachant au trope du passage dans un lieu clos souterrain, ou “*underworld*,” où les amants sont coupés du reste du monde.

### **Les implications de cette réécriture: entre histoire et fiction**

Après avoir ainsi constaté que de nombreux changements avaient été opérés par Steele, et qu’il y a donc des écarts entre l’hypo-texte et l’hypertexte, il convient désormais de s’interroger sur leurs véritables implications.

Si le numéro du *Spectator* peut être lu comme annonçant le mouvement anti-esclavagiste, et en tout état de cause comme lui apportant une contribution mythique, un certain nombre de remarques s’imposent. La première est que le portrait d’esclave qui y est brossé est celui d’une esclave, d’une femme esclave. Ce numéro 11 du *Spectator* vise un lectorat féminin – ce n’est d’ailleurs pas le seul à être explicitement destiné aux femmes – et met donc en scène une histoire d’amour

---

<sup>14</sup> Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage* (Paris: Plon, 1962): pour Lévi-Strauss, la dénomination et la classification totémiques fonctionnent comme des codes (50-94); “les systèmes de dénomination et de classement, communément appelés totémiques, tirent leur valeur opératoire de leur caractère formel: ce sont des codes, aptes à véhiculer des messages transposables dans les termes d’autres codes” (95-96). Son analyse est reprise par Terry Goldie dans “The Representation of the Indigene” (232-37), *The Post-Colonial Studies Reader*, ed. Bill Ashcroft, Garreth Griffiths, Helen Tiffin (London & New York: Routledge, 1995) 232.



que sa dimension mythique rend proche de celle de John Smith et de Pocahontas (1608). Le but avoué de Mr. Spectator n'est pas de combattre l'esclavage en tant que système ou institution, mais de défendre les femmes accusées d'être superficielles et inconstantes. L'esclavage est ici montré comme une transaction mercantile dont la responsabilité incombe à un homme, en l'occurrence Thomas Inkle, fils d'un marchand londonien. La valeur emblématique de l'histoire d'Inkle et de Yarico en tant que texte aux accents féministes fut reconnue par Mary Wollstonecraft qui la choisit pour figurer dans une compilation du *Female Reader*.<sup>15</sup>

Le choix d'une héroïne indigène n'est pas innocent. Arietta, en narrant l'histoire de Yarico, tente de réfuter les arguments misogynes d'un de ses visiteurs, bavard impénitent (192); ce dernier s'appuie sur un autre hypo-texte, relatant l'infidélité de la Matrone éphésienne, cas extrême d'inconstance féminine. La similarité des sexes, par une solidarité pré-féministe, favorise le rapprochement du sauvage et du civilisé qui est d'abord ici un rapprochement de la femme indigène et de la femme civilisée. La dichotomie barbare/ civilisé est inversée: le barbare devient, comme dans le numéro 50, l'Européen, ici le Britannique Inkle qui, devant la vie à son amante indigène Yarico, n'a aucun scrupule à la vendre pour satisfaire son intérêt personnel.

Cette stratégie qui consiste à privilégier la femme s'explique également par la consubstantialité du commerce et de la féminité, l'une

---

<sup>15</sup> *The Works of Mary Wollstonecraft*, ed. Janet Todd and Marilyn Butler, 7 vols. (London: William Pickering, 1989) 4: 97-99. Voir également cette question de Mary Wollstonecraft: "Is sugar always to be produced by vital blood? Is one half of the human species, like the poor African slaves, to be subject to prejudices that brutalize them, when principles would be a surer method to sweeten the cup of man?" *A Vindication of the Rights of Woman*, 5: 144-45.

Annick Cossic

---

des finalités du commerce étant de revêtir la femme de parures exotiques, comme nous l'indique le n° 69 du *Spectator*: "the single dress of a woman of quality is often the product of an hundred climates" (203-6). Mais cet acte n'est pas uniquement commercial, il est aussi affirmation de la virilité du colonisateur, comme l'a montré Felicity Nussbaum dans *Torrid Zones: Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives*:<sup>16</sup>

Correlated with this view is often a feminization of the colonized, so that the territory inhabited and penetrated by the colonist is figured as woman. In the logic of empire these formulations imply that for men to satisfy women sexually, they must participate in raiding foreign countries to prove their manliness. The Other, whether man or woman, is gendered as something that the man must pass through in order to satisfy the Englishwoman: (*Torrid Zones: Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives*).

L'orientation sexiste, la sexualisation de l'entreprise coloniale, témoigne à la fois d'une relation sado-masochiste entre le barbare et le civilisé<sup>17</sup> et d'une féminisation de l'indigène représenté sous les traits d'une femme, féminisation qui sera exploitée à des fins de conquête territoriale et de domination culturelle. Les indigènes de sexe masculin dans le récit d'Arietta, comme dans celui de Ligon, sont dangereux et menacent directement les membres de l'équipage qui est décimé: "The

---

<sup>16</sup> Felicity Nussbaum, *Torrid Zones: Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives* (Baltimore & London: The Johns Hopkins University Press, 1995) 3.

<sup>17</sup> Pour Laura Brown dans *Ends of Empire: Women and Ideology in Early Eighteenth-Century English Literature* (Ithaca & London: Cornell UP, 1993) 97: "the appearance of the defenceless protagonist in the drama of the late seventeenth and early eighteenth centuries is not an isolated aesthetic incident."

English unadvisedly marched a great distance from the Shore into the Country, and were intercepted by the Natives, who slew the greatest Number of them” (*The Spectator* 194).

Le choix qu’a fait Steele de mettre en scène une femme esclave amérindienne et non pas africaine est identique à celui de Ligon qui décrit Yarico comme ayant des traits proches de ceux des Européens et la juge belle, semblant même apprécier la couleur de sa peau: “[she] was of excellent shape and colour” (Ligon 54). Il avait d’ailleurs auparavant fait l’éloge des Amérindiennes avec un voyeurisme non dissimulé.

La femme anglaise et blanche, Arietta, au nom lui-même symbolique de joie et d’harmonie musicale, se met délibérément dans une situation de solidarité avec la femme amérindienne, afin de dénoncer une commune oppression masculine. Si elle prête sa voix à Yarico, ce n’est pas tant pour lutter contre l’esclavage que pour prendre un exemple exotique d’injustice faite aux femmes: “You men are writers, and can represent us Women as Unbecoming as you please in your Works, while we are unable to return the Injury” (193). Ce combat est donc un combat féministe et non une remise en cause politique de l’esclavage en tant qu’institution.<sup>18</sup> Arietta se place ainsi dans une position de victime tout comme Yarico, ce qui permet au sentimentalisme de fonctionner et à la solidarité de s’instaurer. Cette attitude préfigure partiellement la lutte anti-esclavagiste des femmes au dix-neuvième siècle, et sera celle adoptée par Harriet Beecher Stowe dans *Uncle Tom’s Cabin* (1851-52), mais, cette fois, la principale victime sera un homme. Les

---

<sup>18</sup> Voir Frances Seymour, Countess of Hertford, “The Story of Inkle and Yarico, Taken out of the Eleventh *Spectator*” et “An Epistle from Yarico to Inkle, after He Had Sold Her for a Slave” (Felsenstein 89-99).

femmes britanniques ou américaines qui se lanceront dans la campagne contre l'esclavage au dix-neuvième siècle le feront, pour certaines, par empathie.<sup>19</sup>

### **Le sentimentalisme au service d'une idéologie impérialiste ?**

Le sentimentalisme de Steele<sup>20</sup> est à replacer dans un contexte britannique: le sentimentalisme anglais se différencie du sentimentalisme français par sa religiosité,<sup>21</sup> "n'étant autre chose qu'une foi aveugle, optimiste – et en ce sens 'sentimentale' – dans la puissance de la 'vertu' triomphante ou rédemptrice – et finalement 'récompensée.' [...] Le sentimentalisme anglais n'est pas un pré-romantisme, c'est une conception chrétienne et 'sentimentale' des passions ; dans le roman c'est un romanesque chrétien."<sup>22</sup> A cet égard, il est intéressant de comparer les écrits exotiques de Steele dans *The Spectator*, mais aussi dans *The Lover* (n° 36, May 18, 1714), et l'œuvre qui le rendit célèbre, *The Christian Hero. An Argument Proving that No Principles but Those of Religion Are Sufficient to Make a Great Man* (1701). Dans cet ouvrage,

---

<sup>19</sup> C'est ce que constate Clare Midgley, *Women against Slavery. The British Campaign 1780-1870* (London: Routledge, 1992) 29-35: "Masculine reason and feminine sensibility were enlisted as complementary qualities in the fight against the slave trade."

<sup>20</sup> Madeleine Descargues dans son article "Le *Spectator* à la recherche d'équilibres précaires" fait observer que "le *Spectator* ouvre la voie à une psychologie de la sensibilité, essentielle à la définition de la subjectivité moderne," *BSÉAA* 50 (2000): 248.

<sup>21</sup> Le culte de la sensibilité qui se développa au 18<sup>ème</sup> siècle trouva une expression religieuse dans le methodisme (voir G.J. Barker-Benfield *The Culture of Sensibility. Sex and Society in Eighteenth-Century Britain* [Chicago & London: The University of Chicago Press, 1992] 267) qui défendit les intérêts des femmes.

<sup>22</sup> Christian Pons, *Richardson et la littérature bourgeoise en Angleterre* (Paris: Ophrys, 1968) 5-10.

Steele fait preuve d'une foi militante, aux accents épiques, célébrant un christianisme supérieur au stoïcisme antique.<sup>23</sup>

Steele, dans *The Spectator* comme dans *The Lover*, souligne la noblesse des sentiments de l'esclave amérindienne et de l'esclave noir à un moment, au début du 18<sup>ème</sup> siècle, où se posait la question de la conversion des Noirs au christianisme: deux sociétés avaient été successivement fondées dans un but de prosélytisme, la *Society for Promoting Christian Knowledge (SPCK)* en 1699 et la *Society for the Propagation of the Gospel in Foreign Parts* en 1701.

La deuxième remarque qu'appelle la lecture de *The Christian Hero* est l'engagement de son auteur aux côtés des femmes, engagement que l'on retrouve dans le numéro 11 du *Spectator*: "[...] how far a generous treatment can make that tender sex go even beyond the resolution of man, when we allow that they are by nature form'd to pity, love and fear, and we with an impulse to ambition, danger and adventure" (*The Christian Hero* 17). Inkle est un traître parce qu'il a failli aux lois de l'honneur du code chevaleresque.<sup>24</sup>

---

<sup>23</sup> Steele dénonce l'absence d'une réelle motivation aux actions humaines: "[...] and indeed the chief cause of irresolution in either state, must proceed from the want of an adequate motive to our actions, that can render men dauntless and invincible both to pleasure and pain" (*The Christian Hero*; 1701; [London, 1755] 3). Il oppose le suicide de Stoïques romains tel Caton à l'action rédemptrice du Christ qui débouche sur un salut éternel: "the Christian scheme is not only the way to ease and composure of mind in unhappy circumstances, but also the noblest spur to honest and great actions [...]" (65).

<sup>24</sup> G.J. Barker-Benfield observe: "it is obvious that the immediate purpose of sentimental fiction was to persuade men to treat women with greater humanity" (227). La croisade morale dans les romans sentimentaux de Richardson par exemple impliquait une charge contre le personnage du "rake" ou débauché. Les romans de Smollett, de Fielding également, présentent des personnages masculins qui sont violents et exploitent les femmes (le *squire*) ou sont matérialistes et font montre d'une grande duplicité (*the man of the world*).

Par ce choix d'une approche sentimentale (le sentimentalisme en tant que mouvement esthétique fit ses véritables débuts littéraires avec Richardson), et la mise en œuvre d'une stratégie sentimentale, Steele opte pour un mode spécifique de représentation des relations entre colonisé et colonisateur.

Le sentimentalisme, ici, même s'il contourne le problème principal politique et moral que constitue l'utilisation de l'esclavage dans la construction de l'Empire britannique en le déplaçant vers un humain plus universel et atemporel – et, en cela, le récit mis en scène par Steele est freudien –,<sup>25</sup> n'en donne pas moins la parole au sauvage, ou plus exactement fait prévaloir son point de vue et donc son humanité. La rencontre entre le futur colonisé et le colonisateur, telle qu'elle est narrée dans le *Spectator* sur fond de déroute,<sup>26</sup> se déroule dans un espace dont la dualité, à la fois le lieu clos de la grotte et l'espace ouvert de la plage, américaine puis caraïbe, propice aux ruptures,<sup>27</sup> est éminemment symbolique d'une quête d'un monde plus pur et donc meilleur.

La conquête coloniale provoque ainsi une confrontation de deux cultures, l'une dite barbare, l'autre civilisée. Le propos du *Spectator* est de fluidifier les rapports entre les sexes, entre les ordres sociaux. Le terrain colonial est propice à l'opposition, à la résistance, aux luttes entre puissances impérialistes et groupes ethniques. Le *Spectator*, fidèle à sa ligne éditoriale, va dans un premier temps mettre en scène une harmo-

---

<sup>25</sup> "The narrative is classically Freudian, a compromise that is made possible by displacement" (Peter Hulme, *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean 1492-1797* [London & New York: Methuen, 1986] 254).

<sup>26</sup> Le nom donné au bateau par Steele confère au récit une dimension satirique faisant de l'odyssée d'Inkle sur l'Achille un voyage héroï-comique.

<sup>27</sup> Voir Margaret Anne Doody, *The True Story of the Novel* (New Brunswick, New Jersey: Rutgers UP, 1996) 327-28.

nie textuelle: la rencontre d'Inkle et de Yarico a lieu dans le Nouveau Monde, espace "pur," vierge, où vivaient des sauvages qui avaient préservé leur état de nature. Yarico dans Ligon, comme dans *The Spectator*, est nue et seulement couverte de coquillages en guise de bijoux: "She every day came to him in a different Dress, of the most beautiful Shells, Bugles and Bredes." Cet état de nature est dépeint dans le *Spectator* comme un avatar idyllique du jardin d'Eden:

She therefore conveyed him to a Cave, where she gave him a Delicious Repast of Fruits, and led him to a Stream to slake his Thirst. [...] To make his Confinement more tolerable, she would carry him in the Dusk of the Evening, or by the favour of Moon-light, to unfrequented Groves and Solitudes, and show him where to lye down in Safety, and sleep amidst the Falls of Waters, and Melody of Nightingales.

Cette harmonie ne durera pas et sera interrompue par l'arrivée d'un vaisseau britannique faisant route vers La Barbade. Sur la plage caraïbe, vient se briser l'idylle d'Inkle et de Yarico, sacrifiée sur l'autel du profit mercantile:

To be short, Mr Thomas Inkle, now coming into English Territories, began seriously to reflect upon his loss of Time, and to weigh with himself how many Days Interest of his Mony he had lost during his Stay with Yarico. [...] Upon which Considerations, the prudent and frugal young Man sold Yarico to a Barbadian Merchant; notwithstanding that the poor Girl, to incline him to commiserate her Condition, told him that she was with Child by him: But he only made use of that Information to rise in his Demands upon the Purchaser (195).

Mr. Spectator signifie clairement au lecteur qu'Inkle a changé d'attitude, une fois sur le sol anglais de La Barbade. Cette volte-face n'a

pas de portée politique chez Ligon: dans l'hypo-texte, le jeune homme accompagné de Yarico retrouve ses compagnons, leur bateau mouillant à quelques mètres du rivage, et la vend à son arrivée sur l'île.<sup>28</sup>

Faut-il alors considérer que Steele condamne l'esclavage, cheville ouvrière de l'édification de l'Empire? Il semble partager à la fois la position des Stoïques – l'auteur classique qui l'a le plus influencé est Cicéron – pour qui le véritable esclavage était l'esclavage du corps et celle des Chrétiens pour qui l'homme reste prisonnier de son corps.<sup>29</sup> Par le biais de l'amour, il y a recherche de synthèse entre les différentes cultures, entre l'Amérique, la Caraïbe et l'Europe.<sup>30</sup> L'amour interracial n'est pas censuré, mais au contraire romancé, ce qui revient à donner une place prééminente à la femme qui, par son sens de l'hospitalité, permet cette rencontre de la civilisation et de la barbarie.

Mais, et ce sont là les limites de la stratégie sentimentale de Steele – auteur également de comédies sentimentales –, ce que reflète le *Spectator* c'est l'émergence d'une nouvelle économie politique, un capitalisme mercantile qui fait de la femme sa consommatrice de prédilection (*Spectator* n° 69) dont il ensevelit le corps sous une montagne de produits coloniaux, attitude éminemment fétichiste.<sup>31</sup> Le journal

---

<sup>28</sup> Voir Ligon: "till they could safely go down to the shore, where the ship lay at anchor, expecting the return of their friends" (55).

<sup>29</sup> "For our slavery being intellectual and in our own bosoms, the redemption must be there also" (*The Christian Hero* 30).

<sup>30</sup> Cet objectif de synthèse a été mis en relief par S. Baudry: "le journal poursuit très exactement cet objectif de synthèse déjà décrit, entre une barbarie qui peut être source de renouvellement et une culture civilisée qui peut aussi être source de décadence" (*BSEAA* 49: 164).

<sup>31</sup> "As the grounding image of aesthetic writing, the trope of the naked and the dressed reveals the process of sublimation by which the mysteries of fetishization are constituted as the defining problematic of ornamentalism in eighteenth-century aesthetics" (Brown 132).



maintient la fiction d'un Empire commercial et non pas uniquement territorial: "Trade, without enlarging the British Territories, has given us a kind of additional Empire" (n° 69, 206). Il tente de concilier deux entités parfois incompatibles, celles de la liberté et du commerce et véhicule l'image d'un "Empire protestant, commercial, maritime et libre," image qui deviendra par la suite identitaire.<sup>32</sup> Cette prise de position idéologique, qui fait la part belle à ce que certains politologues appellent aujourd'hui "la liberté négative,"<sup>33</sup> passe sous silence l'appropriation territoriale indispensable à la constitution d'un Empire dont l'essor commercial s'est appuyé sur la négation de la liberté de l'Autre, en faisant de l'esclavage l'une des pièces maîtresses de son système économique.

Le *Spectator* défend la thèse whig de l'alliance du commerce et de la liberté, thèse incarnée par Sir Andrew Freeport: "His Notions of Trade are noble and generous [...] He is acquainted with Commerce in all its Parts, and will tell you that it is a stupid and barbarous Way to extend Dominion by Arms; for true Power is to be got by Arts and Industry" (85).

Steele ne paraît pas voir que la liberté qu'il célèbre également dans un passage du *Christian Hero*, où il oppose la monarchie absolue de Louis XIV et celle parlementaire de Guillaume III d'Orange et condamne l'asservissement des peuples soumis au bon vouloir d'un

---

<sup>32</sup> "This conception of the British Empire as [Protestant, commercial, maritime and free] was a classic example of an identity that was originally an ideology" (Armitage 198).

<sup>33</sup> C'est-à-dire l'absence de toute ingérence de l'Église et de l'État dans la vie privée de l'individu: voir Eliza Gould, et sa référence à l'ouvrage de Sir Isaiah Berlin, *Two Concepts of Liberty* (Oxford: Clarendon Press, 1958) dans *The Persistence of Empire: British Political Culture in the Age of the American Revolution* (Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2000) 22.

Annick Cossic

---

tyran,<sup>34</sup> est incompatible avec le développement du commerce dans une logique impérialiste.<sup>35</sup> L'idéal de liberté ne saurait se limiter à la liberté des échanges commerciaux, mais doit inclure la liberté des personnes, à laquelle Steele est attaché, sans aller toutefois jusqu'à la revendiquer pour les personnages amérindiens ou noirs de ses récits. Son désir de "réforme," qui va de pair avec son sentimentalisme, ne l'amène pas à adopter une position clairement abolitionniste.

\*  
\*     \*

Il appartiendra donc à d'autres de le faire, par la mythification de l'histoire d'Inkle et de Yarico. Ce numéro 11 du *Spectator* se situe véritablement aux frontières du sentimentalisme et du politique, utilisant une approche esthétique à des fins moralisatrices qui ne sont pas dénuées de visée politique: il se retrouve au cœur d'un projet idéologique non officiellement proclamé, projet Whig de constitution d'une Nation Britannique – l'expression est d'ailleurs utilisée à plusieurs reprises par Mr. Spectator. Il n'est donc pas innocent que la femme serve d'intermédiaire privilégié, qu'elle soit barbare ou civilisée, car elle est le maillon indispensable à l'appropriation textuelle du territoire colonial. Arietta et Yarico se rejoignent par-delà les mers dans leur sensibilité

---

<sup>34</sup> "there would need no more to enslave a country but to adorn a court" (*The Christian Hero* 73).

<sup>35</sup> Cette forme de cécité intellectuelle a été soulignée par Madeleine Descargues dans "Le *Spectator* à la recherche d'équilibres précaires": "[...] le parti pris lénifiant de célébrer ou de défendre un commerce par principe toujours vertueux – n'y a-t-il pas là oxymore? – procède d'un aveuglement étrange de la part de Mr. Spectator et fait regretter l'ironie grinçante de Mandeville [...]" (*BSEAA* 50 [2000]: 255).

féminine et le modèle de pureté, d'innocence et de fragilité qu'elles incarnent, modèle que souhaitent privilégier les deux essayistes et qui est essentiel à leur construction idéologique d'une Nation britannique élargie à l'Empire.

L'impact du *Spectator* fut considérable en raison de sa diffusion: le chiffre de 20 000 numéros par jour a été avancé par des historiens.<sup>36</sup> Le lectorat était loin d'être uniquement londonien et ce que l'on peut appeler un courrier des lecteurs montre son origine géographique diversifiée: les lettres étaient en effet envoyées des villes principales du Royaume et d'Irlande. Les souscriptions témoignent également des origines sociales variées du public et non plus exclusivement aristocratiques, avec une prédominance de lecteurs appartenant au monde du commerce et de la finance, mais aussi un nombre non négligeable de femmes.<sup>37</sup>

Le *Spectator* leur a fourni un idéal de conduite, car il a été par la suite fréquemment cité dans les correspondances ou dans les journaux.<sup>38</sup> L'examen approfondi des origines géographiques et socio-économiques du lectorat permet de mieux comprendre l'ambiguïté de l'insertion de

---

<sup>36</sup> Donald Bond dans l'introduction à son édition critique du *Spectator* (Joseph Addison and Richard Steele, *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. [1965. Oxford: Clarendon Press, 1987]) s'appuie sur les témoignages de contemporains: "20,000 were sometimes sold in a day" (XXVI). Un instrument de mesure intéressant est le nombre d'annonces publicitaires qui y figuraient.

<sup>37</sup> La liste de souscripteurs pour l'édition de 1712-13 ("*collected octavo edition*") est à cet égard révélatrice; y figurent des membres éminents du monde de la finance, "one is impressed by the number of names drawn from the financial and mercantile world of London" (Bond lxxxix), mais aussi des femmes des classes moyennes et supérieures: "in view of the *Spectator's* avowed appeal to the fair sex, it is interesting to note that there are thirty-six women among the list of subscribers, about equally divided between the aristocracy and the middle classes" (xcii).

<sup>38</sup> Ainsi Boswell dans le *London Journal* se réclame du style addisonien du *Spectator* (voir Bond xcvi). Voltaire le lit également.

Annick Cossic

---

l'histoire d'Inkle et de Yarico dans un périodique destiné à la fois aux femmes et aux acteurs de la vie économique. Le sentimentalisme va ici à l'encontre d'intérêts économiques, comme, entre autres, ceux des planteurs, et politiques, la France et la Grande-Bretagne se disputant la maîtrise des mers et le rang de première puissance coloniale.

En revanche, par son insistance sur le facteur humain, qui constitue l'un des fondements du sentimentalisme, ce périodique, dans plusieurs de ses numéros, a œuvré de façon non négligeable au rapprochement du sauvage et du civilisé, facteur-clé et élément incontournable de la campagne pour l'abolition de l'esclavage qui a véritablement débuté en 1787.<sup>39</sup>

Annick Cossic

*CEIMA - HCTI*

*Université de Bretagne Occidentale*

### **Bibliographie sélective**

ADDISON, Joseph and Richard Steele. *The Spectator*. Ed. Donald F. Bond. 5 vols. 1965. Oxford: Clarendon Press, 1987.

---

<sup>39</sup> Pour Brycchan Carey dans "William Wilberforce's Sentimental Rhetoric: Parliamentary Reportage and the Abolition Speech of 1789," *The Age of Johnson: A Scholarly Annual*, 14 (2003) 281-305, Wilberforce a utilisé la rhétorique sentimentale: "Most interesting [...] is Wilberforce's ability to bring in a very eighteenth-century interest in sympathy and to bend it to serve the needs of his religion. [...] It is clear that Wilberforce [...] was strongly influenced by the eighteenth-century philosophical school that saw sympathy as the paramount force in human relationships" (287). Pour Carey, le discours de Wilberforce de 1789 "the 1789 Abolition Speech" faisait appel à la fois à la raison et au cœur des parlementaires.

- ARAVAMUDAN, Srinivas. *Tropicopolitans: Colonialism and Agency, 1688-1804*. Durham & London: Duke University Press, 1999.
- ARMITAGE, David. *The Ideological Origins of the British Empire*. Cambridge: CUP, 2000.
- BARKER-BENFIELD, G.J. *The Culture of Sensibility. Sex and Society in Eighteenth-Century Britain*. Chicago and London: The University of Chicago Press, 1992.
- BAUDRY, Samuel. "Acte de lecture et idéologie de la culture selon Joseph Addison." *BSÉAA* 49 (1999): 159-78.
- BERLIN, Isaiah. *Two Concepts of Liberty*. Oxford: Clarendon Press, 1958.
- BLANCHARD, Rae. "Richard Steele's West Indian Plantation." *Modern Philology* 39 (1942): 281-85.
- . "Richard Steele's Maryland Story." *American Quarterly*. 10.1 (1958): 82.
- BROWN, Laura. *Ends of Empire: Women and Ideology in Early Eighteenth-Century English Literature*. Ithaca & London: Cornell UP, 1993.
- CAREY, Brycchan. "William Wilberforce's Sentimental Rhetoric: Parliamentary Reportage and the Abolition Speech of 1789." *The Age of Johnson: A Scholarly Annual* 14 (2004): 281-305.
- CARY, John. *Essay on the State of England in Relation to its Trade, its Poor, and its Taxes, For Carrying on the Present War Against France*. Bristol, 1695.
- DESCARGUES, Madeleine. "Le *Spectator* à la recherche d'équilibres précaires." *BSÉAA* 50 (2000) 247-59.
- DOODY, Margaret. *The True Story of the Novel*. New Brunswick, New Jersey: Rutgers UP, 1996.

Annick Cossic

---

- FELSENSTEIN, Frank. Ed. *English Trader, Indian Maid. Representing Gender, Race and Slavery in the New World*. An Inkle and Yarico Reader. Baltimore and London: The Johns Hopkins University Press, 1999.
- GOLDIE, Terry. "The Representation of the Indigene." *The Post-Colonial Studies Reader*. Ed. Bill Ashcroft, Garreth Griffiths, Helen Tiffin. London & New York: Routledge, 1995. 232-37.
- GOULD, Eliga. *The Persistence of Empire: British Political Culture in the Age of the American Revolution*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 2000.
- GRANT, Douglass. *The Fortunate Slave*. Oxford: OUP, 1968.
- HULME, Peter. *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean 1492-1797*. London & New York: Methuen, 1986.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. *La pensée sauvage*. Paris: Plon, 1962.
- LIGON, Richard. *A True and Exact History of the Island of Barbadoes*. London: Humphrey Moseley, 1657.
- MACKIE, Erin. Ed. *The Commerce of Everyday Life. Selections from The Tatler and The Spectator*. A Bedford Cultural Edition. Boston, New York: Bedford/St. Martin's, 1998.
- MIDGLEY, Clare. *Women against Slavery. The British Campaign 1780-1870*. London: Routledge, 1992.
- NUSSBAUM, Felicity. *Torrid Zones: Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives*. Baltimore & London: The Johns Hopkins University Press, 1995.
- PONS, Christian. *Richardson et la littérature bourgeoise en Angleterre*. Paris: Ophrys, 1968.
- PRATT, Mary Louise. *Imperial Eye: Travel Writing and Transculturation*. London & New York: Routledge, 1992.

Aux frontières du sentimentalisme et du politique

---

STEELE, Richard. *The Christian Hero*. 1701. London, 1755.

TODD, Janet and Marilyn Butler. *The Works of Mary Wollstonecraft*.  
7 vols. Vols. 4 et 5. London: William Pickering, 1989.

WINTON, Calhoun. *The Early Career of Richard Steele*. Baltimore: The  
Johns Hopkins Press, 1964.





Norbert Col

### Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

Le *Sketch of a Negro Code*, dans lequel Edmund Burke vise à régler la traite et à préparer les esclaves à l'affranchissement, daterait d'avril 1780. Il ne le rendit public qu'après avoir renoncé, en septembre suivant, à une réélection à Bristol dont la richesse était liée à la traite.<sup>1</sup> Il n'alla guère plus loin: les intérêts des Indes occidentales auraient écrasé son parti.<sup>2</sup> C'est le 9 avril 1792 seulement qu'il envoya le *Sketch* à Sir Henry Dundas, ministre de la guerre, en le replaçant dans son contexte original:

A l'époque où je concevais le plan que j'ai l'honneur de vous transmettre, il aurait semblé bien chimérique de projeter d'abolir la traite. Mon plan suppose, par conséquent, que ce négoce continue d'exister. Je prenais comme point de départ que je m'occupais d'un mal incurable, et je cherchais comment en faire un mal aussi mince que possible et en extraire quelque bien collatéral.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Mes traductions sauf indication contraire.

W. M. Elofson and John A. Woods, eds., *Party, Parliament, and the American War, 1774-1780*, dans *The Writings and Speeches of Edmund Burke*, general ed., Paul Langford (Oxford: Clarendon Press, 1996) III, 10, 563.

<sup>2</sup> Voir Robert Isaac and Samuel Wilberforce, *The Life of William Wilberforce* (1838) I, 152-53, dans Roger Anstey, *The Atlantic Slave Trade and British Abolition: 1760-1810* (1975; Aldershot: Gregg Revivals, 1992) 286.

<sup>3</sup> Burke, *Letter to the Right Honourable Sir Henry Dundas* (1792), *The Works of the Right Honourable Edmund Burke* (London: George Bell and Sons, 1907-1910) V, 522. La lettre, datée de la "nuit du lundi de Pâques 1792," suit de peu le vote en faveur d'une abolition graduelle de la traite (3 avril 1792).

Les débats de 1792 portaient sur l'abolition graduelle de la traite, ce que Burke n'aurait pu, à son grand dam, prendre en compte dix ans plus tôt. Sa participation à l'abolitionnisme connut cependant des hauts et des bas. La traite était à peine évoquée dans les *Observations on a Late Publication, Intituled, "The Present State of the Nation"* (1769). Il s'agissait surtout de justifier la politique du ministère Rockingham (1765-1766), et Burke s'y contente d'une allusion, factuelle et détachée, au "plus important des négoce dans lesquels nous sommes partie avec toutes les îles des Indes occidentales, la vente des nègres ;" il aurait fallu, lors du Traité de Paris, négocier "un renouvellement de l'*Asiento*."<sup>4</sup> De mise en cause de la traite il n'y a pas dans cette réponse au pamphlet, anonyme, de l'esclavagiste William Knox (1768). Certes, ce texte ne portait guère sur la traite, mais Knox demandait, la même année, un traitement plus humain des esclaves en qui l'on devait voir aussi des sujets de Sa Majesté.<sup>5</sup> Ces deux aspects allaient se retrouver chez Burke.

La cause abolitionniste en était à ses balbutiements autour de 1770. Elle remporta une victoire, en 1772, quand Granville Sharp obtint du Lord Chief Justice, Mansfield, la déclaration suivante en

---

<sup>4</sup> Burke, *Observations on a Late Publication* (1769), *Works*, I, 196, 207. Signé en 1713, l'*Asiento* réservait à la Grande-Bretagne la traite vers les colonies espagnoles jusqu'en 1743. Il couvrait aussi d'autres activités commerciales avec l'Afrique: voir Langford, note à *Observations*, dans *Party, Parliament, and the American Crisis. 1766-1774, The Writings and Speeches of Edmund Burke* (Oxford: Clarendon Press, 1981) II, 130. Ce n'est pas ce dont il s'agit ici, et l'on doit prendre acte des fluctuations de Burke au sujet de l'esclavage.

<sup>5</sup> William Knox, *Three Tracts respecting the Conversion and Instruction of the Free Indians, and Negro Slaves in the Colonies: Addressed to the Venerable Society for the Propagation of the Gospel in the Foreign Parts* (London, 1768). Voir Christopher L. Brown, "Empire without Slaves: British Concepts of Emancipation in the Age of the American Revolution," *The William and Mary Quarterly, Third Series*, 56.2 (1999): 285.

faveur d'un fugitif : "l'état d'esclavage...est si odieux que seule une loi positive pourrait le soutenir; en l'absence d'une telle loi en Angleterre, le Noir devait être libéré."<sup>6</sup> En 1776, "David Hartley, député de Hull, [proposa] aux Communes la suppression de la traite, en agitant à la tribune une chaîne d'esclave; l'Assemblée trouva ce geste de mauvais goût et ne donna aucune suite."<sup>7</sup> C'est dans cet environnement qu'entraîna le *Sketch*.

Certes, Burke s'était opposé, en 1765, à la présence de représentants américains au Parlement: ç'aurait été y admettre des propriétaires d'esclaves.<sup>8</sup> Sa recherche d'un compromis avec les colonies ne l'aveuglait pas sur les planteurs du Sud. On ne pouvait faire comme s'ils n'existaient pas, mais le *Speech on Conciliation with America* (22 mars 1775) s'élevait aussi contre "ce trafic inhumain" qu'était la traite.<sup>9</sup> Il en alla de même dans les *Speeches on African Slave Trade* (5 juin 1777). Burke avait beau soutenir l'*African Company* contre des accusations de monopole, ses critiques de la traite heurtaient ses constituants de Bristol.<sup>10</sup> Le 14 mai 1778, il fustigeait à nouveau "un négoce qui portait bien davantage sur des corps humains que sur des produits manufacturés."<sup>11</sup> Ce fut l'un des points qui le mirent en porte-à-faux à Bristol,<sup>12</sup>

---

<sup>6</sup> Mansfield, dans Hubert Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours* (Paris: Fayard, 1971) 154 (trad. Deschamps).

<sup>7</sup> Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours* 156.

<sup>8</sup> Conor Cruise O'Brien, *The Great Melody: A Thematic Biography and Commented Anthology of Edmund Burke* (London: Sinclair-Stevenson, 1992) 91.

<sup>9</sup> Burke, *Speech on Conciliation with the Colonies* (1775), *Works*, I, 465, 467.

<sup>10</sup> Elofson and Woods, eds., *Party, Parliament, and the American War* 340.

<sup>11</sup> *General Advertiser*, 14 mai 1778, dans Langford, ed., *Party, Parliament, and the American War* 562-63.

<sup>12</sup> Elofson and Woods, eds., *Party, Parliament, and the American War* 10.

Norbert Col

---

et son rôle, certes modeste, dans l'abolition de la traite contribua à lui coûter son siège parlementaire le plus prestigieux.

Il faut aussi tenir compte de l'importance de l'amitié dans ses choix. La "cause anti-esclavagiste" lui était sans doute connue dès 1772 à travers le quaker Richard Shackleton, lui-même influencé par Anthony Benezet.<sup>13</sup> Samuel Johnson avait pris fait et cause contre l'esclavage en 1777.<sup>14</sup> James Edward Oglethorpe (1696-1785), fondateur de la Géorgie, y avait interdit l'esclavage.<sup>15</sup> D'autre part, la cause bénéficiait de la caution économique d'Adam Smith<sup>16</sup>: on pouvait donc juger que l'abolition de la traite amènerait les "indigènes" à "un négoce plus avantageux et plus honorable pour toutes les parties."<sup>17</sup> Ces liens d'amitié transcendaient les clivages politiques – Burke était whig, Johnson tory et Oglethorpe jacobite –, et il en alla encore ainsi lors des débats sur l'abolition de la traite. La réputation de Burke, à la suite des *Reflections on the Revolution in France* (1790), renforçait d'ailleurs la cause abolitionniste<sup>18</sup> en montrant qu'elle n'était pas nécessairement révolutionnaire.

L'abolition était revenue sur le devant de la scène en 1787, avec la fondation de l'*Abolition Committee*. William Wilberforce avait l'amitié et le soutien du second Pitt. Il fallait s'attaquer d'abord à la traite, tactiquement, puis à l'esclavage en soi. L'abolition de la traite condamne-

---

<sup>13</sup> Anstey, *The Atlantic Slave Trade and British Abolition* 241.

<sup>14</sup> Samuel Johnson, "A Brief to Free a Slave" (1777), dans *Norton Anthology of English Literature* (New York: Norton, 1979) I, 2330-31.

<sup>15</sup> Eveline Cruickshanks, "The Oglethorpes: A Jacobite Family 1689-1760," *Royal Stuart Papers XLV* (1995): 5-6.

<sup>16</sup> Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours* 157. Smith, dans *The Wealth of Nations* (1776), insistait sur la faible rentabilité des esclaves.

<sup>17</sup> Burke, *Sketch of a Negro Code, Works*, V, 527.

<sup>18</sup> Anstey, *The Atlantic Slave Trade and British Abolition* 109.

---

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

rait à terme l'esclavage "faute de l'insuffisance du renouvellement des populations d'esclaves par croît naturel," mais "aucun leader du mouvement ne pensait un instant demander l'émancipation immédiate des esclaves."<sup>19</sup> En effet, ces derniers n'acquerraient pas du jour au lendemain les lumières indispensables à une sage utilisation de "leur nouvelle liberté."<sup>20</sup> Burke voyait les choses de la même manière, mais le processus fut entravé. Les partisans de la traite firent valoir les vertus de la réglementation<sup>21</sup> et, le 9 mai 1788, Wilberforce obtint des mesures transitoires touchant aux conditions de vie à bord.<sup>22</sup> L'année suivante, son discours en faveur d'une abolition immédiate (12 mai 1789) fut soutenu par Pitt aussi bien que par l'opposition conduite par Burke et par Charles James Fox. La majorité aux Communes en resta cependant à la réglementation, et le 18 avril 1791 fut un nouveau désastre pour Wilberforce. C'est le 3 avril 1792 seulement qu'il obtint l'abolition, certes graduelle, de la traite, mais les Lords ajournèrent le *bill*. Avec la guerre contre la France, d'autres préoccupations passèrent au premier plan et il fallut attendre 1807 – dix ans après la mort de Burke – pour que la traite fût abolie,<sup>23</sup> et 1833 pour l'abolition de l'esclavage dans l'Empire.

L'arrière-plan révolutionnaire modifia partiellement l'approche de Burke. Il ne mentionne pas Wilberforce dans sa lettre à Dundas, peut-être parce que la France révolutionnaire lui avait décerné le titre de citoyen d'honneur – quelles qu'aient d'ailleurs été les réserves du

---

<sup>19</sup> Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrière : Essai d'histoire globale* (Paris: Gallimard-Folio, 2004) 275.

<sup>20</sup> Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières* 275.

<sup>21</sup> Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours* 155-56.

<sup>22</sup> Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours* 159.

<sup>23</sup> Deschamps, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours* 159-61.

Norbert Col

---

récipiendaire devant le jacobinisme.<sup>24</sup> Pourtant, loin de se rallier à l'esclavagisme par rejet de la Révolution française, loin de céder à l'amalgame que l'on faisait entre abolitionnistes anglais et jacobins<sup>25</sup> suite à la révolte des esclaves de Saint-Domingue en août 1791, Burke insiste sur la nécessité de profiter d'un instant favorable – ce n'était pas le cas en 1780, comme il l'expose à Dundas. Il rappelle aussi à quelles conditions l'abolition peut être bénéfique. Si la réglementation était certes acquise depuis 1788, de telles précisions pouvaient néanmoins faire gagner un temps précieux. Elles risquaient aussi, cependant, de faire perdre de vue l'objectif ultime, et le destinataire du *Sketch* n'est pas sans importance. Dundas fut pour beaucoup dans "l'échec de l'abolition immédiate" de la traite lors des années 1792-1796: selon lui, elle aurait fait tomber les colonies aux mains de l'ennemi.<sup>26</sup> Le gradualisme du *Sketch* allait dans son sens. Lointain produit de la crise américaine, le texte reparait lors de la crise française: en 1778, Burke redoutait l'utilisation militaire des esclaves noirs contre les colons américains car ils risquaient de commettre "des meurtres, des viols et des énormités de toute sorte;"<sup>27</sup> quant à l'anarchisme de la Déclaration des Droits de l'Homme, il attise des révoltes qui à leur tour appellent la répression.<sup>28</sup> Sans pour autant renoncer à l'abolition, Burke y voyait donc un objectif plus éloigné qu'il ne l'aurait initialement souhaité.

---

<sup>24</sup> Anstey, *The Atlantic Slave Trade and British Abolition* 276.

<sup>25</sup> Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières* 276.

<sup>26</sup> Anstey, *The Atlantic Slave Trade and British Abolition* 314-15.

<sup>27</sup> Burke, *Speech on the Use of Indians* (6 fév. 1778), *Parliamentary Register* VIII, 347-52, dans Elofson and Woods, ed., *Party, Parliament, and the American War*, 359. Voir aussi Isaac Kramnick, *The Rage of Edmund Burke: Portrait of an Ambivalent Conservative* (New York: Basic Books, 1977) 156.

<sup>28</sup> Burke, *Reflections on the Revolution in France* (1790), ed. Conor Cruise O'Brien (1969; Harmondsworth: Penguin, 1982) 344-45.

---

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

La lettre à Dundas n'est pas d'une totale clarté. Burke se tient au courant des débats (il est toujours membre du Parlement) sans toutefois être en première ligne, et la lettre est clairement dominée par les lignes de force de ses écrits contre-révolutionnaires. Elle suggère une dialectique entre ce qu'il appelle ailleurs la "métaphysique," celle de mesures radicales peut-être souhaitables dans l'absolu, et la prise en compte de situations réelles où tout se tient et s'enchevêtre:

Si l'on pouvait considérer la traite des Africains seulement en elle-même, et comme s'il s'agissait d'un objet indépendant, je penserais, dans l'ensemble, que sa pure et simple abolition serait plus souhaitable que n'importe quel plan de règlement et de réforme. Plutôt que d'en souffrir la perpétuation dans son état présent, je souhaite de tout cœur qu'elle soit abolie.<sup>29</sup>

Après avoir couronné l'hypothèse, Burke met en garde, à sa manière prudentielle, contre certains travers des abolitionnistes, quels que soient leur sérieux et leur talent. Il faut se méfier d'un "esprit populaire [qui] apprécie très rarement un système composé d'un grand nombre de parties diverses et dont les effets doivent se faire sentir au bout d'un grand laps de temps." L'abolition, qui "ne demande qu'une seule action," relève de la "précipitation." Burke en arrive donc à incriminer "l'abolition absolue et immédiate, ce vers quoi tendaient les premières motions, ce que l'on exige encore dans les faits, bien que cela ne puisse avoir d'effet dans cette session-ci en raison des procédures." La solution moyenne retenue n'en est pas pour autant satisfaisante. En effet, la combinaison d'"une abolition *éloignée* et [d'] une abolition *graduelle*" signifie "que la traite doit dépérir graduellement et cesser entiè-

---

<sup>29</sup> Burke, *Letter to Dundas*, *Works*, V, 521.

Norbert Col

---

rement à une époque déterminée.” Le dépérissement graduel exige des “règlements [qui] produisent l’effet d’une forte désapprobation,” mais la poursuite de cette traite condamnée ne peut que “faire naître beaucoup de rancœur entre ceux qui luttent pour son abolition et ceux qui se battent pour qu’elle se perpétue dans les faits.”<sup>30</sup>

C’est à ce stade que Burke évoque l’état d’esprit dans lequel il écrivait le *Sketch*. Si le texte est toujours valide, c’est parce qu’il apporte sa pierre à l’édifice gradualiste tout en prenant le problème dans son ensemble.<sup>31</sup> En effet, “la véritable origine de la traite ne se [trouve] pas là où elle [commence] mais à l’endroit de sa destination ultime;” par conséquent, “une abolition graduelle de l’esclavage dans les Indes occidentales [doit] aller de pair avec tout ce qu’il [faut] faire touchant l’offre sur la côte africaine.” Le langage de l’économiste, remplaçant celui du moraliste, permet de critiquer les abolitionnistes qui, négligeant le point d’arrivée, s’imaginent que la suppression de l’offre entraînera de fait un changement radical dans les colonies. Il faut donc se défier de “la simple opération de quelque principe abstrait (par exemple, que si l’on supprimait l’offre, les planteurs encourageraient et produiraient une population qui donnerait l’effet recherché).” En effet, “rien ne saurait être plus incertain que l’opération de principes généraux quand ils ne s’incarnent pas dans des règlements spécifiques.” Burke avoue alors sa peur que “tant que l’esclavage continuera on ne trouve des moyens de perpétuer l’offre.”<sup>32</sup>

---

<sup>30</sup> Burke, *Letter to Dundas, Works*, V, 522.

<sup>31</sup> A l’exception de celui de Burke, les nombreux projets de la fin des années 1770 manquaient d’esprit de système. Voir Brown, “Empire without Slaves” 292.

<sup>32</sup> Burke, *Letter to Dundas, Works*, V, 522-23.



---

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

La “population qui produirait l’effet recherché” naîtrait de la croissance naturelle. Les abolitionnistes invoquaient effectivement cet argument<sup>33</sup> quoi qu’ils en aient d’ailleurs pensé dans le fond. C’était oublier les subterfuges auxquels recourraient les esclavagistes. Abolition immédiate ou abolition graduelle n’y changerait rien. Il fallait donc agir en fonction de ce qui existait, “autoriser le mal afin de le corriger,” alors que des mesures radicales ne feraient que rejeter la traite dans la clandestinité. Pour autant,

Ce n’est pas que mon plan ne conduise pas à l’extinction de la traite ; mais ce serait par un processus extrêmement lent dont l’effet principal doit s’opérer dans nos propres plantations en ôtant toute nécessité à toute offre étrangère au bout d’un certain temps.<sup>34</sup>

Des moyens graduels habitueraient donc les esprits à la finalité (“l’extinction de la traite”) en faisant disparaître la nécessité du trafic d’esclaves. Le changement de perspective s’opérerait de deux manières, l’une morale, l’autre, éventuellement, économique. Tant que dureraient l’esclavage et la traite, il fallait un cadre qui civiliserait “ la côte africaine au moyen de cette traite même qui la rend plus barbare aujourd’hui,” afin “de nous amener peu à peu à des relations avec elle qui soient plus honorables et, qui sait, plus lucratives, que celles que nous avons à l’heure actuelle.” Cette positivité paradoxale du mal élèverait l’Angleterre elle-même. C’était là consonner avec les abolitionnistes pour qui la traite dégradait ses bénéficiaires tout autant que ses victimes. Il y avait pourtant quelque chose d’illusoire dans cette découverte de l’intérêt bien compris. Rejoignant encore les abolitionnistes, Burke

---

<sup>33</sup> Anstey, *The Atlantic Slave Trade and British Abolition* 312.

<sup>34</sup> Burke, *Letter to Dundas, Works*, V, 523.

Norbert Col

---

rappelait un principe supérieur : “Je dois admettre que je m’en remets infiniment plus (suivant les principes sains de ceux qui, de tout temps, ont amélioré la situation de l’humanité) à l’effet et à l’influence de la religion qu’à tous les autres règlements mis ensemble.” Cette influence religieuse elle-même ne suffisait pourtant pas. Un abîme existait entre l’homme libre, même “sauvage,” et les esclaves qui devaient être amenés à “recevoir [la liberté] sans danger pour eux-mêmes comme pour nous.” En effet,

Lorsque c’est sur un état d’esclavage qu’il nous faut travailler, les moyens mêmes qui conduisent à la liberté doivent tenir de la coercition. Des hommes dont l’esprit est rendu infirme par cette contrainte ne peuvent rien faire pour eux-mêmes; il faut tout faire pour les aider. Les règlements ne peuvent devoir grand-chose au consentement. Tout doit être créature du pouvoir.<sup>35</sup>

On songerait presque au “On le forcera d’être libre” de Rousseau; mais ce dernier s’explique dans un passage tortueux où l’absence de liberté vient de ce que l’opposant n’avait pas déjà adhéré à ce qui ne s’était pas encore manifesté comme volonté générale.<sup>36</sup> Burke prend seulement acte de ce que l’esclavage a tellement faussé l’esprit de ses victimes qu’il faut les restaurer aux choix rationnels qu’elles pourraient faire si la liberté ne leur avait pas été ôtée. Le politique, en son point le plus élevé, prend alors le relais de l’économique et du religieux. On ne saurait attendre de garantie efficace des hommes libres quel que soit leur enthousiasme. Un vote parlementaire, pour indispensable qu’il soit, ne peut se dissocier de la symbolique royale :

---

<sup>35</sup> Burke, *Letter to Dundas, Works*, V, 523-24.

<sup>36</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social* (1762), I, vii et IV, ii, dans Rousseau, *Œuvres politiques*, éd. Jean Roussel (Paris: Garnier-Bordas, 1989) 261, 331.

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

chaque fois qu'il y aura eu atteinte à un membre ou à la vie, les infractions commises envers un nègre seront estimées et jugées être dans les faits les mêmes que celles qui seraient commises envers n'importe quel sujet de Sa Majesté; et le protecteur des nègres... fera déposer un acte d'accusation pour ladite infraction; et si l'on soupçonne qu'un nègre a été assassiné, une enquête du coroner, ou d'un fonctionnaire agissant en cette qualité, sera conduite, si la chose est possible, en vue de faire la lumière à ce sujet.<sup>37</sup>

Knox faisait déjà de l'esclave un sujet de la Couronne, mais il n'était pas question d'abolition. Burke envisage, pour sa part, une émancipation en bon ordre qui commencera certes par un vote des Communes mais qui repose en dernière analyse sur la fontaine de justice de la monarchie. Le Burke "libéral" de 1780 puisait à la même inspiration que le contre-révolutionnaire des années 1790. Pour autant, il n'y avait là rien d'original. Nombre d'autres abolitionnistes, dans les années 1770, se tournaient aussi vers la symbolique monarchique. Au vrai, cela s'insérait dans un plus vaste projet qui prenait en compte l'extension de l'Empire et la nécessité de protéger ses nouveaux membres des "ambitions des colons britanniques."<sup>38</sup> A l'intérêt de l'esclave s'en opposait cependant un autre, et le pouvoir se devait de lutter sur tous les fronts: "Il vous faut tout à la fois contraindre et soutenir le planteur, et il vous faut contrôler le serviteur dans le temps même où vous allégez son sort." Devant l'étendue de la tâche, Burke considérait cependant que "la dépense [n'était pas] intolérable," mais il ajoutait: "je suis tout à fait convaincu que la cause de l'humanité gagnerait bien plus à la perpétuation de la traite et de la servitude, à condition qu'elles

---

<sup>37</sup> Burke, *Sketch of a Negro Code, Works*, V, 543.

<sup>38</sup> Brown, "Empire without Slaves" 276.

Norbert Col

---

soient réglementées et réformées, qu'à la destruction totale de l'une et de l'autre ou de l'une ou de l'autre."<sup>39</sup>

Ce n'est pas pour autant qu'il passait dans le camp opposé. En effet, la perspective gradualiste reparait *in fine*: "Ce que je suggère...n'est que le début d'un train de mesures que l'expérience des effets du mal et de la réforme permettra à la législature suivante de réparer et de corriger." Autrement dit, si l'idéal est encore impraticable, c'est parce que la "destruction totale" se ferait d'un trait de plume et sans tenir compte des indispensables étapes qui donneraient aux esclaves une place dans le monde qui était devenu le leur. Les circonvolutions conjoncturelles de la lettre à Dundas retrouvent donc un *Sketch* qui, pour être infiniment plus dynamique, n'en prenait pas moins acte, dans son préambule, de la dialectique entre objectif ultime et conditions concrètes:

Attendu qu'il est expédient et conforme aux principes de la vraie religion et de la moralité, et aux règles d'une saine politique, de mettre un terme à tout trafic de personnes humaines, et à la détention desdites personnes dans un état d'esclavage, dès lors que l'on pourra effectuer cela sans produire de grands inconvénients en changeant soudainement des pratiques de si longue date ; et attendu qu'il est désirable et expédient, tant que dureront lesdites pratiques, d'user de règlements adaptés afin d'amoindrir les inconvénients et les maux qui accompagnent lesdits trafic et état de servitude, jusqu'à ce que l'on se soit graduellement débarrassé des deux.<sup>40</sup>

Viennent alors les règlements. Il faut des bateaux enregistrés et inspectés, transportant un nombre limité d'esclaves, chargés d'aliments décents et de vêtements. *L'African Company* doit faire construire des

---

<sup>39</sup> Burke, *Letter to Dundas, Works*, V, 524.

<sup>40</sup> Burke, *Sketch of a Negro Code, Works*, V, 525.

---

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

églises, des écoles et des hôpitaux dans ses forts et ses comptoirs. Des artisans formeront des apprentis indigènes. Aucun fonctionnaire ne prendra part à la traite. Nul ne sera vendu comme esclave s'il a été "volé ou rafflé par les trafiquants" ou s'il "est capable de lire un livre en arabe ou en quelque autre langue." Des clauses spécifiques portent sur les femmes enceintes et les malades. Les délits commis par les agents de la compagnie seront sanctionnés. On offrira aux esclaves transportés "des instruments de musique suivant la mode du pays." Il y aura des punitions pour "les relations avec les femmes esclaves" et une prime au capitaine qui n'aura "pas perdu, par la mort, plus d'un de ses esclaves sur trente."<sup>41</sup> Le procureur général de l'île d'arrivée aura "la charge et l'emploi de protecteur des nègres" et veillera à leur bonne condition. Les ventes ne pourront séparer les familles. Une instruction religieuse sera donnée, et chaque prêtre de l'Église anglicane "nommera pour le seconder un clerc qui sera un nègre libre, quand on en trouvera qui ait les qualifications requises (dans le cas contraire, un blanc)." Il faudra "des écoles pour les jeunes nègres," rembourser aux propriétaires le travail perdu, et encourager "les aptitudes exceptionnelles" en permettant le rachat par le procureur général et l'envoi à Londres pour une meilleure éducation, y compris dans les arts libéraux. On devra encourager le mariage et réprimer l'adultère entre noirs tout comme celui d'un blanc avec une esclave. Le samedi après-midi et le dimanche seront jours de repos. L'accès à la propriété est prévu. La libération sera envisagée à partir de l'âge de trente ans en cas de bonne conduite. Un

---

<sup>41</sup> Les pertes s'élevaient d'ordinaire à bien davantage, y compris parmi les marins anglais. Voir Marcus Rediker, *Between the Devil and the Deep Blue Sea: Merchant Seamen, Pirates, and the Anglo-American Maritime World, 1700-1750* (1987; Cambridge: Cambridge UP, 1993) 47-48.

Norbert Col

---

esclave libéré sera remis en esclavage pour mauvaise conduite avérée, mais “l’argent de l’achat” lui sera soit payé soit “remis au protecteur ou au gouverneur en vue d’une allocation à sa famille.”

Même si, à bien des égards, Burke formule des exigences déjà largement mises en œuvre, y compris chez les Français, le *Sketch* permet aussi d’envisager un statut intermédiaire qui était une autre protection: “les esclaves mariés qui ont résidé un an dans une plantation ne peuvent pas être vendus si ce n’est avec l’ensemble de la plantation. En d’autres termes, l’esclave devient un serf.”<sup>42</sup> De même l’accès à la propriété distinguait-il l’entreprise de Burke du *Code noir* de Louis XIV en 1685. Utilisant le droit canonique pour voir en l’esclave un être humain, ce Code insistait aussi sur des châtiments limités qui n’outrepassaient pas ceux que l’on infligeait aux marins et posait le droit à l’affranchissement, mais les esclaves ne pouvaient pas avoir de patrimoine: c’étaient certes des hommes, mais pas des personnes.<sup>43</sup> Au demeurant, Burke, comme les autres partisans de l’émancipation, ne connaissait pas l’existence de certaines formes de propriété chez les esclaves,<sup>44</sup> mais plaider pour qu’ils y aient accès révèle un point de vue “britannique” sur lequel on reviendra pour conclure.

On conçoit donc quelle erreur il y a à faire de lui un inspirateur des “théoriciens du Sud (comme Calhoun)” qui légitimaient la servi-

---

<sup>42</sup> Francis P. Canavan, *The Political Economy of Edmund Burke* (New York: Fordham UP, 1995) 31. Quand Burke utilise “servitude,” c’est, en revanche, comme simple synonyme d’esclavage.

<sup>43</sup> Philippe Hesse, “Le Code noir: de l’homme et de l’esclave,” dans Serge Daget, dir., *De la traite à l’esclavage: Actes du Colloque international sur la traite des Noirs, Nantes 1985* (Nantes et Paris: Centre de Recherche sur l’Histoire du Monde Atlantique et L’Harmattan, 1988) II, 185-91.

<sup>44</sup> Brown, “Empire without Slaves” 290-91.

---

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

tude des noirs “par les nécessités du gouvernement.”<sup>45</sup> C’est là faire l’impasse sur la mission que confère Burke au pouvoir et se priver d’une observation fondamentale sur son libéralisme économique: il témoigne de ce paradoxe central qui articule la liberté du marché et la nécessité d’un pouvoir fort parce qu’arbitral, voire symbolique au sens de ce qui relie et qui est en outre doté de l’*auctoritas*.<sup>46</sup> Si les *Thoughts and Details on Scarcity* (1795) rejetaient toute intervention politique dans le domaine de l’économie, la question de l’esclavage, atteignant l’humain en son cœur même, exigeait une entorse aux lois du marché: la main de justice du pouvoir ferait respecter l’ordre au cœur même de l’accès à la liberté.

Isaac Kramnick s’indignait cependant des conditions mises à l’affranchissement.<sup>47</sup> Burke participerait de l’éthique protestante, décrite par Adam Smith puis par Max Weber, qui se fonde non pas sur un Dieu d’amour mais sur “le dieu sévère et vindicatif de Calvin.” Le substitut à l’amour était la reconnaissance sociale qu’obtenaient les ascètes méritants et que visait un Burke rejeté par son père et mal accepté en Angleterre.<sup>48</sup> Ces analyses lourdement psychologisantes passent à côté de la méthode, aussi prudentielle qu’active, de Burke. L’idéal était bien sûr l’abolition pure et simple de la traite, mais “les droits des hommes sont parfois des compromis entre le bien et le mal, et parfois entre un mal et un autre mal.”<sup>49</sup> L’émancipation illustre de telles difficul-

---

<sup>45</sup> Philippe Raynaud, “Burke et la Déclaration des Droits,” dans Stéphane Rials, dir., *La déclaration de 1789* (Paris: PU de France, 1988) 159 n.

<sup>46</sup> Hannah Arendt, *On Revolution* (1963), trad. Michel Chrestien, *Essai sur la Révolution* (1967; Paris: Flammarion, 1985) 298.

<sup>47</sup> Kramnick, *The Rage of Edmund Burke* 163.

<sup>48</sup> Kramnick, *The Rage of Edmund Burke* 192-93.

<sup>49</sup> Burke, *Reflections* 153.

tés. Pendant la guerre d'Indépendance, les troupes britanniques avaient libéré, et souvent enrôlé, les esclaves des planteurs insurgés, mais il était inconcevable de procéder à une libération générale qui aurait attenté au droit de propriété.<sup>50</sup> Le mal de l'esclavage devait passer au second plan derrière ce mal plus grand qu'était l'atteinte à la propriété. Cette dernière était, en effet, le fondement de l'édifice constitutionnel et représentatif anglais, puis britannique, car elle permettait de penser la représentation en transformant l'impôt, violation arbitraire de la propriété, en participation à l'élaboration des lois.

L'esclavage était à ce point indissociable de cet arrière-plan que l'abolition, en 1833, s'accompagna de substantiels dédommagements aux propriétaires.<sup>51</sup> En mai 1789, Burke s'était d'ailleurs élevé contre une telle solution: elle n'avait pas de sens dans le cadre, immoral en soi, de l'esclavage. La disparition de la traite aurait permis de contourner la difficulté. Il fallait traiter le mal à la racine avant que les exigences de la propriété ne trouvassent de quoi se développer. Pareillement, les complexes réglementations au point d'arrivée ne heurtaient pas de front la propriété; pourtant, même si Burke ne le disait pas aussi explicitement, la rentabilité de la traite en aurait été menacée. Le *Sketch* entrait ainsi dans des préoccupations économiques suivant lesquelles l'homme libre, qui aurait accompli trois fois plus de travail que l'esclave, permettait de surcroît l'essor des échanges.<sup>52</sup> C'est dire combien le *Sketch* participe du paradoxe quasiment intrinsèque au libéralisme. Burke ne pouvait espérer mettre fin à la traite qu'en renforçant la bureaucratie.<sup>53</sup> L'entre-

---

<sup>50</sup> Brown, "Empire without Slaves" 305.

<sup>51</sup> Brown, "Empire without Slaves" 296.

<sup>52</sup> Brown, "Empire without Slaves" 277.

<sup>53</sup> Brown, "Empire without Slaves" 304.



---

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

prise – une atteinte à cette propriété privée qui est l'un des fondements du libéralisme – se légitime par d'autres considérations libérales, mais sa mise en œuvre impose un carcan législatif et administratif qui va à l'encontre des lois du marché conçues dans un splendide isolement.

Norbert Col

HCTI - Université de Bretagne-Sud

## Bibliographie sélective

### *Burke*

BURKE, Edmund. *The Works of the Right Honourable Edmund Burke*. 6 vols. London: George Bell and Sons, 1907-1910. V. "A Letter to the Right Honourable Sir Henry Dundas, one of His Majesty's principal secretaries of State, with the *Sketch of a Negro Code*." 521-44.

BURKE, Edmund. *The Writings and Speeches of Edmund Burke*. General ed. Paul Langford. II, *Party, Parliament, and the American Crisis. 1766-1774*. Ed. Langford. Oxford: Clarendon Press, 1981; III, *Party, Parliament, and the American War. 1774-1780*. Ed. W. M. Elofson with John A. Woods. Oxford: Clarendon Press, 1996.

### *Sources secondaires*

#### 1. Autour de Burke

CANAVAN, Francis P. *The Political Economy of Edmund Burke*. New York: Fordham UP, 1995.

Norbert Col

---

CRUICKSHANKS, Eveline. "The Oglethorpes: A Jacobite Family 1689-1760." *Royal Stuart Papers XLV* (1995): 1-9.

KRAMNICK, Isaac. *The Rage of Edmund Burke: Portrait of an Ambivalent Conservative*. New York: Basic Books, 1977.

O'BRIEN, Conor Cruise. *The Great Melody: A Thematic Biography and Commented Anthology of Edmund Burke*. London: Sinclair-Stevenson, 1992.

RAYNAUD, Philippe. "Burke et la Déclaration des Droits." Stéphane Rials, dir., *La déclaration de 1789*. Paris: PU de France, 1988. 151-59.

## 2. Traite et esclavage

ANSTEY, Roger. *The Atlantic Slave Trade and British Abolition: 1760-1810*. 1975. Aldershot: Gregg Revivals, 1992.

BROWN, Christopher L. "Empire without Slaves: British Concepts of Emancipation in the Age of the American Revolution." *The William and Mary Quarterly, Third Series*. 56. 2 (1999): 273-306.

DESCHAMPS, Hubert. *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours*. Paris: Fayard, 1971.

HESSE, Philippe. "Le Code noir: de l'homme et de l'esclave." Serge Daget, dir. *De la traite à l'esclavage: Actes du Colloque international sur la traite des Noirs, Nantes 1985*. Nantes et Paris: Centre de Recherche sur l'Histoire du Monde Atlantique et L'Harmattan, 1988. II. 185-91.

PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier. *Les traites négrières: Essai d'histoire globale*. Paris: Gallimard-Folio, 2004.

Edmund Burke et le *Sketch of a Negro Code* (1780, 1792)

---

REDIKER, Marcus. *Between the Devil and the Deep Blue Sea: Merchant Seamen, Pirates, and the Anglo-American Maritime World, 1700-1750*. 1987. Cambridge: Cambridge UP, 1993.



*James Walvin*

**Why Did the British End the Slave Trade?  
Reflections after 200 Years**

In the 1780's the British slave trade thrived. In that decade alone, British (or British colonial) ships exported more than 300,000 Africans, though only 276,100 arrived. In the process, more than one thousand slave ships cleared British and British colonial ports bound for the slave coasts of Africa. There was little evidence from the state of the British slave trade, from the numbers it generated (of ships, Africans transported) to say nothing of the obvious commercial optimism of its backers and activists, that here was a system with poor prospects, a system uncertain about its economic future. If anyone involved in slave trading felt that their commercial activities were doomed, they kept their worries secret. At every geographic and commercial point of the Atlantic slave trade, those most actively involved were confident of their business future. Shippers, merchants, backers, African middlemen, American planters and their agents, all and more continued to act and to plan for the continuing commercial success of the Atlantic slave trade. Yet even as they did so, a small band of well-meaning people

James Walvin

---

began to plot their downfall. Within twenty years, the British (and American) slave trade had been brought to an end.

\*  
\*   \*   \*

The founding fathers of abolition faced a daunting task, but even they could scarcely have imagined how relatively quickly success would come. Nor could they have imagined the far-reaching consequences that would flow from their planned attack on the Atlantic slave trade. Quakers, especially American Quakers, in Philadelphia, led the way from the mid century. In fact they drew upon anti-slavery sentiment of an even older vintage. On both sides of the Atlantic, Quakers had edged towards open hostility to slavery and the slave trade (beginning with George Fox's famous denunciation as early as 1674). But their collective doubts began to surface in the 1750's and 1760's. At the same time, powerful mid-eighteenth century criticisms of slavery had begun to surface in the works of Enlightenment writers in France, Scotland and North America. Such voices however were marginal and generally ignored in the continuing rush to profit from what Anthony Benezet called "the Negro Trade." Most churches, however, like most contemporary secular states, simply accepted slavery as an uncontested aspect of life.

Benezet was the key figure. A prominent Philadelphia Quaker, he was friend and visitor to British Quakers, and prolific correspondent with kindred spirits on both sides of the Atlantic. His tracts against the slave trade, dispatched throughout the English-speaking world, were

Why Did the British End the Slave Trade?

---

designed to persuade others to confront the brutal realities of that trade, and to recognize the immorality of western reliance on African slaves. He urged fellow Quakers to “endeavour to keep their Hands clean of this Unrighteous Gain of Oppression.” Via his personal and religious links throughout the American colonies and London, Benezet’s words quickly spilled out into a more broadly based constituency. John Wesley for example was prompted to draft his own *Thoughts upon Slavery* (1774) by his contact with Benezet, in the process swinging his own growing band of followers into the abolitionist camp. Similarly Benjamin Franklin used Benezet’s writing in the abolitionist articles he published in the London press in 1770-1772. Throughout, Benezet was in regular contact with Granville Sharp, the man who was in a state of permanent agitation about the legal and social state of black people in Britain. Discussing the best tactic they might use, Sharp and Benezet agreed on the usefulness of directing petitions from the colonies to Parliament and to the Monarch. Although this debate was about colonial issues, the principle of *petitioning* (a well-oiled and accepted political convention) stuck in the minds of those early abolitionists and, years later, were to become a vital element in rallying abolitionist sentiment, and directing public opinion to Parliament.

Benezet was at the centre of a widening literary debate and increasing pamphleteering in North America. The ties to Britain were, of course, badly disrupted by the Revolution between 1776-1783, though the issue of slavery was firmly at the center of the political debate in America. The Revolution and the emergence of the U.S.A. helped to focus attention on the interlaced issues of the Atlantic slave trade and African slavery. One major hope of both British and American

James Walvin

---

abolitionists (that slavery would be ended in North America) was of course dashed by the decision to incorporate slavery into the new U.S.A. But in the very year, 1787, when slavery was accepted into the new American political system, London-based abolitionists began their own local agitation against the slave trade.

A number of recent events in Britain had helped to stimulate concern about slavery and the slave trade. As early as 1772, the Somerset Case (the core of which was about the legality of slavery in England) stimulated an early transatlantic correspondence about slavery in general. In the same decade, imports of Africans into North America became a political issue, though by then the northern colonies were able to rely on local-born slaves, rather than needing to import new ones from Africa. American Independence focused attention more closely on the issue of the slave trade and slavery not least because of the conflicting uses of slaves by both sides in that war, and by the British offer of freedom to those slaves who joined the British side. In the course of that conflict, the complicated issues about slavery had shifted to the centre of the political stage. Independence left the new American nation with a string of difficult legal and moral issues about slavery. The British however were soon caught up in an increasingly fraught debate about the Atlantic slave trade.

The central figure in London was Granville Sharp, long-time correspondent of Benezet? and steadfast friend of British blacks in their protracted struggle to maintain their legal and social freedoms. The English legal system was wrestling with conflicting legal principles and local blacks found themselves in a hostile political climate in which the West India lobby wielded such power and influence. Sharp was



Why Did the British End the Slave Trade?

---

at the center of a number of legal defenses of blacks threatened by repatriation to the slave colonies against their wishes. He also publicized the shocking details about the Zong case: a case that was shocking even to a society indifferent to the widespread sufferings of Africans.

Luke Collingwood, captain of a Liverpool slave ship, the Zong, had ordered 131 slaves to be thrown overboard in order to help the survival of the rest, as the ship ran short of supplies towards the end of its Atlantic voyage. He then hoped to claim the loss of the drowned Africans as an insurance claim. When this murderous case surfaced in an English court, in 1783 it took the form of a legal debate about insurance: “Though it shocks one very much (intoned the judge, the same Lord Chief Justice Mansfield)...the case of the slaves was the same as if horses or cattle had been thrown overboard.”

In that same year, 1783, Quakers petitioned both Parliament and the American Continental Congress against the slave trade. In London, a group of Quakers decided to publish anti-slave trade literature. It was the small beginnings of what was to become a remarkable Quaker outpouring of literature, which, over the next fifty years, saw millions of tracts and articles about the slave trade and slavery published and distributed throughout the English-speaking world. Thus these small Quaker beginnings emerged into a massive, and hugely-successful propaganda campaign which managed, by providing facts and figures, polemic and argument, to sit up widespread public support, both inside and outside of Parliament against the slave trade and, later, against slavery itself.

Quakers had at their disposal their own national organization. It was a well-run national machinery with important links to North

James Walvin

---

America. Quakers were literate, priding themselves both on their literate culture and on the efficient business-like way of managing their affairs. They also had access to sympathetic writers and publishers scattered across the country. From 1783 onwards Quakers began to place suitable abolitionist literature in local newspapers throughout Britain, choosing pieces from the whole gamut of anti-slavery literature; from Enlightenment authors, classic texts, legal commentary and contemporary journalism. All this was in addition to 'official' tracts approved by the central Quaker committee. From this huge variety of literature there emerged a shoal of objections to the slave trade: it was denounced for its inhumanity, its commercial inefficiencies, its immorality and its offense to religious sensibilities. What emerged, then, from this Quaker-inspired pamphleteering after 1783 was not simply a sectarian or a religious assault on the slave trade, but a "non-sectarian humanitarianism" which appealed to a remarkably wide British constituency.

So far the campaign had been orchestrated by Quakers, but from 1785, they were joined by others, notably by William Wilberforce and Thomas Clarkson. In that year Wilberforce was won over to evangelicalism, and to the anti-slave trade cause, and Clarkson wrote his Cambridge prize essay, published in 1786 as his *Essay on the Slavery and Commerce of the Human Species*. The Quakers agreed to publish Clarkson's essay, and at the same time Clarkson and Wilberforce agreed to collaborate. Theirs was to prove an increasingly important partnership: Wilberforce the Parliamentary leader of abolition, Clarkson the propagandist and indefatigable researcher, across the length and breadth of Britain. In 1787 a small group of men,

Why Did the British End the Slave Trade?

---

dominated by Quakers but now including evangelical Anglicans, and reflecting a range of political interests, agreed to form an abolition committee. Thus, on May 22 1788, the London Abolition Committee was launched.

Asserting that the slave trade “was both impolitick and unjust,” the committee planned to procure “such Information and Evidence, and for distributing Clarkson’s Essay and such other Publications, as may tend to the Abolition of the Slave Trade...”

It was a non-sectarian committee, but had at its disposal the well-oiled Quaker machinery, in London and the provinces. From the first, the decision was made to concentrate on the slave trade as the more manageable and practical political goal, leaving the more daunting target of colonial slavery for a later date. In Clarkson’s words, “to aim at the removal of both would be to aim at too much, and that by doing this we might lose all.” Ending the slave trade would force the planters in the islands to treat their slaves better because they would no longer be able simply to replace lost slaves by new African imports. The slave trade, they all agreed, was the first natural target. Even so, they had set themselves a mountainous task, and did so at the very time the British slave trade was thriving.

The British Abolition Society began its work by launching a massive propaganda campaign, dispatching tens of thousands of tracts to friends and sympathizers throughout Britain (using Quaker contacts and networks initially). It was immediately apparent that the anti-slavery trade stance struck a popular chord among armies of people, among all religious groups, and even more broadly, among people they had not specifically targeted ( notably women and working people).

James Walvin

---

They also found supporters in the U.S.A. and even in France, though France, unlike Britain and the U.S.A. was never to develop a thoroughly 'popular' base to abolition.

\*  
\*   \*   \*

In the U.S.A., the debate about the slave trade and slavery took place cheek by jowl with slavery itself. The need for fresh African imports had however greatly declined because of the natural increase within the North American slave population. Henceforth, the American debates about the principle of black freedom had to be weighed in the balance against changing economic needs for slave labour in different states. Moreover the whole issue of slavery in the U.S.A. was to be utterly recast, in the early years of the nineteenth century, by the rapid development and expansion of cotton across huge areas of the South. In Britain however, the course of abolitionist events was quite remarkable - and utterly unpredictable. In America, a single abolition petition, from Pennsylvania, arrived at the Constitutional Convention but in London, Parliament received more than 100 abolition petitions. Petitioning rapidly established itself as *the* key means of marshalling public opinion in any locality or institution, and of directing abolitionist demands to Parliament.

Other important abolitionist symbols and imagery emerged. Wedgwood's (now famous) cameo plaque, the plan and cross-section of the slave ship, *Brookes* (one of the few images stern Quakers allowed as domestic decorations) joined thousands of tracts and essays, all

Why Did the British End the Slave Trade?

---

helping to saturate the country with abolitionist words and images. Old publications (notably Benezet's) jostled for attention alongside new tracts written especially to capture and enhance the new abolitionist mood.

The Society was for example quick to draw on the experience of men who, though once involved in the slave trade, had now seen the abolitionist light, and were anxious to lend their experience to the cause. John Newton (once a slave captain) published *Thoughts upon the African Slave Trade*, and Alexander Falconbridge (formerly a doctor on a slaver) issued his *Account of the Slave Trade* (both in 1788.) These ghastly first-hand accounts of the routine horrors on board the slave ships must have dispelled any remaining doubts about the reality of the slave trade among casual readers.

Thousand so such tracts sped to all corners of Britain. Even the King took notice (though remaining unsympathetic to abolition) and a number of non-conformist churches added their voice to the abolitionist clamour. Parliament felt powerless to resist the mounting pressure. In May 1788 Parliament considered, but postponed a debate on, the abolitionist petitions that had landed on their tables over the past few months. This public pressure managed however to achieve some important changes. Dolben's Act of 1788, restricted the number of Africans allowed onto British slave ships, insisting too that all slavers carry a doctor, and offering financial incentives for lowering the death rate among the transported Africans.

The abolitionist petitions between 1787-1792 provide the best evidence for the extraordinary popularity of the abolitionist cause in those years. 102 petitions arrived at Parliament from across the

James Walvin

---

country in 1788. Even more – 519 – descended on Westminster in 1792. It was a tactic, which reached even dizzy heights in the later phases of the abolitionist campaign between 1824 and 1833. In fact historians now generally accept that abolitionist petitions formed the most striking form of public opinion in any political campaign between 1788 and 1838. Its signatories outnumbered all other forms of extra Parliamentary agitation. The 1787 Manchester petition for example attracted 10,700 signatures from a town of 50,000 people, while an estimated 60,000 names were attached to the 1788 petitions. A generation later, the figures were even more impressive. The 1833 petitions contained more signatures than either the petitions for Parliamentary Reform in 1830-31, or for Catholic Emancipation in 1829. Moreover, the people most closely involved (abolitionists, M.Ps and government Ministers) simply accepted that the abolitionist petitions were a genuine expression of public opinion on the matter.

Abolition soon became famous for the size and enthusiasm of its public meetings. While this may now seem unremarkable (it was after all *the* obvious way of drumming up public support) abolition pioneered the modern, rational and protracted public meeting. Although it began life as a small caucus, (a committee of Quakers and others) abolition soon spread out into a much broader constituency. Local abolitionist committees proliferated across Britain, and in their turn they convened public meetings, often to listen to a visiting abolitionist speaker, followed by the signing of an abolitionist petition. The early phase of enthusiasm was soon checked however. By 1792, as the revolution in France veered into violent extremism, and as British radical societies expressed open sympathy for French ideals, public meetings began to

Why Did the British End the Slave Trade?

---

worry the government and its propertied supporters. What had been accepted in the 1780's as a simple convening of public support – the coming together of friends of abolition in large or small meetings – was now viewed as yet another aspect of encroaching 'Jacobinism.' Even the mild-mannered Wilberforce found himself damned as a Jacobin. Throughout the rest of the 1790's and even as late as the eve of abolition in 1807, abolition was tarred with a Jacobinical brush in the eyes of its opponents. By the time war broke out with France in 1793, public politics became increasingly suspect. On the one hand, the popular radical societies, led by the London Corresponding Society, had embraced abolition as another aspect of their demands for the rights of man. On the other, their opponents viewed abolition with growing suspicion for precisely the same reasons. Thomas Hardy, founder of the L.C.S., asserted that the rights of man "are not confined to this small island, but are extended to the whole human race, black and white, high or low, rich or poor."

Abolition was not merely *public*, but it attracted very large crowds. Thomas Clarkson led the way, traveling tens of thousands of miles, lecturing and agitating wherever he went, often to large crowds. Speaking in a church in Manchester in 1787 he noted, "When I went into the church it was so crowded that I could scarcely get to my place."

Between 1787-1794 Clarkson traveled 35,000 miles around Britain, establishing a punishing routine that became a pattern through to full emancipation in 1838. At each separate phase of its history, the abolitionist movement was able to attract packed audiences. Indeed they viewed the lecture audience, the sympathetic crowd, and the

James Walvin

---

attentive listener, as a basic element of their tactics and of their success. After 1793 however, it was a tactic which more and more propertied people disliked.

From the first, abolition was a literate movement. The founding committee set out to publish abolitionist literature “as might tend to the abolition of it.” This again was a well-established English radical tradition. In the first year alone, more than L10,000 had been spent on publishing and distributing literature. 15,000 copies of Clarkson’s tract were published. Poets, correspondents to the press, pieces in local newspapers, in London’s major periodicals, all provided a means of giving voice and coverage to the campaign against the slave trade. They were naturally challenged at every step of the way by the powerful West India lobby, itself able to recruit its own writers, or to use planters and other West Indians, to contest abolitionist literature. But in this, the printed, literate campaign to end the slave trade, the world of print ran parallel with public gatherings, with the spoken word, and with thousands of abolitionist petitions, to advance the case against the slave trade, and to persuade Parliament to outlaw the trade.

The campaign was also unusual in attracting sizeable and important support from women. Indeed female abolitionists became a major constituency of the broader campaign. They lent their numbers and collective voice to the cause, and brought a distinctive agitation and role to local and to the national abolition cause. There had been of course a rich, though often overlooked female literature prior to the rise of abolition in 1787, and much of it dealt with matters of slavery and slaves. Similarly there was an old tradition of women petitioning Parliament, stretching back to the 17<sup>th</sup> century. But again, abolition



Why Did the British End the Slave Trade?

---

created a qualitatively new political environment. It immediately caught the attention of large numbers of women and they quickly established themselves as an important element within the petitioning campaign. In addition, a number of women writers, notably Hannah More (whose poem *Slavery, A Poem* was hurriedly written in 1787), turned their pens to the abolitionist cause, helping to catch the abolitionist mood and to pressure Parliament on the issue. Female abolition was to make itself felt most dramatically in the abolition campaigns of the 1820's and 1830's.

The man who came to epitomize the abolition campaign, and who to this day is best remembered for the campaign against slavery - is of course William Wilberforce. He was the central figure who led the agitation in Parliament for almost half a century, wooing MPs, Peers, Ministers and officials. But the *public* campaign - the popular agitation in the country at large - was inspired by the efforts of Thomas Clarkson, abolition's indefatigable foot soldier: lecturer, traveler and researcher. Clarkson was the man who helped to transform the public's vague and general sense that there was something wrong with the slave trade, into a powerful and focused voice of widespread and strident opposition. Clarkson whipped up, and then channeled, a national voice that called out for an end to the Atlantic slave trade.

\*

\*   \*

Parliament's debate on the abolition petitions began formally in May 1789. Wilberforce's speech, presenting his now-famous

James Walvin

---

12 propositions, lasted three and a half hours. The mountain of evidence and the queue of witnesses ensured that the debate was protracted over two whole years. Britain, 5,000 miles away from the Caribbean centre of British slave interests, had clearly developed anti-slavery as a popular sentiment. In the U.S.A. on the other hand anti-slavery sentiment seems to have been a minority viewpoint. Of course Britain was a relatively compact society, easily covered by anti-slavery activists (led by Clarkson) and readily saturated by abolitionist literature and tactics. And, from the first, abolition had powerful backers in Parliament and even within the government of William Pitt. Yet in many respects Americans were well ahead of the British. In 1788 slavery was outlawed in Massachusetts, New York, Pennsylvania and Connecticut, a move that had to wait a further 50 years in Britain. There was however the sensitive issue in the U.S.A. of which branch of government – federal or state – had the right to legislate against the slave trade and slavery. This dispute continued until it was resolved by the Civil War in 1860. In Britain on the other hand, no one doubted that Parliament had the right to legislate on the matter.

The British abolition campaign understandably focused on London where the Abolition Committee saw to it that pressure was maintained on Parliament and throughout the country. Their ranks were joined by a remarkably varied federation of writers and intellectuals: poets, scientist and social critics, all arguing against each and every aspect of the slave trade. The slave trade was, by turns, immoral, unchristian and even uneconomic. By the early 1790's however the legislatures in both the U.S.A. and Britain were at comparable states: both were

Why Did the British End the Slave Trade?

---

contemplating the abolition of the slave trade, but neither was ready to make the final break with a long-standing and, so far, profitable trade.

Wilberforce's efforts for abolition were defeated in 1791, stimulating renewed abolitionist efforts by lecturers and publicists. In 1792 Wilberforce's abolition proposals passed through the Commons by 230 to 85 votes, but the Bill was rebuffed in the Lords (where West India interests exercised great influence). By then however, external events began to play a role. The pro-slave trade lobby found their case strengthened by events in the French slave colony of St. Domingue (Haiti). The revolutionary turmoil of 1789, and impact of revolutionary ideals (notably the concept of 'the rights of man') struck a sympathetic chord in St. Domingue, the most prized French possession in the West Indies. Sugar and coffee from that recently-developed region helped swell the coffers of merchants in Bordeaux and Nantes, but their prosperity was bought at the cost of great suffering among the brutalized ranks of African slaves, a large proportion of whom were recent imports. On the eve of the Revolution, St. Domingue was a commercial threat to the British islands simply because it could – as a new settlement – produce better and cheaper tropical staples. But it was also a political and racial powder keg, more volatile even than other slave islands in the region. The events of 1789 and after ensured the explosion. The violence, between coloured and white, between enslaved and free, between colonial and imperial, laid waste to the slave-based economy and its social infrastructure. The collapse of French control also tempted the British (and the Spanish – who occupied the other half of that mountainous island) to invade, seize the possession and make it their own. It was a disastrous miscalculation

James Walvin

---

that cost the British unprecedented military losses (mainly to disease.) The invasion of St. Domingue was of course part of the broader conflict against revolutionary France after 1793, but it also had unforeseen consequences for British abolition. Planters pointed to slave violence, and to the destruction of the Haitian sugar economy, as evidence of everything they had been saying in answer to the abolitionists: freedom for slaves would bring only anarchy and bloodshed. Throughout the Americas, there was great fear of contagion of revolution from Haiti, as refugees, black and white, free and enslaved, fled from Haiti to neighboring islands, to Louisiana and South Carolina. The British Prime Minister, Pitt, a stout supporter of Wilberforce, now sided with the planters against the slaves.

The fear of revolution, of 'Jacobinism,' was universal. Even Wilberforce was denounced as a 'Jacobin.' Slave revolts erupted and sometimes threatened other slave colonies in the 1790's (Grenada, St Vincent, St Lucia, Jamaica). The Revolution and war, and the Haitian slave revolt suggested to many that it was a bad time to be contemplating any sort of major change in the Atlantic slave system. The turmoil in Haiti, and the terrible loss of British life there, hardened the hearts of many in Britain against slaves everywhere, and against abolitionists who spoke up for them. Friends of abolition took heart from the fact that in 1794 the French Convention outlawed slavery throughout French colonies, and extended French citizenship to all men irrespective of colour. Yet many people took a different view: such acts seemed to be precursors of further violence and destruction in Haiti.

Despite this increasingly hostile political (and international) climate, abolitionists continued to campaign. They were especially

Why Did the British End the Slave Trade?

---

effective through the use of sugar boycotts, where women again played a prominent role, as they continued to do in the petitioning campaigns. But after 1793 abolition was clearly on the back foot, forced into a defensive posture by events in the Caribbean, and by the political alarm, expressed in Parliament and by the vocal West India lobby, that abolition of the slave trade would be a dangerous tampering with the wider slave system: a tampering that could only lead to disasters on the Haitian model.

The continuing debate however managed to produce positive results, with proposals for the better supervision and treatment of slaves in the colonies, suggestions that they should have access to formal Christianity, and to learning, and that slaves should be encouraged to develop a rounded Christian life and society. This was perhaps best and most comprehensively expressed by Edmund Burke, that fierce opponent of the Revolution, who nonetheless drafted a comprehensive and enlightened *Sketch of a Negro Code* (1792). It was clearly designed as a step towards full slave emancipation, and had been greatly influenced by Montesquieu, whose work Burke had translated. But it is also revealing that even men of the sharpest anti-revolutionary hue remained attached to advancing the slaves' cause, despite hostile political circumstances.

In the U.S.A. more and more states banned further importations of Africans, though in some cases the decision was partly motivated by fear of further arrivals from Haiti. The British Parliament however continued to reject Wilberforce's annual motions against the slave trade (between 1794 and 1799). By the mid- 1790's, leading abolitionists had begun to despair of ever persuading Parliament to

James Walvin

---

abolish the slave trade. For a start, the war, and domestic social unrest (hunger for example was widespread in 1795) made abolition seem distant and unimportant. In the mid and late 1790's, even the most dedicated abolitionists found it difficult to keep up their spirits and their activities. Despite their apparent lack of progress, accusations continued to be leveled at them. They were for example accused of fermenting slave rebellion, a charge notably leveled by Bryan Edwards, a prominent planter and campaigner, in his publication *A History of Santo Domingo...* Wilberforce's dogged Parliamentary pursuit of abolition was countered by the charge that even the discussion about abolition would lead to Caribbean slave insurrection. In the words of Bryan Edwards, "slaves will Murder their masters, and plant the tree of Liberty on their graves..."

Abolition could not shake off the stigma of Haiti. When abolition failed, again, in 1798 (by 83 to 87 votes) Wilberforce resolved not to press ahead until the climate had improved.

At the turn of the century, with the nation locked into the interminable French wars, and with social distress on all hands, the abolitionist cause faltered. Even the normally resolute Quakers were distracted (by the internal wrangles within the Society of Friends). Radical politics in general simply withered in the face of hostile government legislation and intimidation.

The short break in the war (confirmed by the Peace of Amiens in 1802) was followed by renewed hostilities. This time it was against a Napoleonic France that had *reintroduced* slavery into the French colonies (1802). In February 1804 Wilberforce promised once again to bring his motion for abolition of the slave trade before Parliament.

Why Did the British End the Slave Trade?

---

The old faces and organizations, the old well-trying tactics, quickly re-surfaced and reasserted themselves in Parliament and in public. Once again abolitionists bombarded the public with facts and figures, arguments and accusations about the slave trade, through a revived proliferation of tracts and pamphlets. The Lords remained obstructive as usual, despite overwhelming support for abolition in the Commons. Now, the whole campaign was driven forward by Wilberforce's evangelical friends in the Clapham Sect. Clarkson once again traversing the country as he had in the 1790's, reported general support for the cause wherever he spoke: wherever he arrived, there was a revival of local abolitionist committees.

Six months before his death in January 1806, Pitt agreed to ban the slave trade in newly captured territories (and by then, trade to those territories accounted for a substantial share of the total British slave trade). It was however Pitt's death, and the return of the Fox-Grenville government, which paved the way for complete abolition. As Clarkson wrote in a letter, "We have many more Friends to Abolition in the Cabinet than under the Old Administration..."

Thereafter, abolition moved quickly through Parliament, presented now as a government measure, and in May 1807 the Foreign Slave Trade Bill/Act was passed. A month later Fox gave notice that he would bring a resolution for the *final* abolition of the slave trade. Fox, appropriating the language of the abolition pioneers, and paying fitting tribute to his late opponent, William Pitt, proposed "That this House, conceiving the African Slave Trade to be contrary to the principles of justice, humanity, and sound policy, will, with all practicable expedition, proceed to take effectual measures for abolishing the said trade."

James Walvin

---

Abolition was now guaranteed, even after Fox's death in September 1806. At the consequent General Election, abolition was a major election issue, with newspaper coverage and local constituency pressures all forcing the pace of abolition. MP's across the country were obliged to state their support for, or opposition to abolition to their own constituencies. Though the new Grenville administration had only a small minority, an Abolition Act was presented in the New Year 1807, quickly passing through the Lords. Opponents complained of the strident public campaign against the slave trade (and against its supporters): "Every measure that invention or artifice could devise to create a popular clamour was resorted to on this occasion. The Church, the theatre, and the press, had laboured to create a prejudice against the Slave Trade."

The public mood had clearly changed once again, and many of the new (and younger) MP's spoke out against the slave trade. Many of them had promised their constituents that they would support abolition if returned to Parliament. In the event, the Commons voted by 283 to 16 that the slave trade was "Contrary to the principles of humanity, justice and sound policy," and ought therefore to be abolished.

\*  
\*   \*   \*

This grand-sounding prologue was greatly revised in the Act itself, but in March 1807 the Bill had passed all its parliamentary stages and received Royal assent. The British had joined the Americans and the Danes in abolishing the slave trade. To this day however, there is a great



Why Did the British End the Slave Trade?

---

deal of mystery and speculation about precisely why they had done so. They had, after all, abolished a form of trade which had gone virtually unchallenged for almost two centuries, which continued to profit large numbers of people, and which had made possible the development of critical areas of European settlement in the tropical Americas. That it was ended, so quickly, so comprehensively, and to such public acclaim, remains a historical curiosity.

James Walvin  
*University of York*



*François Poirier*

**Au cœur des ténèbres?  
La confrontation des points de vue  
dans la capitale de la traite**

Lorsque Liverpool devient la capitale internationale de la traite, le nombre de ceux qui, parmi ses habitants, y trouvent mieux que leur compte, est absolument considérable. Car la capitalisation de l'armement maritime est, à Liverpool plus qu'à Londres et plus encore qu'à Bristol, le fait d'un partage du risque entre quelques gros armateurs et une masse importante de petits porteurs constants ou occasionnels.<sup>1</sup> Un petit clerc de notaire peut risquer ses économies sur une expédition africaine, c'est une loterie où de petites mises peuvent rapporter beaucoup; sans doute le risque est-il grand, mais si la mise est mince, cela n'a pas plus d'importance qu'une perte à la loterie ou qu'un petit pari au Derby d'Epsom – ou d'Aintree. Les gros armateurs eux-mêmes se groupent en compagnies, constantes ou d'occasion, et se partagent les plus gros risques entre eux. En outre, tout le monde se garantit en souscrivant auprès de compagnies d'assurance dont les principales ont bientôt leur siège à Liverpool même. Le nombre des investisseurs dans

---

<sup>1</sup> Voir la comparaison entre Liverpool et Bristol dans David Richardson, *The Bristol Slave Traders: A Collective Portrait* (Bristol: Historical Association [Bristol Branch]; 1985, 1996) 32 p.

François Poirier

---

le commerce africain va donc bien au-delà de ceux que l'ont peut identifier comme "capitalistes." Un historien de la ville calcule, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, que de 1730 à 1760, le nombre de navires attachés à Liverpool augmente de 60 unités, dont 59 pour le commerce africain, portant ainsi le nombre de navires de traite à 78. En 1792, 136 navires partent de Liverpool pour l'Afrique, dont 133 pour se livrer à la traite. Le profit moyen est alors de 30% selon ses calculs. Pas étonnant que ce mirage attire du monde, note-t-il:

De cet énorme afflux annuel de richesse, on peut dire qu'il envahit toute la ville, augmentant la fortune des principaux investisseurs et contribuant à l'entretien de la majorité des habitants; presque tout le monde est marchand à Liverpool, et celui qui ne peut trafiquer d'un ballot, trafiquera d'un carton à chapeaux. On ne s'étonnera donc pas que l'attrayant météore africain ayant parfois si bien ébloui leur esprit, toutes sortes de gens ou presque sont intéressées au trafic avec la Guinée.<sup>2</sup>

Et il précise dans une note en bas de page:

---

<sup>2</sup> "This great annual return of wealth, may be said to pervade the whole town, increasing the fortunes of the principal adventurers, and contributing to the support of the majority of the inhabitants; almost every man in Liverpool is a merchant, and he who cannot send a bale, will send a bandbox, it will therefore create little astonishment, that the attractive African meteor has from time to time so dazzled their ideas, that almost every order of people† is interested in a Guinea cargo." "†It is well known that many of the small vessels that import about an hundred slaves, are fitted out by attornies, drapers, ropers, grocers, tallow-chandlers, barbers, taylors, &c some have one-eighth, some a fifteenth part, and some a thirty-second." James Wallace, *A General and Descriptive History of the Antient and Present State, of the Town of Liverpool, Comprising a Review of its Government, Police, Antiquities, and Modern Improvements; the progressive increase of Streets, Squares, Public Buildings, and Inhabitants; together with a Circumstantial Account of the true causes of its Extensive African Trade. The whole carefully compiled from original Manuscripts, Authentic Records, and Other Warranted Authorities. Second Edition* (Liverpool: Crane and Jones; London: Vernor and Hood, 1797) vi+303 p.

Il est bien connu qu'un grand nombre des petits navires qui importent une centaine d'esclaves sont armés par des robins, des drapiers, des cordiers, des chandeliers, des barbiers, des tailleurs, etc. Certains ont des parts d'un huitième, certains d'un quinzième, et certains d'un trente-deuxième.

En outre, le nombre d'emplois qui dépend de la mer est alors décisif. Le commerce triangulaire et le commerce transatlantique "en droiture" au départ de Liverpool emploient environ 3000 marins. Mais il faut y ajouter tous les emplois induits, tous les employés de commerce et tous les travailleurs des transports et des docks qui acheminent jusqu'aux navires les "marchandises de traite" et en débarquent et appréêtent au transport et à la vente les produits tropicaux qu'ils rapportent; tous les métiers qui contribuent à la construction, à l'entretien, à l'équipement, à l'approvisionnement des navires: voiliers, charpentiers, cordiers, tonneliers, accastilleurs; fabricants ou revendeurs de salaisons et autres conserves, bouchers, marchands de légumes secs; fabricants et marchands d'armes blanches ou à feu, et de munitions, de poudre à canon; fabricants et marchands de toute la quincaillerie requise – outils, barres qui servent de monnaie, mais aussi menottes, chaînes, bracelets de fer; fabricants et marchands de fouets... Il faut compléter avec tous les services qui s'occupent du marin à terre, entre deux voyages: habillement, blanchisserie, hôtellerie (pas toujours louche ni borgne), débits de boissons, prostitution, soins médicaux...

Dans l'idiome du temps, pour décrire les différents camps dans le débat parlementaire, on a d'un côté *the abolitionists* et de l'autre côté, non pas *the antiabolitionists*, mais *the Liverpool Men*, on a "les hommes de Liverpool." C'est la façon ordinaire de désigner les antiabolitionnistes. "Antiabolitionnistes," c'est un terme inventé beaucoup plus tard.

François Poirier

---

A l'époque, c'est trop compliqué, c'est trop long, trop savant pour rallier ceux que cela concerne. Tandis que *Liverpool Men* est parfaitement clair. Dès 1774, lorsque John Wesley écrit ses *Thoughts upon Slavery*, ses *Pensées sur l'esclavage* qui sont dans une large mesure inspirées par les écrits du quaker américain Antoine Benezet, quand il veut prendre un exemple extrême, il prend celui de Liverpool. Car il veut essayer de convaincre ceux qui sont, à ses yeux, les plus extrêmes représentants du mal, c'est-à-dire les gens de Liverpool:

L'or vous a-t-il complètement aveuglé, vous a-t-il arrêté le cœur? Ne pouvez-vous voir, ni sentir, aucun mal dans la traite? Est-ce agir comme vous voudriez qu'on agisse envers vous? Mettez-vous à la place de l'esclave. "Maître," dit un esclave au marchand de Liverpool qui était son propriétaire, "si mes compatriotes venaient ici pour enlever ma maîtresse, votre fils Tommy, votre fils Billy, pour les amener dans mon pays et les réduire en esclavage, cela vous plairait-il?" Sa réponse fut celle d'un homme: "Jamais plus je n'achèterai d'esclave tant que je vivrai." Ô que cette résolution soit la vôtre! ne prenez plus part à cette détestable entreprise.<sup>3</sup>

Le généreux idéalisme de la conclusion est touchant, mais Wesley n'habitait pas à Liverpool.

Sans doute, le commerce de Guinée n'est-il pas le seul but des navires attachés à Liverpool, mais il y tient un rôle décisif et, dans le

---

<sup>3</sup> "Has gold entirely blinded your eyes, and stupified your heart? Can you see, can you feel, no harm therein? Is it doing as you would be done to? Make the case your own. "Master," said a slave at Liverpool to the merchant that owned him, "what, if some of my countrymen were to come here, and take away my mistress, and Master Tommy, and Master Billy, and carry them into our country, and make them slaves, how would you like it?" His answer was worthy of a man: "I will never buy a slave more while I live." O let his resolution be yours! Have no more any part in this detestable business." L'opuscule de John Wesley est toujours disponible en ligne: <http://gbgm-umc.org/umw/wesley/thoughtsuponslavery.stm> (les sites internet indiqués dans ces notes sont actifs au moment de leur rédaction, 01/03/2009)

jeu des intérêts, des placements et des emplois, difficilement dissociable de l'ensemble de l'activité portuaire. Dans cet environnement économique et social, la traite est une telle évidence que, localement, les abolitionnistes ne peuvent être qu'une petite minorité regardée par ses concitoyens avec une extrême suspicion. Imaginez des communistes américains dans les années 1950, au temps du maccarthysme. Imaginez des koulaks à l'époque où Staline prend le pouvoir. Imaginez des monarchistes dans la France républicaine d'aujourd'hui – on ne sait même pas s'il en reste un seul. Les abolitionnistes de Liverpool sont donc objets de curiosité et de réprobation tout à la fois, ce qui les oblige à quelques contorsions, et l'on verra quelques personnages changer de bord dans un sens ou l'autre ou les deux. La pression sociale est forte. Peut-être cette formule du philosophe américain Ralph Waldo Emerson (1803-1882), qu'il note dans son journal en 1830, est-elle une bonne manière de saisir l'atmosphère:

Un homme parle avec un calme parfait de l'abolition de l'esclavage, tandis que tous autour de lui ricanent ou hurlent devant cette ridicule bonté. Leurs yeux de pécheurs n'imaginent pas de société sans esclaves. Lui en distingue clairement la possibilité et sait que le crime n'est d'aucun besoin.<sup>4</sup>

En 1787, le comité londonien pour l'abolition de la traite ne compte que 8 adhérents à Liverpool. Si tel est le climat, la question se pose des conditions de l'efficacité des abolitionnistes locaux: doi-

---

<sup>4</sup> "One man talks of the abolition of slavery with perfect coolness, whilst all around him sneer or roar at his ludicrous benevolence. They with their sinful eyes cannot see society without slaves. He sees distinctly the difference, and knows that the crime is unnecessary." R. W. Emerson, *The Journals of Ralph Waldo Emerson*, ed. Robert N. Linscott (New York: The Modern Library, 1960) xiv+463 p.

François Poirier

---

vent-ils se contenter de garder pour eux-mêmes leur bonne conscience? doivent-ils jouer les agents secrets d'un abolitionnisme essentiellement étranger à la ville? peuvent-ils agir auprès de leurs concitoyens pour en changer l'opinion?

Mais d'abord, qui sont ces abolitionnistes? Nous allons voir quelques personnages, dans un premier temps avant 1807, puis dans la période suivante, en sachant que ceux qui ont laissé un nom à la postérité devaient être entourés d'un réseau d'anonymes, ou de personnages moins éminents, qui leur apportait un soutien constant ou circonstanciel. Parmi ces personnages, il y a des abolitionnistes de principe, qui ne varient pas dans leur conviction durant tout le temps où ils s'expriment en public. Le plus influent d'entre eux est William Roscoe (1753-1831), fils d'un aubergiste également maraîcher, et qui, autodidacte, devient l'intellectuel par excellence de Liverpool, respecté pour cela, à la fois en tant que savant botaniste, poète, et biographe de l'aristocrate, mécène et politicien florentin de la Renaissance, Laurent de Médicis, dit "le Magnifique."<sup>5</sup> Vient ensuite son ami le plus proche, avec lequel il coécrit un certain nombre de textes, le médecin d'origine écossaise James Currie (1756-1805); celui-ci est de toutes les causes qu'on appellerait aujourd'hui humanitaires et, en particulier, secourt les prisonniers français retenus, dans l'estuaire de la Mersey, sur d'épouvantables pontons-mouroirs dont il finit par obtenir la fermeture.<sup>6</sup> Il se rend célèbre,

---

<sup>5</sup> Donald A. Macnaughton, *Roscoe of Liverpool. His Life, Writings and Treasures* (Birkenhead: Countyvise, 1996) vi+176 p. Arline Wilson, *William Roscoe. Commerce and Culture* (Liverpool: Liverpool University Press, 2008) xii+227 p. Voir aussi, Henry Roscoe, *The Life of William Roscoe by his Son* (London: Cadell; Edinburgh: Blackwood; Boston: Russell, Odiorne, and Cy, 1833) 2 vols.

<sup>6</sup> Alfred de Curzon, *Dr James Currie and the French Prisoners of War in Liverpool, 1800-1801, from unpublished letters and reports kept at the London Record Office and at the public library Liverpool* (Liverpool: E. Howell, 1926) 120 p.+pl. Wallace Cur-



non par ses recherches médicales, pourtant curieuses et diffusées hors du Royaume-Uni?<sup>7</sup> mais comme biographe et thuriféraire du poète écossais Robert Burns (1759-1796), dont il publie à Liverpool le premier recueil complet pour aider la veuve du barde écossais.

Puis vient, proche ami des deux précédents, William Rathbone (1757-1809), quatrième du nom, continuateur d'une dynastie d'abord quaker qui nous conduit jusqu'à la sociologue féministe et philanthrope Eleanor Rathbone (1872-1946). William Rathbone publie en 1804 un pamphlet sur les quakers d'Irlande qui le sépare des "Amis," qu'il trouve intolérants, et il se met alors à fréquenter les unitariens, mais il est avant tout l'un des principaux marchands de Liverpool, dans un secteur dont dépend toute la marine: il est marchand de bois de construction – charpente, menuiserie, ébénisterie, il achète des bois précieux importés d'Amérique sur ses propres navires, des bois de charpente, importés de Scandinavie ou du Canada, et les revend à ceux qui les utilisent. Il décide qu'il ne vendra plus un copeau à ceux qui trafiquent de chair humaine. Comment fait-il pour distinguer, lorsqu'un même navire peut avoir plusieurs usages? faire plusieurs voyages?

---

rie, ed., *Memoir of the Life, Writings and Correspondence of James Currie, M.D., F.R.S., of Liverpool*, [etc.] Edited by his son, William Wallace Currie [With selections from his works and letters, and with a portrait.] 2 vols. (London: Longman, Rees, Orme, Brown & Green, 1831).

<sup>7</sup> *Medical Reports on the Effects of Water, cold and warm, as a Remedy in Fever and Febrile Diseases, whether applied to the Body, or Used as a Drink* (printed by J. M'Creery: Liverpool); (for Cadell & Davies: London, 1797) x+252+45+vii p. *OBSERVATIONS SUR LA FIÈVRE DES PRISONS* [...] suivies *D'un Extrait des OBSERVATIONS* du Dr. James Currie, de Liverpool, sur les bons effets des ASPERSIONS D'EAU FROIDE dans les Fièvres, et terminées Par des *OBSERVATIONS additionnelles sur les Fumigations de Gaz Nitrique* [...] par Louis Odier, Dr. et Prof. en Médecine (Genève: De l'Impr. de la Bibliothèque Britannique), Et se trouve chez J.J. Paschoud, Libraire, an IX (1801. v. st.), VIII+248 p.

François Poirier

---

Se pose-t-il beaucoup de questions sur la liberté de la main d'œuvre qui abat son bois, l'achemine jusqu'aux navires? Mais c'est sa décision, qu'il avait voulu rendre publique peu avant que la mort ne l'emporte. William Rathbone, par son métier, est en contact avec tous les armateurs et la plupart des capitaines.

Enfin, vient Edward Rushton (1756-1814), ancien officier à bord des navires négriers.<sup>8</sup> Il s'est occupé des ophtalmies d'origine bactérienne qui affectaient les esclaves transportés et les rendaient aveugles. D'une activité économique (l'esclave aveugle est impropre à la vente), il fait un acte humanitaire et est à son tour frappé de la maladie. Aveugle, il est rivé à terre. Il se dévoue à la cause des aveugles en général, mais s'enflamme surtout pour la révolution américaine, puis française. Il écrit beaucoup, poèmes, pamphlets, articles, et défend la liberté partout et dans tous les domaines – en particulier, il lutte pour l'abolition complète de l'esclavage et, par conséquent, de la traite, sans craindre d'être parfois provocant. Le vernis religieux de son discours est mince, tout juste déiste. On le sent républicain. Rude bonhomme: quand un médecin découvre le moyen de soigner par la chirurgie le mal dont souffrent ses yeux, il se fait opérer sans anesthésie, sans même une forte alcoolémie, refuse qu'on l'attache et subit sans une plainte, sans un mouvement, retenu par une volonté de fer, une opération longue et douloureuse qui lui rend la vue en 1807.

Liverpool est, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une ville de millionnaires dont l'ascension continue depuis la fin du siècle précédent ne semble pas devoir s'arrêter. Ses notables, essentiellement des parvenus, sont

---

<sup>8</sup> Bill Hunter, *Forgotten Hero. The Life and Times of Edward Rushton. Liverpool's Blind Poet, Revolutionary Republican and Anti-Slavery Fighter* (Liverpool: Living History Library, 2002) x+119 p.

assoiffés de reconnaissance, de statut social. Ces bourgeois enrichis dans des commerces plus ou moins recommandables veulent que leur ville atteigne un statut intellectuel digne de son rôle économique. Dès lors, les travaux de Roscoe sur le mécénat d'une ville marchande de la Renaissance italienne se prêtent à la comparaison avec une ville marchande de la Révolution industrielle d'Angleterre. Et il parle de ses travaux sur la question pendant toutes les années qui précèdent la publication effective, tandis que la notoriété lui est venue par ses poèmes dès les années 1770. Le fait que Roscoe, ou que Currie, soient publiés hors de Liverpool, soient salués dans la presse londonienne, voire traduits en français et en italien, est le gage d'une sorte de vedettariat dont les paillettes font scintiller la ville entière.

Ensemble, Roscoe, Currie, Rathbone et quelques autres sont les animateurs d'un réseau de débats où se retrouvent tous les notables à l'intelligence curieuse, quelles que soient leurs positions sur les grandes questions du moment, et qui finit par se bâtir un lieu qui lui soit propre: l'Athenaeum, établi dans ses murs en 1797, successeur indirect de la Liverpool Philosophical and Literary Society, 1779-1783, puis de la Literary and Philosophical Society créée en 1784 sur un modèle déjà suivi ailleurs. Il est intéressant de noter, d'une part, que cet Athenaeum liverpudlien est créé plusieurs années avant celui de Londres et, d'autre part, qu'il est créé alors que la campagne abolitionniste a commencé, que les positions de chacun sont connues, même si les abolitionnistes, comme on le verra, s'efforcent de rester discrets. L'Athenaeum va donc recevoir des souscripteurs (le nombre en est limité par les statuts) qui se distinguent d'abord par le fait qu'ils ont les moyens de payer une cotisation assez élevée pour acheter leur part de la propriété commune,

François Poirier

---

et non par le camp qu'ils ont choisi parmi tous ceux qui divisent l'opinion. Roscoe, quelque modestes qu'aient été ses origines, est, avant d'être "l'honnête homme" réputé, un homme de loi un peu banquier, qui gagne très confortablement sa vie en prêtant aux armateurs et aux marchands<sup>9</sup> jusqu'à sa faillite en 1816. Il est donc connu aussi comme homme d'affaires et se hisse au-dessus de sa *business community* par sa réputation littéraire. Currie est le meilleur médecin de la ville, les nautis ne jurent que par lui s'ils sont malades. Rathbone est incontournable: au temps de la marine à voile, tout le monde a besoin de son bois.

Mais l'Athenaeum n'est pas le seul nœud de contacts. Dès 1773, à 20 ans, Roscoe a contribué à la fondation d'une "Society for the Encouragement of the Arts, Painting and Design," qui va organiser une exposition triennale d'artistes locaux. Son effort est complété en 1783 par une seconde association destinée, elle, à populariser le goût de l'art. Mais en 1787, les deux sociétés cessent leur activité, faute de cadres dynamiques, nous dit le beau-frère et ami de Roscoe, Daniel Daulby: "Il est bien regrettable que dans une cité marchande comme Liverpool il soit fort difficile de trouver des hommes de bien qui aient le loisir de diriger semblable association."<sup>10</sup> Peut-être faut-il reconnaître qu'en 1787, les hommes de bonne volonté ont trouvé à employer leurs loisirs dans une activité infiniment plus politique: l'abolition de la traite.

---

<sup>9</sup> En fait, il se retire des affaires en 1796, après le succès de sa biographie de Lorenzo de Medici, mais y est rappelé par des amis banquiers qui ont foi en son honnêteté et en son sens des affaires, lorsque leur banque bat de l'aile. Il redresse la situation, mais l'entreprise, comme beaucoup d'autres, fera faillite en 1816, dans la crise du crédit qui suit le rétablissement de la paix en Europe.

<sup>10</sup> "It is [...] much to be regretted that in a mercantile town like Liverpool, it is extremely difficult to meet with gentlemen who have leisure to conduct such a society." Cité p. 14 par Macnaughton, *op. cit.* Daulby avait épousé la sœur de Roscoe. Les deux hommes restent intimes toute leur vie, Daulby se faisant le pourvoyeur et le connaisseur de Roscoe en matière de gravures.

Il existe à Liverpool une institution plus ancienne encore, concurrente de l'Athenaeum: une bibliothèque de prêt privée, la première (par ordre chronologique) du royaume, fondée en 1757. Lorsque les notables plus éclairés, plus sensibles aux aspirations protolibérales, ont envie de se retrouver entre eux, dans un club un peu plus fermé que l'Athenaeum, ils créent le Lyceum, qui ouvre ses portes en 1802 et devient le dépôt de la vieille bibliothèque de prêt. Selon les archives d'alors, il y a 888 souscripteurs (quand la ville compte près de 80 000 habitants) et les romans, surtout classiques, ne représentent que 5% du fonds total. Parmi les principaux animateurs, on note les noms de Roscoe, Currie, Rathbone, Rushton.

Tels sont ceux qui, très tôt dans leur vie et pour ne plus varier, se prononcent contre l'esclavage et la traite. Ils sont presque tous les fidèles de groupes protestants non anglicans (quakers et unitariens), tous d'orientation whig, allant du radicalisme total de Rushton au libéralisme modéré de Roscoe. Ils sont unis, durant toute la période, sur la question de la réforme parlementaire (élargir et égaliser le droit de vote), sur le libre-échange, sur la paix avec la France révolutionnaire, puis napoléonienne. Mais ils se rencontrent sur ces trois questions avec d'autres qui ne partagent pas leur point de vue sur un quatrième point: l'abolition de la traite – celle de l'abolition de l'esclavage, sauf chez Rushton, ne viendra que plus tard.

Sur leur chemin, ils rencontrent d'autres personnages un peu moins constants sur la question africaine.

Je commence par les capitaines Philips et Chaffers, dont on trouve la mention ici ou là et qui servent d'intermédiaires entre les abolitionnistes et les marchands d'esclaves. D'intermédiaires pourquoi? Ce serait

François Poirier

---

une question bien intéressante, sur laquelle nous manquent les ressources documentaires. Lorsque Thomas Clarkson commence à vouloir réunir des informations sur le trafic d'esclaves, c'est grâce à des gens comme le capitaine Philips ou son collègue Chaffers, que lui présentent un Rathbone ou un Roscoe, qu'il arrive à entrer en contact avec des capitaines de navires négriers prêts à lui donner ce qu'il cherche. Cela ne va pas forcément bien se passer par la suite. Mais Philips et Chaffers se manifestent de la sorte, comme des intermédiaires prêts à aider à trouver des informations sans encore se poser la question de savoir à quoi elles vont servir.

Le capitaine Robert Norris est un autre de ces personnages. C'est une vieille famille, les Norris de Liverpool: ils ont été corsaires au service, bien que catholiques un peu clandestins, de la reine Elisabeth Ire, avant de s'enrichir davantage dans des tas d'autres activités maritimes, mais toujours quelque chose entre *privateer* et *slave trader*, corsaire ou négrier, la différence étant souvent mince aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Très souvent, les principaux armateurs d'un bâtiment de traite prennent des lettres de marque pour permettre à leur navire négrier de jouer aussi le rôle de corsaire. Ainsi a-t-on des récits de navires qui, en partant pour l'Afrique, au passage, capturent un ou deux navires français ou espagnols, eux-mêmes chargés d'esclaves et les renvoient en équipage réduit ("équipage de prise") en Angleterre ou aux Antilles. Par exemple, *The Enterprise* est si entreprenant qu'il arrive, au cours d'un seul voyage, à capturer quatre navires étrangers, dont deux remplis d'esclaves, puis à remplir ses propres cales d'une cargaison complète d'esclaves. Voici qui rend le voyage extrêmement fructueux: aujourd'hui, quand une entreprise atteint des profits de 10%, les actionnaires trouvent que c'est fan-

tastique. A l'époque, pour un voyage de ce genre, on peut avoir un profit de 20 à 30%, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Mais *The Enterprise* a dû obtenir un profit de 200 ou 400% ce qui est honorable, on peut vivre à moins, on peut se retirer vite des affaires aussi. Ce Robert Norris, au début, joue donc les intermédiaires et aide à recueillir des informations pour les abolitionnistes et s'oppose même avec vivacité à des capitaines négriers dont il pense qu'ils exagèrent, dans leur plaidoyer *pro domo*, parce qu'on ne peut pas défendre sur le plan humain le commerce des esclaves. Il écrit en même temps une histoire d'un roi du Dahomey<sup>11</sup> et puis les choses sont telles qu'il va complètement changer d'avis et qu'il va devenir un des principaux témoins des antiabolitionnistes auprès des commissions parlementaires. Il s'en expliquera vaguement, plus tard, auprès de Clarkson<sup>12</sup> – le point intéressant étant peut-être qu'il éprouve le besoin de maintenir un contact poli avec celui dont il se fait désormais le principal adversaire.

Et enfin, un dernier qu'il faut mentionner en passant parce qu'il est très célèbre, John Newton, qui fut capitaine négrier dans les années 1752 à 1754. Les années précédentes, il était *First Mate* (c'est-à-dire second), auparavant il avait fait des tas de choses, il avait même été esclave lui-même, en Afrique. Mais, pendant ses voyages négriers

---

<sup>11</sup> Voir la reproduction de son texte sur "googlebooks" en facsimilé ou en transcription sur <http://docsouth.unc.edu/neh/norris/norris.html>.

<sup>12</sup> Thomas Clarkson, *The History of the Rise, Progress and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament*, vol. 1 (London: 1808) 479. "He sent me, however, a letter soon afterwards, which was full of flattery, and in which, after having paid high compliments to the general force of my arguments, and the general justice and humanity of my sentiments on this great question, which had made a deep impression upon his mind, he had found occasion to differ from me, since we had last parted, on particular points, and that he had therefore less reluctantly yielded to the call of becoming a delegate, – though notwithstanding he would gladly have declined the office if he could have done it with propriety."

François Poirier

---

comme capitaine, il se sent touché par la grâce divine – c’est à lui qu’on doit l’hymne célèbre *Amazing Grace*. Il est touché par la grâce, mais cela ne l’empêche pas de continuer son petit commerce. C’est uniquement parce qu’il est frappé par la maladie qu’il arrête de naviguer et qu’il va devenir pasteur anglican – il s’est d’ailleurs enseigné, en autodidacte, le latin d’église, tout en conduisant ses navires chargés d’esclaves, parce que sa principale préoccupation, c’était son salut à lui, plutôt que celui des esclaves. Il va être entraîné dans la cause abolitionniste sur le tard dans sa vie, en 1788, alors qu’il n’a pas très envie d’en parler et il va offrir son témoignage en disant en substance: “Je sais que certains capitaines pratiquent certaines choses,” tout en oubliant soigneusement de dire – ce dont témoigne son journal de bord, lequel n’était pas publié à l’époque – que c’était lui-même qui avait pratiqué ces horreurs, que sa principale source d’information, c’était le souvenir des ses propres actions: comment mater une mutinerie d’esclaves ou de marins, tortures diverses sur des enfants de 14 ans, punition des marins, etc.<sup>13</sup> Force est de noter que, s’il est menacé de mutinerie, c’est sans doute parce que les conditions qu’il impose aux marins et aux esclaves sont insupportables. Je n’en dirai guère plus sur ces trois-là.

Et enfin si on regarde la période d’après l’abolition de la traite, deux personnages vont apparaître à Liverpool, venus d’ailleurs: Henry Brougham, le futur fondateur de la *Steam Intellect Society*, comme la

---

<sup>13</sup> Le journal de bord des années 1750 et le témoignage de 1788 ont été édités en un volume aujourd’hui introuvable: John Newton (Bernard Martin et Mark Spurrell, eds.), *The Journal of a Slave-Tader, 1750-1754* [and] *Thoughts upon the African Slave Trade* (1788; London: The Epworth Press, 1962) xx+123 p.+pl. L’original du journal de bord est à Greenwich, une photocopie en est déposée aux archives de Liverpool. Le témoignage de 1788 est disponible en ligne, bibliothèque numérique de Cornell University (<http://dlxs.library.cornell.edu/cgi/t/text/pageviewer-idx?c=mayantislavery;idno=21874801;view=image;seq=1>).



surnommé Thomas Love Peacock, officiellement *The Society for the Diffusion of Useful Knowledge* – Brougham était un libéral avant la lettre et un abolitionniste –, et ensuite Canning, libéral en économie, conservateur pour le reste, mais également abolitionniste, gradualiste, très gradualiste, et qui va finir par réussir à devenir député de Liverpool. Tels sont les principaux personnages de la coterie abolitionniste. S'ils sont dans la situation de forteresse assiégée précédemment décrite, ils vont faire beaucoup d'efforts pour que leurs positions ne choquent personne et lorsque, à la fin de l'année 1787, Currie écrit à Wilberforce, il lui écrit une très longue lettre sur l'état des esprits à Liverpool, pour lui dire en substance<sup>14</sup>: "Il y a un certain Monsieur C... qui sème le désordre. Ce Monsieur C... qui sème le désordre, c'est un individu qui confond les arguments rationnels et la collecte d'informations avec la condamnation morale, sentimentale, émotive de ceux qu'il a en face de lui." Et effectivement, Clarkson lui-même, qui n'a pas trente ans au moment des faits, raconte en ces termes son entrevue avec un certain capitaine Lace, que lui a présenté Chaffers et qui est un vénérable notable accusant la soixantaine:

Dès qu'il eut mentionné Calabar, une sorte d'horreur m'envahit. Son nom était directement associé dans mon esprit à l'endroit, au lieu qu'il avait mentionné. Il me vint, instantanément à l'esprit qu'il avait commandé le navire *Edgar* de Liverpool lorsque l'affreux massacre de Calabar avait eut lieu.

C'est un événement qui s'est produit en 1767 exactement, où les navires négriers ont suscité une forte compétition économique entre

---

<sup>14</sup> Le texte intégral de la lettre, datée du 31/12/1787, est disponible en ligne: <http://www.univ-paris13.fr/CRIDAF/abolition/Docs.htm>

François Poirier

---

Old et New Calabar, deux comptoirs de traite de l'actuel Nigéria, d'où s'est ensuivie une guerre civile. Evidemment les navires négriers européens qui se trouvaient là, qui étaient essentiellement des Britanniques et un ou deux Français ont pris partie pour l'un des deux camps. Le camp vaincu a été, sinon totalement massacré, du moins éradiqué, puisque ceux qui n'ont pas été massacrés ont été vendus comme esclaves. Certains ont ensuite pu revenir parce que, dans ce système il y avait des chefs africains dont les enfants étaient emmenés en Angleterre pour éducation afin qu'ils deviennent des agents efficaces des compagnies négrières. Ils apprenaient à lire, à compter, ils pouvaient régler beaucoup de choses comme cela. Ceux-là, grâce à leur maîtrise de la langue écrite en anglais, ont trouvé le moyen d'entrer en correspondance avec qui il fallait et ont pu se faire rapatrier, ou du moins quelques-uns d'entre eux. Mais aucun doute, ce fut un massacre épouvantable. Et Clarkson continue son récit, rédigé après le succès de 1807:

En réalité, j'en étais si certain, que prêtant plus attention à mes sentiments qu'à ma raison à ce moment-là, je l'accusai d'y avoir participé. Ceci produisit une grande confusion parmi nous, car il tourna ses regards très en colère vers le capitaine Chaffers, semblant l'accuser de nous avoir mis en présence dans ce seul but, et le capitaine Chaffers sembla à son tour extrêmement étonné que je sache ces circonstances et très blessé de ce que je les mentionne de pareille façon. J'étais moi-même dans un état de nervosité tel que je tremblais de tous mes membres et le capitaine Lace se contenta de dire que cela avait été une sale affaire, ce massacre auquel il avait participé, mais il ne se défendit pas, ni ceux qui y avaient participé et nous nous séparâmes bientôt au grand soulagement de tous.<sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> "As soon as he mentioned Calabar, a kind of horror came over me. His name became directly associated in my mind with the place. It almost instantly occurred to me, that he commanded the Edgar out of Liverpool, when the dreadful massacre there, as has been related, took place. Indeed I seemed to be so confident of it,

Avec un comportement de ce genre de la part de Clarkson, il est facile d'imaginer que le flot de renseignements que peuvent fournir les capitaines négriers s'arrête vite. C'est de cela que Currie se plaint à Wilberforce, il se plaint que Clarkson mette ses informateurs en accusation et Currie explique que la plupart de ces capitaines négriers sont en vérité de braves gens, ce sont des gens comme vous et moi, ce sont des gens ordinaires et ce sont des gens que l'on peut convaincre. Aucun d'entre eux n'ira jamais défendre la traite à laquelle ils participent sur une base morale, aucun d'entre eux n'y songe, ils ne déploient que des arguments économiques qu'il est facile de contrer, pas la peine d'aller chercher de l'émotion et de la moralité.

Si on y réfléchit un peu, il est évident que sur ce plan Currie a en partie raison parce qu'il y a tellement de gens qui participent à la traite des esclaves, tellement de gens qui en bénéficient, qu'il est statistiquement impossible qu'il y ait parmi eux une majorité de pervers, de gens qui développent des syndromes de tortionnaires. Ce sont des gens qui

---

that, attending more to my feelings than to my reason at this moment, I accused him with being concerned in it. This produced great confusion among us. For he looked incensed at captain Chaffers, as if he had introduced me to him for this purpose. Captain Chaffers again seemed to be all astonishment that I should have known of this circumstance, and to be vexed that I should have mentioned it in such a manner. I was also in a state of trembling myself. Captain Lace could only say it was a bad business. But he never defended himself, nor those concerned in it. And we soon parted, to the great joy of us all," Thomas Clarkson, *The History of the Rise, Progress and Accomplishment of the Abolition of the African Slave Trade by the British Parliament*, vol. 1 (London: 1808) 383-84 [téléchargeable (facsimile and text) sur gallica2.bnf.fr ou (texte seul) sur www.gutenberg.org]. Sur les événements en question, voir Clarkson dans le même ouvrage et des études récentes comme Randy J. Sparks, *The Two Princes of Calabar: an Eighteenth-Century Atlantic Odyssey* (Cambridge [Mass., E.-U.]: Harvard University Press, 2004) xii+190 p., Paul E. Lovejoy et David Richardson, "Anglo-Efik Relations and Protection against Illegal Enslavement at Old Calabar, 1740-1807," Sylviane A. Diouf, ed., *Fighting the Slave Trade. West African Strategies* (Athens [USA]: Ohio University Press et Oxford: James Currey, 2003) 101-118.

François Poirier

---

pratiquent un commerce encore perçu par la majorité de la population comme étant un commerce licite, légitime. Et s'ils ont conscience du fait que ce n'est pas un commerce très agréable ni très propre, c'est toute de même un commerce comme un autre. Il est possible de discuter avec eux à condition qu'on ne les mette pas constamment en accusation en les sommant de reconnaître des péchés dont ils n'avaient pas conscience de les avoir commis jusqu'à présent. Lorsque Currie écrit cette lettre à Wilberforce, il ajoute qu'il est inutile de mentionner son nom, que cela ne servirait à rien. Lorsque Roscoe lui-même écrit une lettre du même type à quelqu'un d'autre, il souligne qu'il est inutile de mentionner son nom, que cela ne servirait à rien. Et lorsque ensemble, en 1788, ils écrivent un poème antiesclavagiste, un poème abolitionniste, ils prennent bien soin de l'envoyer à un journal de Londres, pas à un journal de Liverpool. Et ils l'envoient à quelqu'un, en lui demandant de le recopier de sa propre main et de le faire passer comme venant de ce correspondant, sans jamais mentionner le nom des véritables auteurs.<sup>16</sup>

Pourquoi cette attitude? Est-ce qu'ils sont timorés? Pas vraiment, parce qu'ils ne cachent jamais qu'ils sont abolitionnistes à Liverpool. Mais ils n'en font pas une affaire de propagande constante, provocatrice, en quelque sorte. Ils essaient d'être prudents, et ils essaient toujours de distinguer leur condamnation de principe de la traite et leurs relations personnelles dans la bourgeoisie de Liverpool dont ils font partie. Pourquoi cela? Eh bien tout simplement parce que leur vie en dépend. James Currie est médecin, s'il perd sa clientèle, de quoi vivra-t-il? Pourra-t-il rester à Liverpool? Pourra-t-il continuer à aider

---

<sup>16</sup> Voir <http://www.univ-paris13.fr/CRIDAF/abolition/Music.htm>

les prisonniers français? Pourra-t-il continuer à se battre contre l'esclavage comme il le fait, à Liverpool? Roscoe, c'est l'intellectuel du lieu, respecté, etc. S'il perd son audience auprès de ces gens-là, il ne devient plus rien du tout, mais à aucun point de vue, même dans la lutte abolitionniste. Donc ils ont cette espèce de prudence que l'on peut trouver exagérée, mais qui va faire qu'en 1806, Roscoe arrive à se faire élire au Parlement et va donc pouvoir participer au vote qui décrète la fin de la traite. Il ne sera plus jamais réélu après, c'est clair. Mais enfin, il est clair quand il est élu que cela fait partie de son programme, même si ce n'est pas ce qu'il met le plus en avant.

Mais c'est ici que se révèle un autre aspect du débat à l'époque: la question de l'abolition de la traite, puis plus tard celle de l'esclavage divisent tout les groupes, tous les partis. Les Tories sont divisés sur la question, les Whigs aussi, les *Radicals* de différentes espèces aussi, les sectes religieuses – sauf les Quakers – les groupes religieux sont également divisés et Cécile Révauger a montré en plusieurs occasions à quel point les francs-maçons étaient également divisés sur la question. Et donc, la question de l'abolition n'est pas la seule question qui intéresse tout ce petit monde de Liverpool. Il y a des questions sur lesquelles abolitionnistes et antiabolitionnistes peuvent se retrouver, du moins certains abolitionnistes et certains antiabolitionnistes, comme par exemple la réforme du Parlement, un début de très modeste démocratisation du Parlement. C'est une cause à laquelle croient les Currie et les Roscoe et par laquelle ils se retrouvent avec des gens qui par ailleurs défendent la poursuite de la traite et de l'esclavage. C'est ainsi que Roscoe se fait élire – réforme du parlement et deuxième question importante, paix avec l'Europe, avec la France, qui est une question

François Poirier

---

sur laquelle on insiste beaucoup, avec l'idée que des négociations doivent aboutir – Napoléon Bonaparte fait régulièrement des ouvertures de paix. On a donc affaire à des militants obligés, dans leur effort, de ménager beaucoup de choses et de gens.

Rushton n'est pas de ce genre, c'est une tête brûlée. Il n'est pas certain que son efficacité soit plus grande. Il dit les choses carrément, il signe de son nom, il vitupère et admoneste tout le monde, y compris George Washington:<sup>17</sup> il lui envoie un poème, qu'il fait plus ou moins cosigner par quelques autres, mais c'est lui Rushton, qui tient la plume, un poème où il apostrophe le héros de l'indépendance américaine en lui demandant où est la liberté de ses esclaves dans la "libre" Amérique. Washington fait quelque chose d'extraordinaire pour une époque où le courrier n'est pas si abondant dans les valises des ministres, même de présidents à la retraite comme Washington: ils ouvrent tout, leur personnel ouvre tout, ils répondent à beaucoup. Le courrier de Rushton est ouvert et lui est renvoyé, sans commentaire, sans un mot d'accompagnement. Rushton reçoit de Washington, dans une enveloppe de silence, cette diatribe en vers qu'il avait composée en 1797.

Mais cette tête brûlée qu'est Rushton va doubler le courant abolitionniste sur sa gauche. Il y a une question qui trouble les abolitionnistes, ils essaient d'affirmer la fraternité universelle de l'espèce humaine, mais il faudrait quand même arriver à expliquer pourquoi il y a des différences de couleurs entre les races. Clarkson y va de son essai sur la question, avec une théorie des climats, il y aurait des gens brûlés par le soleil, les noirs, et d'autres juste un petit peu rôtis, *copper colored*, ceux qu'on appellerait plus tard, au XIX<sup>e</sup> siècle, "les jaunes", ou les Indiens

---

<sup>17</sup> "Expostulatory letter to George Washington, of Mount Vernon, in Virginia, on his continuing to be a proprietor of slaves," 1797, citée dans Hunter.

d'Amérique, ou les basanés – toutes idées peu différentes de celles que l'on trouve déjà chez le philosophe allemand Emmanuel Kant vingt ans plus tôt.<sup>18</sup> A partir de là, on voit s'organiser une espèce de *pecking order*, de hiérarchie dans cette description de l'espèce humaine, même chez Clarkson. Les hommes sont *potentiellement* égaux, mais ne le sont pas encore en fait. C'est pourquoi on trouve beaucoup d'écrits abolitionnistes qui développent l'idée de préparer les esclaves à leur liberté, de les préparer à l'émancipation, l'idée qu'ils ne peuvent pas être libérés d'un coup, qu'ils ne sauraient que faire de leur liberté, qu'ils commettraient des bêtises, qu'il faut, comme pour des enfants, les protéger contre eux-mêmes. Rushton est l'un des rares à dire que tout cela n'est pas très sérieux: la théorie des climats ne tient pas la route, dit-il en substance, parce que vous n'avez jamais vu qu'un noir transporté en Europe devienne blanc ni qu'un blanc transporté en Afrique devienne noir, même après plusieurs générations. On sait exactement où se passe la coloration, dans quelle partie de la peau cela se passe, mais pourquoi cela se passe, nul n'en sait rien, laissons cette responsabilité à la Divine Providence et n'y voyons rien d'autre qu'un caprice qui ne signifie aucune hiérarchie entre les races.<sup>19</sup> Pour écrire un texte aussi résolument moderne que celui-ci, Rushton est obligé de commencer par plu-

---

<sup>18</sup> Emmanuel Kant, "Des différentes races humaines" (1775) 47-67, Philippe Raynaud, dir., Stéphane Piobetta, trad., *Opuscules sur l'histoire* (Paris: Garnier-Flammarion, 1990) 249 p.

<sup>19</sup> "An Attempt to Prove that Climate, Food and Manners are not the Causes of the Dissimilarity of Colours in the Human Species," 1790. Le texte de Rushton est intégralement reproduit dans *Pæms and Other Writings by the Late Edward Rushton to which Is Added a Sketch of the Life of the Author by the Rev. William Shepherd* (London: Effingham Wilson, 1824) xxviii+212+10 p. Il est curieux de noter que de ce fait, cet ouvrage trouve plus souvent place dans les bibliographies de génétique que dans celles de l'histoire de l'abolition.

François Poirier

---

sieurs pages d'hommage à Clarkson, d'hommage au caractère militant de Clarkson qui se dévoue corps et âme pour la cause de l'abolition, mais c'est pour terminer, en laissant entendre qu'il tient Clarkson pour une sorte de raciste honteux. Mais cette vision des choses, que nous avons faite nôtre aujourd'hui (divine providence exceptée), est alors le propos d'un excentrique.

Etant donné ce que nous avons vu plus haut concernant l'implication de la masse de la population de Liverpool dans la traite, on imagine bien qu'il y a eu beaucoup de pétitions émanant de Liverpool pour le maintien de la traite et de l'esclavage et qu'il y en a eu très peu pour l'abolition, surtout si les principaux abolitionnistes ne désiraient pas que leurs noms apparaissent de façon trop éclatante.

Mais il se produit ensuite un changement étrange. Une fois que l'abolition de la traite est décidée, Liverpool se reconvertit très vite. D'abord parce qu'il y a un autre commerce de chair humaine qui est beaucoup moins coûteux en investissements tout en rapportant au moins sûrement autant: c'est le trafic de l'émigration en masse, qui a commencé dans les années 1770 avec les dernières évacuations des hautes-terres écossaises. Tout un contingent d'émigrants forcés a transité par Liverpool sur des navires qui n'étaient pas vraiment faits pour cela. Le transport d'émigrants est très avantageux parce que c'est exactement les mêmes techniques que celles de la traite, les chaînes en moins – ce qui fait une petite économie. En outre, lorsqu'un esclave meurt, c'est une perte d'argent, c'est pour ça que le *Zong* essaie de se faire rembourser par sa compagnie d'assurances: si les gens étaient morts à bord de mort naturelle, l'assurance ne couvrirait pas, s'ils étaient morts accidentellement en mer, l'assurance couvrirait, donc on les jette à la mer. Si un



esclave meurt en mer dans des conditions “normales,” c’est une perte d’argent: c’est quelqu’un qu’on a acheté et qu’on ne revendra pas. Si un émigrant meurt à bord d’un navire, c’est une économie: il a déjà payé son billet, on n’a plus besoin de lui fournir de l’eau à boire ni de quoi chauffer sa tambouille; ni de lui donner à manger, lorsqu’un peu plus tard, des règlements obligeront les compagnies de navigation à prévoir une part de la nourriture de leurs passagers d’entrepont.

La conversion est donc rapide et finalement, la traite n’est plus le problème de la plupart des armateurs de Liverpool, sauf quelques-uns qui ont gardé de vieilles habitudes et de vieux contacts avec les Portugais en particulier. Lorsque la *Royal Navy* arraisonne des navires négriers battant pavillons portugais, on découvre souvent, jusque dans les années 1840, que l’accastillage a été refait à neuf à Liverpool, que le doublage en cuivre est entièrement de Liverpool enfin que tout est de Liverpool dans le navire, sauf l’équipage. Mais cela devient de plus en plus marginal. Après 1807, des candidats peuvent se présenter à des élections à Liverpool, en disant ouvertement qu’ils sont pour l’abolition de l’esclavage, ce qui est nouveau. En 1807 même, la candidature de Roscoe est présentée par ses amis whigs, mais sans son aval et c’est Banastre Tarleton, l’un de principaux organisateurs de la campagne antiabolitionniste, qui l’emporte.

Banastre Tarleton (1754-1833) est un héros loyaliste de la guerre américaine, où son audace, ses coups de main spectaculaires ont fait merveille dans l’opinion britannique – et mauvaise impression auprès de ses supérieurs. Il est joli garçon, joli cœur aussi – il vit scandaleusement avec l’actrice Mary Robinson – , ardent, impétueux et bon orateur. Il est membre d’une famille de marchands pratiquant la traite

François Poirier

---

et qui a fourni plusieurs Lords Maires à la ville depuis le XVII<sup>e</sup> siècle – plus récemment, son père John en 1764-65, son frère aîné Clayton en 1792-93. Il est élu député continûment depuis 1790 – sauf en 1806, lorsque Roscoe l’emporte contre lui. Mais en 1807, c’est son dernier mandat. Les marchands ont senti le vent tourner depuis quelque temps – la banque Heywood est devenue abolitionniste, John Gladstone, le père du futur premier ministre William Gladstone, s’est rallié en 1806 à l’abolition de la traite – mais pas de l’esclavage. Sans doute, la banque de Roscoe perd-elle l’un de ses associés: Leyland, le plus impliqué dans la traite, qui désapprouve la candidature de l’auteur de *Lorenzo*. Mais les autres restent et prennent la mesure de changements désormais inévitables. Si bien qu’en 1812, les whigs comme les libéraux vont aller chercher des personnalités étrangères à la ville, des parachutés comme on dirait aujourd’hui, pour défendre leurs couleurs. Les whigs choisissent Henry Brougham (1778-1868) qui, après avoir consulté Clarkson, accepte de mener campagne. C’est un abolitionniste notoire qui s’est livré à des activités risquées de “documentation extérieure” en Hollande, et donc chacun sait qu’il fut un enfant prodige entré à l’Université à 14 ans. C’est surtout le fondateur en 1802 de l’*Edinburgh Review*, qui est vite devenue la référence obligée du libéralisme éclairé.<sup>20</sup> Pour leur part, les tories invitent George Canning (1770-1827). Celui-ci avait commencé sa participation à la vie politique chez les whigs, mais l’impact de la Révolution française lui fait épouser les idées de Burke, qu’il suit dans le camp tory. A l’époque qui nous occupe à présent, il a

---

<sup>20</sup> Comme on n’est jamais aussi bien servi que par soi-même, Brougham a érigé à sa propre gloire un petit monument publié après sa mort: Henry Brougham, *The Life and Times of Henry Lord Brougham Written by Himself*. In Three Volumes (Edinburgh and London: Wm Blackwood and Sons, 1871).

déjà été dans plusieurs gouvernements, y compris comme ministre des Affaires étrangères, mais s'est querellé avec une part de ses collègues, allant jusqu'à un duel avec Castlereagh. C'est cependant un protégé de Lord Liverpool, et un orateur brillant, auteur aussi de poèmes dont beaucoup sont franchement abolitionnistes. Même si le gradualisme dont il habille son abolitionnisme peut le faire soupçonner de vouloir remettre l'émancipation à une date si lointaine qu'elle pourrait être synonyme de "jamais," dans le contexte de Liverpool, c'est d'abord comme abolitionniste qu'il apparaît.<sup>21</sup> Et comme l'abolitionnisme est désormais à la mode, comme Liverpool ne veut pas rester dans le camp des perdants, la bourgeoisie de la ville va choisir entre deux abolitionnistes: elle choisit évidemment le moins pressé, par ailleurs très proche du pouvoir, Canning. Roscoe fait consciencieusement campagne pour Brougham, il démonte les mensonges de Canning dans quelques pamphlets, mais Canning l'emporte.

Mais quels sont donc les arguments des antiabolitionnistes de Liverpool? Eh bien, on est frappé par leur minceur. En 1788, l'un des lobbyistes de Liverpool écrit à Clayton Tarleton, après une entrevue avec William Pitt, le premier ministre, que s'ils n'arrivent pas à convaincre l'opinion publique que la traite s'exerce de façon humaine, leur cause est perdue. Et comment convaincraient-ils quiconque s'ils n'en sont pas eux-mêmes convaincus? Ils vont être extrêmement actifs, parfois même au bord de la violence, pendant les quelques années du début de la campagne pour l'abolition. Clarkson est menacé – non pour ce qu'il

---

<sup>21</sup> Voir cette hagiographie, qui a le mérite de citer de très nombreux textes de Canning: Lemn Thomas Rede, *Memoir of the Right Hon. George Canning, late Premier of England, with His Parliamentary Orations, All His Pœms, Essays, &c.* (London: G. Virtue, 1827) 599 p.+pl.

François Poirier

---

dit du traitement des esclaves, mais parce qu'il réunit les preuves de l'assassinat d'un marin par un officier. Lorsque Roscoe rentre de Londres, après le vote de l'abolition de la traite, une émeute de marins qui se sentent menacés de chômage prétend le lyncher. Mais ensuite, tous se reconvertisent. Il y a eu des cheminements inverses, comme celui de Norris, déjà évoqué, qui transforme le livre qu'il était en train d'écrire sur le roi du Dahomey en un document à charge contre les Africains, en essayant de montrer que la liberté en Afrique est pire que l'esclavage aux Antilles.

A l'extrême fin de la période, se révèle un certain capitaine Hugh Crow, personnage haut en couleurs. Originaire de l'île de Man, borgne depuis l'enfance à la suite d'un accident, il a fait toute sa vie à bord de navires. Il a été, jeune officier, victime des sévices d'un capitaine qui l'avait pris en grippe, il a vécu un quasi esclavage dans les prisons françaises, quand il a été fait prisonnier par les Français en 1794, mais il a réussi à s'échapper – ce qui était rare, on ne s'échappait pas facilement des prisons françaises ou des pontons anglais. Il écrit ses mémoires en 1829, et quand il meurt en 1830, il n'a pas terminé de les écrire. Il est donc très utile de savoir que les 178 premières pages de l'édition originale sont de sa main et que le reste est une fabrication bien arrangée par sa famille et ses amis qui défendent l'idée de la poursuite de l'esclavage, alors que, en 1829-1830, la campagne pour l'émancipation complète a commencé de façon très sérieuse, en même temps qu'a lieu la bataille pour la réforme parlementaire – on ne peut pas séparer complètement les deux. Dans cet ouvrage,<sup>22</sup> il montre la différence qu'il y

---

<sup>22</sup> Hugh Crow, *Memoirs of the Late Captain Hugh Crow, of Liverpool; Comprising a Narrative of his Life, together with Descriptive Sketches of the Western Coast of Africa; Particularly of Bonny; the Manners and Customs of the Inhabitants, the Productions of*

a entre des gens comme lui, qui croient que l'esclavage est inévitable et qu'il est bien plus efficace de le conduire humainement et des gens comme Newton qui sont des convertis tardifs à l'antiesclavagisme et qui l'ont conduit de façon inhumaine. Il montre que lui n'est pas raciste – le racisme au sens où nous l'entendons aujourd'hui commence à apparaître à ce moment-là – lui ne l'est pas, il témoigne beaucoup d'estime pour la culture originale de certains peuples africains, il donne des exemples tordants de leur sens de l'humour, avec beaucoup de respect en même temps, il donne une chanson que les esclaves de la Jamaïque ont composé en son honneur, parce qu'il les traitait comme des humains, tout simplement.

Il s'était fait un point d'honneur de ne jamais infliger de punition corporelle à bord de ses navires, ni aux hommes d'équipage ni aux esclaves. Le taux de survie aussi bien des hommes d'équipage que des esclaves sur ses navires était le meilleur de toute la flotte de Liverpool. Ce qui veut dire que les marins désiraient se faire embaucher par lui plutôt que par d'autres, parce qu'ils avaient de plus grandes chances d'en revenir. Ainsi avait-il la possibilité de choisir les meilleurs aussi, ceux qui se comporteraient de façon correcte, ceux qui n'étaient pas des brutes désespérées. Tout un cycle se crée ainsi. Lui et un certain nombre, deux ou trois capitaines comme lui, sont parmi les capitaines négriers qui ont connu la plus grande longévité, parce que la mortalité touchait aussi les capitaines négriers – normalement on devenait

---

*the Soil, and the Trade of the Country. To which are added, Anecdotes and Observations, Illustrative of the Negro Character. Compiled chiefly from his Own Manuscripts: with Authentic Additions from Recent Voyages and Approved Authors.* London: Longman, Rees, Orme, Brown & Green; Liverpool: G. & J. Robinson, 1830) xxxiv+316 p. Réédition à l'occasion du bicentenaire de l'abolition de la traite par John Pinfold, ed., (Oxford: Bodleian Library, 2007) xxiv+198 p.

François Poirier

---

capitaine de navire négrier à 29-30 ans et la plupart, soit se retiraient à 35 ans, soit mouraient à 36 ou 37, s'ils ne s'étaient pas retirés, Newton s'est retiré à temps, Crow ne s'est pas retiré, on lui a retiré la traite, il a conduit le dernier navire de Liverpool faisant la traite légale en 1807.

Il y a des personnages comme celui-ci dont l'écrit va servir à combattre l'émancipation, va être un écrit antiabolitionniste et en même temps, un écrit qui va à l'encontre d'une grande partie du discours des antiabolitionnistes, puisque c'est un discours qui, dans une large mesure, traite les Africains à l'égal des Européens. Situation complexe, où les abolitionnistes sont parfois des gens sympathiques, mais entravés de telles difficultés qu'on peut les croire timorés, parfois des gens peu sympathiques – comme Newton, par exemple – et des esclavagistes qui finalement se révèlent être des personnages fréquentables.

Dans une lettre,<sup>23</sup> Roscoe écrit au fils du capitaine Lace dont il a été question plus haut, lorsque le jeune capitaine Lace obtient son premier commandement en 1792, comme capitaine de navire négrier. Dans un premier paragraphe, il lui demande de lui rapporter des échantillons de plantes d'Afrique pour sa collection botanique. Puis, plus longuement, il lui souhaite de réussir en décrivant les risques et les peines de ce qu'il entreprend, les inévitables douleurs que provoque ce commerce et le prie d'essayer de le conduire de la façon la plus humaine possible, qui soit compatible *with this kind of business*, avec ce genre d'affaires. Compatible avec ce genre d'affaires, c'est-à-dire aussi en respectant les règles de sécurité, même un navire conduit par un

---

<sup>23</sup> 12/07/1792. Citée pp. 614-615 in Gomer Williams, *History of the Liverpool Privateers and Letters of Marque with an Account of the Liverpool Slave Trade* (London: Wm Heinemann; Liverpool: Edward Howell, 1897 [reprint London: Frank Cass, 1966, xvi+718 p.]).

capitaine humaniste, du genre du jeune Lace qui a lu évidemment tous les textes à la mode à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et même certainement Rousseau aussi, le capitaine Lace junior, s'il veut sa sécurité, est obligé de se prémunir en permanence contre le risque d'une mutinerie, des marins comme des esclaves.

C'est seulement quand le commerce se développe en grand et que l'on prend la mesure d'une possibilité, comme essayait de le montrer Clarkson, d'un échange commercial normal avec l'Afrique, que l'on dépasse enfin ce genre de contradictions, seulement quand on cesse de trafiquer de l'être humain.

François Poirier

*CRIDAF - Université de Paris 13*





*John Dickinson*

**Captifs, esclaves et affranchis au “Canada”<sup>1</sup>  
aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**

Comme les autres possessions coloniales européennes de l’Ancien Régime, la Nouvelle-France a connu l’esclavage, les prisonniers de guerre, les captifs des Amérindiens et la rançon ou l’affranchissement de certains d’entre eux. Dans le sud, en Louisiane, une société esclavagiste s’est développée au XVIII<sup>e</sup> siècle, fondée essentiellement sur l’importation d’Africains. Dans la Haute Louisiane, la région autour du confluent du Missouri et du Mississippi, des esclaves africains et amérindiens étaient en nombre suffisant pour aider au travail de la terre. Dans les Pays d’en Haut (la région autour des Grands Lacs dont les centres principaux étaient Détroit et Michilimakinac), l’esclavage jouait toujours un rôle important et c’étaient les Amérindiens qui étaient les plus nombreux. Enfin, dans la vallée laurentienne et en Acadie l’esclavage était surtout de nature urbaine et fournissait des domestiques aux familles qui manquaient de main-d’œuvre à bon marché. Les Amérindiens étaient en plus grand nombre que les Africains, surtout sous le régime français (1608-1763), mais ils seront dépassés par les Africains

---

<sup>1</sup> Dans l’acception du terme au XVIII<sup>e</sup> siècle, c’est-à-dire, de la rivière des Outaouais à Gaspé, le long du fleuve Saint-Laurent.

John Dickinson

---

sous le régime britannique (1763-1834, date de l'abolition de l'esclavage dans l'Empire).

En Amérique du Nord septentrionale, ce sont les captifs des Amérindiens qui sont au cœur du phénomène. Mais tous les captifs sont-ils des esclaves? Et quelle est la signification du terme "esclave" dans ces sociétés? Est-elle toujours la même? Voilà des problèmes non résolus dans les écrits historiques et anthropologiques. Que penser des quelque 1500 à 2000 colons des Treize Colonies qui sont arrivés en Nouvelle-France comme captifs: sont-ils libres, esclaves ou simplement butin de guerre? En quoi peut-on les comparer aux captifs amérindiens que l'on appelle en général "esclaves" sans se poser de questions? Comme on peut le constater, le problème est très complexe et ne peut être réduit à des définitions faciles et passe-partout.

Nous devons la seule recherche menée de façon relativement systématique sur l'esclavage en Nouvelle-France sous l'Ancien Régime à Marcel Trudel,<sup>2</sup> mais ses textes manquent de rigueur statistique et ses définitions sont tellement vagues et contradictoires qu'il faudrait réétudier toute la question. Non pas que l'identification des mentions soit déficiente (bien que j'aie trouvé au moins une mention où le maître présumé d'un esclave de dix ans mourut neuf ans avant l'inhumation de ce dernier),<sup>3</sup> mais les conclusions qu'en tire l'auteur sont souvent farfelues. Ainsi, il passe rapidement d'approximations à des faits avé-

---

<sup>2</sup> Marcel Trudel, *L'esclavage au Canada français. Histoire et conditions de l'esclavage* (Québec: Presses de l'Université Laval, 1960); *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français* (Montréal: Hurtubise HMH, 1990); *Deux siècles d'esclavage au Québec* (Montréal: Hurtubise HMH, 2004).

<sup>3</sup> Trudel, *Dictionnaire* 55. La Panisse Catherine "appartenant" à Jean-Joseph Légal dit Sansquartier est inhumé en 1759, mais le propriétaire identifié est décédé en 1751 d'après le *Registre de population du Québec ancien* ([www.genealogie.umontreal.ca](http://www.genealogie.umontreal.ca) consulté le 10 décembre 2008).

Captifs, esclaves et affranchis au “Canada”

---

rés et ne tient absolument pas compte, dans l'exposé ou dans les statistiques qui suivent, des réserves énoncées dans la présentation des données. Ses définitions du mot “esclave” sont très discutables. Par exemple, tout Amérindien venant de territoires mal contrôlés par les Français est dit être esclave, mais on sait que les nations des Pays d'en Haut envoyaient chaque année des délégations à Montréal pour traiter avec les autorités françaises. Un membre d'une de ces ambassades qui a le malheur de décéder lors de son séjour laurentien est-il pour autant un esclave? Sans doute est-il légitime de considérer la majorité des captifs amérindiens comme esclaves, mais pourquoi alors exclure tous les Anglo-Américains amenés au Canada par des expéditions de domiciliés entre 1689 et 1759 (environ 2000)? Tout Noir est considéré comme esclave même si la grande majorité arrive au Québec sous le régime britannique quand il y a afflux d'anciens esclaves ayant été libérés pour s'être battus aux côtés de l'Empire contre les insurgés, ou comme Noirs libres travaillant sur des navires d'armateurs de la Nouvelle-Angleterre. Ces personnes sont donc libres au moment de leur arrivée dans la colonie laurentienne et ne devraient pas figurer dans les statistiques. Et que penser de Marie-Catherine, née en 1714 d'un père noir anonyme et de la Canadienne Marie Lemire, qui décède âgée de deux mois à Lorette?<sup>4</sup> Normalement, c'est la condition de la mère qui détermine celle de l'enfant. Par ailleurs, il y a plusieurs enfants de Canadiens ou de Canadiennes et d'une personne d'une autre origine ethnique qui figurent dans le *Dictionnaire*, mais étaient-ils vraiment considérés comme esclaves par leur famille et par leur entourage? De plus, l'imprécision des noms est source d'une nouvelle confusion qui gonfle artificiellement le nom-

---

<sup>4</sup> Trudel, *Dictionnaire* 40.

John Dickinson

---

bre de personnes dénombrées. Par exemple, le Panis (terme générique pour les nations de l'ouest et qui devient, dans conscience de beaucoup d'historiens, synonyme d'esclave) Pierre, baptisé à Varennes à l'âge de 13 ans environ, en 1749, n'est-il pas le même que le Pierre inhumé à 15 ans en 1753?<sup>5</sup> Trudel en tient compte (dans le texte mais rarement dans les statistiques) parfois, mais pas toujours. On peut d'ailleurs se demander si tous les anonymes ne sont pas comptabilisés, sous d'autres prénoms ou comme anonymes, plusieurs fois? Toutes ces réserves requièrent un minimum de prudence dans l'analyse des données, ce qui n'est malheureusement pas le cas.

Voici un autre exemple, révélateur des problèmes de définition qui se posent. Il est rapporté par Dollier de Carson et Trudel l'insère dans son catalogue pour décrire les deux premières esclaves amérindiennes:

Ces deux filles (des captives poutéouatoumaises données au gouverneur par une ambassade iroquoise en 1672) sont chez les Sœurs de la Congrégation où elles ont appris la langue française et ont été élevées à l'Européenne en sorte que la grande qui a été baptisée est en état de se marier avec un Français, mais ce qui serait à souhaiter c'est qu'on eut un peu moyen de la doter, afin qu'étant à son aise, cela donne exemple aux autres et les animât du désir d'être élevé à la Française; la plus petite des deux filles dont nous parlons étant enlevé quelque temps après avoir été à la Congrégation par sa mère qui l'avait donné conjointement avec les Iroquois, une fille de la Congrégation la courant après pour la faire revenir, cet enfant quitta sa mère qui la tenait à bras pour se jeter dans les mains des filles de la Congrégation. Pour assurer l'instruction de ces deux filles on eut recours à la somme de 1200 livres environ que des bienfaitrices de France avaient donné.<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Trudel, *Dictionnaire* 214.

<sup>6</sup> François Dollier de Casson, *Histoire du Montréal*, Marcel Trudel et Marie Baboyant éd. (Montréal: Hurtelbise HMM, 1992) 113.

---

Captifs, esclaves et affranchis au “Canada”

---

S’agit-il vraiment d’esclaves ? Nous ne le croyons pas, et il faudrait mettre tous ces otages sur le même plan que Foi, Espoir et Charité recueillies par Samuel de Champlain, qui espérait en faire des chrétiennes modèles susceptibles d’épouser de jeunes Français qui avaient du mal à trouver une femme dans la nouvelle colonie, où le rapport des sexes était si défavorable.

Cette population est non négligeable sans être très importante; parmi les “esclaves” mentionnés dans les archives coloniales avant 1760, il y aurait selon Trudel 308 personnes d’origine africaine et environ 2500 Amérindiens (auxquels il faudrait ajouter les dizaines de captifs anglo-américains intégrés chez les domiciliés ou dans des familles de la colonie), soit moins de 5 % des personnes ayant séjourné au moins un an dans la vallée du Saint-Laurent avant la conquête. A partir de cette période jusqu’en 1834 – date de l’abolition de l’esclavage dans l’Empire britannique – plus de 1000 Noirs et quelques centaines d’Amérindiens viennent augmenter les effectifs, mais ils constituent moins d’1 % de la population.

Il convient maintenant de s’interroger sur la nature de cet esclavage. D’après la charte de la Compagnie des Cent-Associés (1627), tout Amérindien qui embrasse le christianisme est réputé régnicole. Cette prescription ne s’applique-t-elle qu’aux alliés des Français? Et comment classer les enfants légitimes issus d’un partenaire français et d’un partenaire amérindien venant de coins reculés du continent, mais portant un nom chrétien et donc baptisés? Aucune législation précise ne porte sur ces cas. En effet, ni le Code Noir de 1685 ni le code amendé pour la Louisiane en 1724 ne furent promulgués dans la vallée laurentienne.

John Dickinson

---

La première législation esclavagiste date de 1709 lorsque l'intendant Jacques Raudot ordonne:

que tous les Panis et nègres qui ont été achetés et qui le seront dans la suite appartiendront en pleine propriété à ceux qui les ont achetés, comme étant leurs esclaves;  
Faisons défenses auxdits Panis et nègres de quitter leurs maîtres et à qui que ce soit de débaucher sous peine de cinquante livres d'amende.<sup>7</sup>

La première partie de cette première loi garantit un droit de propriété sur une personne vendue; la seconde est plus ambiguë car elle diffère peu de ce qui est prévu pour les domestiques et engagés d'origine française. De plus, elle ne vise que peu de gens; une dizaine de Noirs sont mentionnés dans les archives avant 1709 et moins de cent "Panis." Si l'ordonnance de Raudot protège les propriétaires, elle demeure très floue en ce qui concerne les "esclaves." Un enfant né d'une mère "esclave" est-il esclave comme ailleurs? Rien ne le prouve, même si l'on peut croire que les propriétaires étaient susceptibles de veiller à ce que leur statut d'esclaves soit conservé. Par contre, l'ordonnance spécifie bien que seuls les "Panis et nègres qui ont été *achetés*" seront considérés comme esclaves. Est-ce à dire que les gens qui ne peuvent pas fournir une preuve de l'achat d'une personne ne pourraient pas faire valoir leur propriété? Plusieurs "esclaves" sont offerts par d'autres Amérindiens; quel devrait être leur statut? A ce titre, les trois petites filles confiées comme otages à Champlain en 1628 devraient-elles être considérées

---

<sup>7</sup> Canada, *Arrêts et règlements du Conseil supérieur de Québec et Ordonnances et jugements des intendants du Canada* (Québec: E.R. Fréchette, 1855) 272.

comme esclaves, comme d’autres le seront plus tard?<sup>8</sup> Il est évident que la situation au Canada est très imprécise et il apparaît quelque peu hardi d’affirmer que toute personne née dans une contrée quelque peu lointaine est automatiquement un esclave.

L’Édit de 1716 concernant le séjour des esclaves en France n’exclut pas la Nouvelle-France (il s’agit d’un édit concernant toutes les colonies et il est évident que la préoccupation majeure des autorités concerne les Antilles) mais semble s’appliquer aux seuls esclaves d’origine africaine, qui sont encore relativement rares dans la vallée laurentienne.<sup>9</sup> En 1736, l’intendant Gilles Hocquart publie une ordonnance concernant l’affranchissement qui doit désormais se faire devant notaire.<sup>10</sup> Mais cela soulève la question suivante: combien d’esclaves affranchis avant 1736 sans que ces formalités aient été respectées sont toujours considérés par les historiens comme esclaves, même si, à l’instar de la société environnante, ils se considéraient comme libres? Cela signifierait que les enfants de ces affranchis n’ont jamais connu le statut d’esclave. La Déclaration du roi du 15 décembre 1738 ne semble pas concerner les Canadiens.<sup>11</sup> Toutefois, la lettre circulaire de Choiseul aux intendants de la Marine et des généralités du 30 juin 1763, exhortant de “renvoyer les Indiens et les nègres et les négresses, mulâtres et mulâtresses qui peuvent être venus des Indes,” suggère que les esclaves amérindiens venus avec les officiers “rapatriés” après la chute de la Nouvelle-France

---

<sup>8</sup> Champlain veut les ramener avec lui en France en 1629, mais les Kirke lui refusent ce droit.

<sup>9</sup> Pierre H. Boulle, *Race et esclavage dans la France de l’Ancien régime* (Paris: Perrin, 2007) 247-51.

<sup>10</sup> Canada, *Arrêts* 371.

<sup>11</sup> Boulle, *Race* 251-55.

John Dickinson

---

ne sont pas les bienvenus en France.<sup>12</sup> Résultat de ce tour d’horizon législatif: les esclaves de la Nouvelle-France septentrionale ne sont pas assez nombreux et ne posent pas suffisamment de problèmes pour que le ministre de la Marine s’occupe d’eux.

Le régime britannique ne précise en rien la législation existante; les esclaves reconnus comme tels sont considérés comme des biens meubles, car la propriété est protégée par les articles de capitulation de Montréal en 1760.<sup>13</sup> Aucune loi n’est promulguée sur l’esclavage ou sur l’affranchissement. Le premier lieutenant-gouverneur du Haut-Canada (Ontario actuel), John Graves Simcoe, fait adopter une loi interdisant l’esclavage en 1793, mais c’est plutôt une mesure incitative que coercitive. Finalement, ce sont les lois impériales qui l’emportent: interdiction d’importer des esclaves d’Afrique (1807) et abolition de l’esclavage en 1834.

La situation au Canada est donc très complexe, d’autant plus que la région est un carrefour pour les captifs de toutes origines qui subissent les sévices des alliés amérindiens des Français. Il faut donc d’abord essayer de comprendre la captivité chez les Amérindiens, car ce sont les principaux fournisseurs de “Panis” et de captifs venus des colonies anglo-américaines, parmi lesquels plusieurs Noirs.

Il n’y a pas de consensus sur le statut des captifs chez les autochtones. L’éminent anthropologue canadien Bruce Trigger – et beaucoup

---

<sup>12</sup> Boulle, *Race* 214.

<sup>13</sup> L’article 47 spécifie: “Les nègres et panis des deux sexes resteront en leur qualité d’esclaves en la possession des Français et Canadiens, à qui ils appartiennent; il leur sera libre de les garder à leur service dans la colonie ou de les vendre; et ils pourront aussi continuer à les faire élever dans la religion Romaine – Accepté, excepté ceux qui auront été fait prisonniers.” <http://www.canadiana.org/view/42695/0011> (consulté le 24 janvier 2009).



d’anthropologues et d’historiens à sa suite – estime que les captifs qui ne subissent pas la torture rituelle et qui sont adoptés par la matrone d’un clan intègrent pleinement la famille adoptive, bénéficiant de tous les avantages liés à l’appartenance familiale.<sup>14</sup> Ainsi, ils peuvent vivre le restant de leurs jours en toute liberté comme membres de la nation adoptive. En effet, la guerre de capture est un phénomène connu de longue date et les captifs intégrés chez leurs ennemis sont très nombreux, même avant l’arrivée des Européens sur le continent. Le choc microbien a contribué à en accroître l’importance comme moyen de remplacer les parents disparus. L’intégration de prisonniers s’est poursuivie pendant plus d’un siècle et plusieurs de ces captifs se sont signalés dans les annales historiques. Il suffit de mentionner la haine qu’éprouvaient les Hurons “iroquoisés” envers leurs anciens congénères et envers les Français. A cet égard est encore plus révélateur l’exemple du jésuite Pierre Millet, capturé en 1689 et adopté par une matrone iroquoienne qui lui donna le nom d’Odatsighta, fondateur de la confédération iroquoise. Ce dernier siège aux conseils de guerre pendant cinq ans et exerce ainsi une influence importante au sein de la confédération en tant que fils adoptif.<sup>15</sup> Faut-il le considérer comme esclave car captif? Voilà un cas exceptionnel mais non unique (plusieurs officiers militaires, surtout français mais aussi britanniques, auront le même statut) qui pose tout le problème de la définition de ce qui constitue un esclave: pour être un esclave ne faut-il pas devenir une marchandise? Un chef huron déclare à Montmagny, en 1644, en refusant de lui remettre des

---

<sup>14</sup> Bruce Trigger, *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660* (Montreal and London: McGill-Queen’s University Press, 1976) I: 72-73, II: 826-31.

<sup>15</sup> Daniel St-Arnaud, *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII<sup>e</sup> siècle. Le sachem portait la soutane* (Sillery: Septentrion, 1998) 144-69.

John Dickinson

---

captifs: “Je suis un homme de guerre et non un marchand; je suis venu pour combattre et non pour trafiquer; ma gloire n’est point de rapporter des présents dans mon pays mais d’y amener des captifs.”<sup>16</sup>

D’autres chercheurs, à la suite de Roland Viau, considèrent que l’esclavage fait partie de la culture amérindienne et s’institutionnalise à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils partagent l’opinion de Trigger pour qui l’intégration de prisonniers existait bien avant l’arrivée des Blancs et qui considère que les captifs étaient surtout intégrés dans les familles ayant perdu l’un des leurs. Toutefois, selon eux, devant la chute des effectifs, surtout causée par les épidémies d’origine européenne, les Iroquoiens auraient transformé les captifs en véritables esclaves pour permettre la culture de surplus agricoles nécessaires à la poursuite de la traite des fourrures. Cependant, à la fin de la période française, les Iroquois domiciliés faisaient une distinction entre les captifs disponibles pour une rançon et ceux qu’ils avaient adoptés définitivement. Le prix demandé pour des captifs qui ne pouvaient pas être intégrés se rapprochait de celui exigé pour “une pièce d’inde” (un Africain mâle adulte) sur le marché de New York.<sup>17</sup> Mais ce modèle est-il applicable à toutes les sociétés autochtones, du littoral atlantique aux Montagnes Rocheuses?

Par ailleurs, nous disposons de plusieurs récits de captivité rédigés par des Anglo-Américaines qui refusent d’être réintégrées dans leur société d’origine. Mary Jemison, par exemple, jugeait les valeurs de la société amérindienne plus proches des valeurs humanistes: “we

---

<sup>16</sup> Cité par Louise Dechêne, *Le peuple, l’État et la Guerre au Canada sous le régime français* (Montréal: Boréal, 2008) 180.

<sup>17</sup> Roland Viau, *Enfants du néant et mangeurs d’âmes. Guerre culture et société en Iroquoisie ancienne* (Montréal: Boréal, 1997) 196.

Captifs, esclaves et affranchis au “Canada”

---

planted, tended and harvested our corn, and generally had all our children with us, but had no master to oversee or drive us, so that we could work as leisurely as we pleased.”<sup>18</sup> Autres exemples, Jean-Baptiste Hébert et Pierre Diel, de La Prairie, non loin de Montréal, capturés dans les années 1690 et alors âgés d’environ sept ans, qui reviennent comme guerriers iroquois vendre leurs droits dans l’héritage familial, le premier en 1726 et le second en 1742. Ni l’un ni l’autre ne savent parler français et ils ont recours à des interprètes devant le notaire.<sup>19</sup> Est-ce à dire que l’esclavage chez les Amérindiens était plus doux que la vie en couple chez les Européens? Nous savons aussi que des Hurons traditionalistes capturés et adoptés par les Cinq Nations étaient parmi les guerriers qui faisaient preuve de la plus grande hargne à l’encontre les Français et leurs alliés.<sup>20</sup>

Les captifs originaires de la Nouvelle-Angleterre posent également problème. Plusieurs orphelins sont confiés aux maisons religieuses qui les élèvent avant de les marier dans la colonie. D’autres sont adoptés dans les communautés d’Amérindiens domiciliés – ceux-là mêmes qui les avaient capturés. Parfois, ils épousent une captive anglaise mais restent dans la communauté autochtone. Le roi paie 123 livres pour les captifs qui lui sont remis.<sup>21</sup> Sont-ils des esclaves? On s’en sert essentiellement dans l’échange de prisonniers.

---

<sup>18</sup> Cité par James Axtell, *The Invasion Within. The Contest of Cultures in Colonial North America* (New York: Oxford University Press, 1985) 324.

<sup>19</sup> Louis Lavallée, *La Prairie en Nouvelle-France, 1647-1760. Étude d’histoire sociale* (Montréal et Kingston: McGill-Queen’s University Press, 1992) 22.

<sup>20</sup> John A. Dickinson, “Annaotaha et Dollard vus de l’autre côté de la palissade,” *Revue d’histoire de l’Amérique française* 35. 2 (1981): 174-75.

<sup>21</sup> Dechêne 432.

John Dickinson

---

Se pose aussi le problème de la diminution radicale de l'esclavage amérindien après la Conquête. Trudel l'explique par le déclin de la traite des fourrures,<sup>22</sup> mais toutes les études dignes de foi insistent sur l'augmentation de la valeur des exportations et de l'aire de cueillette après 1763, et surtout après 1774.<sup>23</sup> Les Britanniques, après quelques années d'hésitations, adoptent une politique amérindienne calquée sur celle des Français et rien ne devrait changer. Pourtant, le nombre d'esclaves amérindiens enregistre une baisse sensible. Est-ce dû à la possibilité d'acquérir plus facilement des esclaves africains, dont l'expérience a démontré qu'ils avaient une meilleure espérance de vie et une plus grande docilité, ou à la volonté de ménager des alliés potentiels?

Il serait impossible de nier que l'esclavage ait existé en Nouvelle-France, mais il reste la question de son importance et de son impact. L'esclavage africain pose peut-être moins de problèmes: toute personne identifiée comme "noire" sous le régime français est très probablement esclave (le doute subsiste pour les Noirs faits prisonniers de guerre en Nouvelle-Angleterre, qui peuvent être des affranchis; rendus à la colonie française, on les y traitait en esclaves). Pour les esclaves amérindiens, la situation est plus complexe: les Panis (et d'autres nations de l'ouest) viennent de contrées lointaines, mais faut-il toujours en déduire qu'il s'agit d'esclaves? Certains Panis libres figurent dans le *Dictionnaire* comme une certaine Marie qui arrive de Détroit en 1761 et décède à l'Hôpital-Général de Montréal en juin 1762.<sup>24</sup> Trudel indique que certains "esclaves" sont répertoriés comme étant adoptés par un Blanc.

---

<sup>22</sup> Trudel, *L'esclavage* 90-91.

<sup>23</sup> Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850* (Montréal: Fides, 1966) 158-62, 608.

<sup>24</sup> Trudel, *Dictionnaire* 74.

Sont-ils considérés comme esclaves ou enfants? Il serait aussi intéressant de voir comment le Panis s'inscrit dans l'ensemble familial, et de voir si l'enfant adopté ne vient pas satisfaire le désir d'enfant d'un couple stérile ou ayant perdu de nombreux rejetons. D'autres signent des contrats notariés sans autorisation de leur maître, ce qui va à l'encontre de toute pratique esclavagiste; par exemple, ce Panis qui s'engage pour faire un voyage de traite dans l'ouest. Et que penser des Panis et des Noirs qui épousent une Canadienne (en tout, Trudel recense 31 mariages entre Français et Panis et huit entre Français et Noirs)? Cela nous renvoie une nouvelle fois à la difficulté de définir l'esclave.

Nous ne savons presque rien sur l'arrivée d'esclaves dans la colonie ni sur les naissances dans la vallée laurentienne. Lorsque le sujet est très jeune, s'agit-il vraiment d'un esclave? Acheter un enfant de trois ou quatre ans qui risque de mourir avant de pouvoir rendre des services est un très mauvais investissement, et il faudrait voir en les anciens Québécois de bien mauvais comptables pour croire qu'il s'agissait de placements. Il y a peut-être une part de matérialisme dans l'acquisition d'un très jeune esclave amérindien, mais sans doute faut-il y voir un certain altruisme et le désir de sauver l'âme d'un infidèle et de lui permettre un accès plus rapide au Paradis. En ce qui concerne les 240 Amérindiens de Montréal qui sont restés anonymes ou dont le prénom débute par A, près de 8 % meurent avant d'avoir 5 ans, le tiers avant d'en avoir 10 et 86,2 % avant d'avoir 20 ans. La très forte mortalité des autochtones au contact de la civilisation européenne et la très grande vulnérabilité des jeunes étaient des phénomènes suffisamment connus à l'époque pour rendre très risquée l'acquisition d'un jeune esclave. Est-il vraisemblable qu'on cherche à acquérir des enfants qui devront être logés, nourris et

John Dickinson

---

vêtus pendant plusieurs années avant de pouvoir se rendre utiles pendant quelques années seulement avant qu'ils ne décèdent?

Enfin comment ces esclaves arrivent-ils dans la vallée laurentienne? Certains, comme on l'a vu, sont présentés aux autorités lors de discussions diplomatiques. Les tractations de nations alliées qui viennent à Montréal pour parlementer avec le gouverneur et y faire la traite sont sans doute dûment consignées, mais le troc ne laisse pas de traces écrites et il est impossible d'en savoir plus. Les marchands de fourrures, les voyageurs et les militaires qui se rendent dans les Pays d'en Haut chaque année sont également des pourvoyeurs potentiels comme acquéreurs ou comme pères, mais gardent-ils ces esclaves pour eux ou y a-t-il commerce? Trudel n'a identifié que 55 ventes d'Amérindiens et 118 de Noirs.

L'affranchissement des esclaves n'intéresse pas Trudel, ce qui le porte à considérer des enfants métis et mulâtres comme esclaves alors qu'ils ne le sont pas. Par exemple, Joseph Leroux dit Provençal épouse son esclave noire Marie Ister et le couple a une fille qui est affranchie. Joseph Riberville, un Panis engagé chez Guillaume Lorimier, épouse une servante d'origine anglaise, Marie Anne Ouidich, et le couple a trois enfants. Tous les cinq sont classés comme esclaves, mais une servante d'origine anglaise qui transmet sa condition est-elle esclave? Un Noir de Lachine, Joseph Regereau, épouse la Canadienne Marie-Josephe Bouchette en 1769. Leurs enfants sont répertoriés comme esclaves par Trudel, même s'il est difficile d'imaginer que la société considère que les enfants légitimes, nés d'une mère chrétienne et d'origine française, puissent être réduits en esclavage. Ces cas problématiques illustrent les

pièges de l'histoire des captifs et des esclaves au Canada au XVIII<sup>e</sup> siècle et soulignent la nécessité d'une nouvelle étude de la question.

John A. Dickinson

Université de Montréal

Université de Paris III - Sorbonne Nouvelle

### Bibliographie sélective

AXTELL, James. *The Invasion within. The Contest of Cultures in Colonial North America*. New York: Oxford University Press, 1985.

DEMOS, John. *The Unredeemed Captive. A Family Story from Early America*. New York: Vintage, 1995. Traduit sous le titre *Une captive heureuse chez les Iroquois. Histoire d'une famille de Nouvelle-Angleterre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Saint-Nicolas/Paris: Les Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, 1999.

ST-ARNAUD, Daniel. *Pierre Millet en Iroquoisie au XVII<sup>e</sup> siècle. Le sachem portait la soutane*. Sillery: Septentrion, 1998.

TRIGGER, Bruce. *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, 2 vols. Montreal and London: McGill-Queen's University Press, 1976.

TRUDEL, Marcel. *L'esclavage au Canada français. Histoire et conditions de l'esclavage*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1960.

---. *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*. Montréal: Hurtubise HMH, 1990.

---. *Deux siècles d'esclavage au Québec*. Montréal: Hurtubise HMH, 2004.

John Dickinson

---

VIAU, Roland. *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre culture et société en Iroquoisie ancienne*. Montréal: Boréal, 1997.

---. *Femmes de personne. Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*. Montréal: Boréal, 2000.



*Arlette Gautier*

*Ces coquines de négresses et de mulâtresses...*  
**Le harem colonial esclavagiste**

“(Oriental) Women are usually the creatures of a male power-fantasy. They express unlimited sensuality, they are more or less stupid and above all they are willing,”<sup>1</sup> écrivait Edward Saïd en 1978. On sait que le plus inquiétant dans ces représentations est que, toujours selon Saïd: “Such texts can create not only knowledge but the very reality they appear to describe” (94). Ne s’agit-il pas toujours et encore de justifier les exactions des colonisations? Cette forte description d’Edward Saïd concerne l’Orient. Elle a été validée par Malek Alloula dans son livre sur “le harem colonial” où des centaines de cartes postales, datant des premières années 1900, acheminées d’Algérie vers la France manifestent un fantasme récurrent, celui de la “Belle Fatma” ou “Mauresque” progressivement dénudée, toujours offerte. Cependant, parfois Saïd élargit son propos à celui de la femme des pays en développement, l’autre, l’étrangère. De fait, on retrouve cette présentation d’une femme

---

<sup>1</sup> Edward Saïd, *L’orientalisme. L’Orient créé par l’Occident* (1978; Paris: Seuil, 2005) 207.

Arlette Gautier

---

offerte et, en tous cas, à prendre, dans bien des récits de la conquête coloniale.<sup>2</sup>

Néanmoins, qui a lu, avec passion, les premiers récits de voyageurs revenus des Antilles ou les nombreux textes d'administrateurs, de planteurs, de juges qui ont jalonné les plus de deux siècles d'esclavage sait la diversité des positions des écrivains, souvent déterminées par leurs positions sociales.<sup>3</sup> C'est d'ailleurs plutôt la chronologie qui semble dicter l'éventuelle représentation d'une "femme toujours désirante," qui curieusement semble s'être recyclée au XXI<sup>e</sup> siècle sous la forme de l'esclave femme consentant aux relations sexuelles pour de l'argent ou la liberté. On se demandera donc ce qui peut expliquer cette étonnante résurgence.

## **DES DISCOURS DIFFÉRENTS SELON LES ÉPOQUES**

Dans les premiers temps de l'esclavage antillais comme vers sa fin, l'image d'une femme esclave "toujours désirante," dont le désir peut être sexuel mais aussi matériel se combine avec celui d'une malheureuse subissant le désir masculin. Ce n'est que dans la deuxième partie du XVIII<sup>e</sup> siècle que la libertine devient la représentation hégémonique dans la littérature des îles.

---

<sup>2</sup> Arlette Gautier, "La double descendance de Solitude, Guadeloupe 1802-1848," Yves Benot et Marcel Dorigny (dir.) *Rétablissement de l'esclavage dans les colonies françaises 1802. Ruptures et continuités de la politique coloniale française (1800-1830)* (Paris: Maisonneuve et Larose) 305-18.

<sup>3</sup> Arlette Gautier, "La mouche dans le lait et le bon sauvage," Daniel Nordman et Jean-Pierre Raison, *Sciences de l'homme et conquête coloniale* (Paris: Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1980) 183-203.

## Une pluralité de discours au XVII<sup>e</sup> siècle

Les récits du XVII<sup>e</sup> siècle décrivent des situations très variées: des mariages entre blancs et noirs, des concubinages. L'amour, le désir, mais aussi l'intérêt sont cités. Une délibération du Conseil souverain de la Guadeloupe note ainsi en 1680 que "les Négresses préfèrent le concubinage avec des libres plutôt qu'avec des esclaves dans l'espoir d'avoir des enfants libres." Cependant, les écrits des missionnaires du XVII<sup>e</sup> siècle décrivent des "pauvres malheureuses" luttant contre les "désirs passionnés" de leurs maîtres.<sup>4</sup> Les missionnaires sont alors soucieux de christianiser les esclaves. Ils sont aussi relativement nombreux en 1685 puisqu'il y a un religieux pour 290 esclaves en Guadeloupe, un pour 450 en Martinique, un pour 315 à Saint-Domingue.<sup>5</sup> Malgré "les dégoûts sans nombre" qui ont agité quelques blancs lorsqu'ils ont aperçu pour la première fois des Africains (il n'y a pas de trace de la perception de ceux-ci), il n'y a pas encore l'idée d'une différence de nature entre blancs et noirs. En effet, à cette époque, l'esclavage est légitimé par le fameux Code noir de 1685. La différence entre esclaves et libres repose sur un statut: libre/non libre et non sur une différenciation raciale.<sup>6</sup>

Cependant, le développement de la monoculture du sucre conduit à la concentration des plantations et à l'importation de nombreux captifs alors que le nombre de religieux par esclave diminue drastiquement

---

<sup>4</sup> Pierre Pelleprat, *Relation des missions des R.P. de la Compagnie dans les îles et la terre ferme de l'Amérique méridionale* (Paris, 1655) 65 et Jean-Baptiste Dutertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français* (Paris, 1667-1671) 2: 512.

<sup>5</sup> Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude* (Paris: Editions caribéennes, 1985).

<sup>6</sup> Antoine Gisler, *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)* (Fribourg: Editions universitaires, 1965).

Arlette Gautier

---

et que celui d'enfants métis croit. Se met alors en place dès 1703 une ligne de couleur: le concubinage, qui était interdit pour des raisons religieuses, l'est désormais pour ne pas ternir le *sang* de France mais aussi pour des raisons politiques car les liaisons jointes à l'insubordination des noirs pourraient provoquer par la suite de grands maux à la colonie. En effet, les esclaves n'ont jamais cessé de tenter de subvertir l'ordre colonial. Il faut que la ligne de couleur devienne infranchissable. Il n'est donc plus temps de protéger les esclaves femmes contre les viols.

### **La propension invincible des Noirs au plaisir**

Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle se produit une étrange inversion: ce ne serait plus les maîtres qui abuseraient des esclaves, comme le critiquaient les religieux, mais celles-ci qui les entraîneraient au libertinage. Ainsi, un administrateur de Saint-Domingue remarque en 1788:

Certainement le commerce et l'emploi des nègres produisent une grande licence de mœurs, mais c'est à cette espèce d'hommes et à leur constitution qu'est inhérent le goût du libertinage. Libres ou esclaves, chrétiens ou idolâtres, les hommes et les femmes noirs ont une propension invincible au plaisir et la facilité de s'y livrer corrompt un grand nombre de Blancs.<sup>7</sup>

Selon Leblond, qui voyage aux Antilles et en Amérique méridionale de 1767 à 1802, les Noires sont: "Des coquines lascives et intéressées qui attirent les blancs par toutes sortes de séduction et qui ruinent leur santé et leur bourse."<sup>8</sup> Il y a ainsi une incertitude: le sexe ou la

---

<sup>7</sup> Victor Malouet, *Mémoire sur l'affranchissement des nègres* (Neufchâtel, 1788) 35.

<sup>8</sup> J.B. Leblond, *Voyage aux Antilles et en Amérique méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802* (Paris, 1813) 50.

bourse, on ne sait pas trop. La description de l'esclave ou de la libre de couleur la rapproche donc de la prostituée car celle-ci le deviendrait par amour du sexe.

Le racisme se construit en utilisant l'argument d'une différence qui n'est plus seulement physique mais constitutionnelle, liée à des tempéraments distincts, qui se manifestent sexuellement.<sup>9</sup> Toutefois, les lignes de démarcation que ces livres de médecine introduisent sont quelque peu ambivalentes. Ils indiquent que: "*Seuls les esclaves et les femmes souffrent de maladies spécifiques qui sont le fait d'un tempérament pour le moins pathogène*" (Dorlin 15). Ainsi, l'homme blanc est séparé constitutionnellement de la Blanche. La sexualité supposée des Africaines-Américaines permet de les différencier des Blanches. En effet, la sexualité féminine affirmée, le goût du libertinage, ne sont pas des caractéristiques du Beau sexe, donc les femmes noires et métisses n'en font pas partie. Le tempérament des esclaves les rapprocherait des "putains," naturalisant ainsi la situation de viol et la légitimant doublement: non seulement elles aimeraient toutes le sexe mais, de plus, elles en tireraient un bénéfice économique. Il arrivait en effet que les Blancs donnent une petite somme à l'esclave, comme l'indique l'étonnant journal d'un gérant blanc d'une propriété jamaïcaine: il vécut 33 ans avec une esclave, dont il eut un fils, et qu'il finit par libérer, mais seulement quand il était prêt de mourir. Parallèlement, il notait les relations sexuelles qu'il eut avec presque toutes ses esclaves. Pour preuve du caractère non contraint de ses relations, il laissait toujours une petite somme d'argent. Il en est de même en Martinique d'après les journaux

---

<sup>9</sup> Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française* (Paris: Editions La découverte, 2006) 233.

Arlette Gautier

---

du planteur Dessales.<sup>10</sup> Cet argent permet aux Blancs de se dédouaner tout en posant que les Noires sont toutes des prostituées.

### **Le retour de la critique avec les abolitionnistes**

Il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que l'on reparle des viols envers les esclaves. Le commandant de gendarmerie France en Martinique<sup>11</sup> et le magistrat Tanc en Guadeloupe évoquent les mauvais traitements, les menaces, la force dont "ces hommes passionnés se servent pour les corrompre." Ces actes relèvent clairement de viols, même s'il n'y a pas eu toujours de sévices physiques. Ceux-ci étaient assez fréquents et assez violents pour qu'ils ne soient pas toujours nécessaires mais aussi pour qu'on ne puisse pas mettre en doute le fait que des femmes aient résisté et qu'elles aient été sévèrement punies pour cela. En effet, en droit moderne, les menaces ou un contexte de contrainte peuvent qualifier un viol. Ainsi, Coralie, vingt-neuf ans, arrêtée à Fort-Royal, ayant des fers aux pieds de trois à 4 kilos et des marques récentes d'un collier au cou. Elle a le corps en sang parce que son maître la maltraite journellement et elle préférerait mourir que de retourner chez lui.<sup>12</sup> Les journaux de l'époque, de nombreux rapports officiels, les registres du Conseil privé de la Guadeloupe décrivent aussi de nombreux cas de femmes martyrisées. Il serait curieux qu'elles résistent aussi souvent mais jamais contre des relations sexuelles.

---

<sup>10</sup> Pierre Dessales, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX<sup>e</sup> siècle* (Courbevoie: H. de Frémont, 1980).

<sup>11</sup> Joseph France, *La vérité et les faits ou l'esclavage mis à nu dans ses rapports avec les maîtres et les agents de l'autorité* (Paris, 1846) 94-97.

<sup>12</sup> Joseph France 60.

## LE HAREM ESCLAVAGISTE AUJOURD'HUI

### La réactualisation de l'imaginaire de la mulâtresse voluptueuse et intéressée

Oudin-Bastide et Régent<sup>13</sup> considèrent que la plupart des relations entre blancs et esclaves étaient dues à l'intérêt. Nombre de femmes utiliseraient leurs liaisons avec les blancs comme une source de liberté, les esclaves mères de mulâtres parvenant fréquemment à se procurer leur liberté ou celle de leurs enfants et à bénéficier de libéralités importantes. "Les femmes esclaves sont aussi somptueusement parées que les femmes libres." Elles reçoivent de nombreux cadeaux, "d'inconvenantes donations," allant jusqu'à l'enlèvement des biens aux héritiers du sang (Oudin-Bastide 277 et 28-32). Cette description, issue des textes esclavagistes, est en totale contradiction avec les conclusions de la plupart des historiens qui dépeignent les esclaves comme mal nourris et presque nus. Cette image de l'esclave femme acceptant les relations sexuelles sans résistance, prostituée par nature plus que par condition, reproduit celle des livres de médecine du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle produit l'esclave femme comme l'Autre absolu. L'Autre de l'homme blanc, bien sûr, et de la femme blanche puisque, plus cette dernière devient prude, plus la sexualité de la femme noire s'affiche. Mais aussi l'Autre de l'esclave homme puisqu'elle ne vivrait que pour obtenir la liberté, des enfants et des cadeaux du Blanc. Pourtant, l'esclave femme a été peu affranchie et a peu marronné, tout comme l'homme esclave. A Saint-

---

<sup>13</sup> Caroline Oudin-Bastide, *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)* (Paris: Editions la découverte, 2005) et Frédéric Régent, *La France et ses esclaves. De la colonisation aux abolitions (1620-1848)* (Paris: Grasset, 2007).

Arlette Gautier

---

Domingue (aujourd'hui Haïti), 10% des concubines estimées ont été affranchies et il y a peu de mulâtres sur les plantations. En Martinique et en Guadeloupe, les affranchissements sont en nombre infime alors que 25 % des esclaves sont métis à un titre ou un autre.<sup>14</sup>

Régent quant à lui présume qu'il n'y a pas eu de viols au XVIII<sup>e</sup> siècle parce qu'aucun auteur ne les dénonce. C'est plutôt que le nombre de religieux par esclave diminue drastiquement: 1 pour 851 esclaves en Martinique, 1719 et 1 pour 2747 en 1752.<sup>15</sup> Surtout, ils sont devenus de gros propriétaires d'esclaves et ne sont plus proches des esclaves comme ils l'avaient parfois été au XVII<sup>e</sup> siècle. De plus, les dissidents sont renvoyés immédiatement. Régent considère également que le jugement des abolitionnistes ne peut être accepté alors qu'il se fonde lui-même largement sur les textes des planteurs, magistrats et voyageurs aux îles (Régent 59 et 147) qui ont intérêt ne pas dénoncer un état de fait qui les arrange. Il avance l'idée que toutes les relations avec des blancs relèvent du concubinage (Régent 58). C'est là une hypothèse forte qu'il ne justifie nullement, or un enfant peut aussi bien être né d'une rencontre furtive, d'autant que les enfants suivants étaient le plus souvent d'une autre couleur. Le magistrat Tanc propose une autre interprétation: "Dès l'âge de onze ou douze ans, ils (les maîtres) cherchent à cueillir cette fleur qui était réservée à l'amour... Du reste, les rangs des négresses sont parcourus à volonté."<sup>16</sup>

Il n'y a pas de récit d'esclave femme aux Antilles françaises et un seul aux Antilles anglaises, cependant des esclaves américaines ont vécu

---

<sup>14</sup> Gautier, *Les Sœurs de Solitude* 168-81.

<sup>15</sup> Gautier 168-81.

<sup>16</sup> Xavier Tanc, *De l'esclavage aux colonies et particulièrement en Guadeloupe* (Paris, 1831) 27.



ce harcèlement comme un des pires maux de l'esclavage, un de ceux qui rendait celui-ci "bien plus terrible pour les femmes"<sup>17</sup> car il implique une dégradation profonde. Harriet Jacobs raconte ainsi en 1860:

Il a peuplé mon jeune esprit d'images sales, que seul un vil monstre peut penser. Je me suis détournée de lui avec dégoût et haine. Mais il était mon maître. J'étais obligée de vivre sous le même toit que lui, où je voyais un homme de 40 ans plus âgé que moi violer les commandements les plus sacrés de la nature. Il me disait que j'étais sa propriété, que je devais me soumettre en tout. Mon esprit se révoltait contre sa tyrannie odieuse. Mais où pouvais-je me tourner pour trouver une protection?<sup>18</sup>

### **Une autre façon de refuser le "mythe du viol fondateur"**

Régent et Mulot<sup>19</sup> expliquent qu'étant issus à la fois de blancs et de Noirs, ils ne peuvent pas représenter leur origine uniquement sous le signe du viol. Néanmoins, cette insistance sur les relations entre hommes blancs et femmes de couleur laisse supposer qu'elles seraient les plus significatives et les plus importantes pour ces dernières. Les relations entre esclaves seraient peu nombreuses. Ainsi, les recensements puis les minutes notariales énumèrent souvent les esclaves en famille au XVII<sup>e</sup> siècle, puis par blocs "femmes et enfants" au début du XVIII<sup>e</sup> et enfin séparément. Cependant, il serait faux d'y voir le reflet de la vie familiale des esclaves car ces relations ne sont pas toujours notées. En effet, les maîtres n'y ont pas intérêt car ils ne pourraient plus sépa-

---

<sup>17</sup> Patrick Mingos, ed., *Far more Terrible for Women. Personal Accounts of Women in Slavery* (Winston-Salem: John F. Blair, 2006).

<sup>18</sup> Harriet Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave* (1860; Paris: Viviane Hamy, 1992).

<sup>19</sup> Stéphanie Mulot, "Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises," *Ethnologie française* 111 (2007): 517-524.

Arlette Gautier

---

rer les esclaves comme ils l'entendent. Le fait que les esclaves n'étaient pas mariés ne signifie pas qu'ils ne vivaient pas en couple. Ainsi, la prise en compte des listes d'esclaves de la plantation guadeloupéenne de Bisdary sur 30 ans ainsi que celle des registres d'état-civil de 1848 aux Abymes et à Fort-de-France montre au contraire que les esclaves habitant sur des plantations anciennement installées vivaient dans des familles nucléaires:

Dans les autres habitations, un quart des esclaves vivrait dans de telles unités alors qu'un quart vivrait une conjugalité non cohabitante parce qu'ils appartiennent à des maîtres différents, un autre quart vivrait dans des familles monoparentales, les autres étant isolés. Les deux tiers des enfants connaîtraient leurs deux parents. Les isolés seraient plus souvent Africains (qui auraient néanmoins une plus forte propension à vivre en couple),<sup>20</sup> ce qui pourrait aussi être une conséquence de la très forte mortalité qui sévissait sur les plantations. En dépit des séparations et de la concurrence avec les Blancs, les esclaves ont donc pu maintenir une vie familiale. Toutefois, ce sont les esclaves qualifiés qui ont pu le mieux faire reconnaître leur rôle de père et d'époux...<sup>21</sup>

## CONCLUSION

La représentation du harem esclavagiste n'a donc pas été hégémonique ni permanente aux Antilles françaises. Elle n'a pu se déployer qu'en l'absence de religieux qui ont défendu, à certaines époques, la "pureté" des esclaves femmes contre les désirs excessifs des blancs. L'apparition du mythe du harem esclavagiste nécessite que la justification de l'esclavage ne soit plus la christianisation mais la différence de nature

---

<sup>20</sup> Et une moindre à vivre en famille monoparentale.

<sup>21</sup> Arlette Gautier, "Les familles esclaves aux Antilles françaises, 1635-1848," *Population* 55.6 (2000): 975-1001.

entre deux races, différence qui s'exprime aussi sexuellement. Ainsi, les femmes blanches deviennent de plus évanescences et interdites de désir, à moins d'être des prostituées, alors que les femmes noires, elles, ne penseraient qu'à la volupté et à l'argent. Le harem esclavagiste semble donc peuplé de prostituées, dont le désir est bien intéressé. Cette représentation permet de justifier les brutalités dont elles pouvaient être victimes, mais aussi de faire des esclaves femmes la personnification du lucre alors que c'était celui-là même qui avait transformé des êtres humains en propriétés. Elles deviennent alors la personnification de ce qui les enchaîne, au moment et pour la période où les déportations de captifs sont les plus nombreuses et où l'ordre esclavagiste est le plus monochrome, car les dissidents – religieux ou abolitionnistes – sont provisoirement refoulés de la terre antillaise.

Aujourd'hui, c'est une autre configuration qui fait occulter les souffrances et les résistances des femmes esclaves: la volonté de ne pas dresser un tableau trop sombre de la situation des esclaves, un imaginaire généalogique qui occulte la fréquence des relations entre esclaves eux-mêmes. Pourtant, la remise en question des viols en France et dans les pays occidentaux aujourd'hui devrait rappeler que la barbarie n'est jamais bien éloignée.

Arlette Gautier

*ARS - Université de Bretagne Occidentale*

### **Bibliographie**

ALLOULA, Malek. *The Colonial Harem*. Minneapolis: University of Minneapolis Press, 1986.

Arlette Gautier

---

- DESSALLES, Pierre. *La vie d'un colon à la Martinique au XIX<sup>e</sup> siècle*. Courbevoie: H. de Frémont, 1980.
- DORLIN, Elsa. *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. Paris: Editions la découverte, 2006.
- DUTERTRE, Jean-Baptiste. *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. 4 tomes en 3 volumes. Paris, 1667-1671.
- FRANCE, Joseph. *La Vérité et les faits ou l'esclavage mis à nu dans ses rapports avec les maîtres et les agents de l'autorité*. Paris, 1846.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité*. Vol. 1: *La volonté de savoir*. Paris: Gallimard, 1976.
- GAUTIER, Arlette. "Genre et esclavage aux Antilles françaises. Bilan de l'historiographie française." HRODĚJ, Philippe (ed). *L'esclave et la plantation. De l'établissement de la servitude à son abolition. Un hommage à Pierre Pluchon*. Rennes: PUR, 2008. 161-184.
- GAUTIER, Arlette. "Femmes et colonialisme." FERRO M. (ed). *Le livre noir du colonialisme. XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle: de l'extermination à la repentance*. Paris: Hachette littérature, 2004. 759-811.
- GAUTIER, Arlette. "Les familles esclaves aux Antilles françaises, 1635-1848." *Population* 55. 6. (2000): 975-1001.
- GAUTIER, Arlette. *Les Sœurs de Solitude*. Paris: Editions caribéennes, 1985.
- GAUTIER, Arlette. "La mouche dans le lait et le bon sauvage." NORDMAN, Daniel et Jean-Pierre RAISON. *Sciences de l'homme et conquête coloniale*. Paris: Presses de l'École Normale Supérieure, 1980. 183-203.
- GISLER, Antoine. *L'esclavage aux Antilles françaises (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Fribourg: Éditions universitaires, 1965.

- JACOBS, Harriet. 1860. *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*. Paris: Viviane Hamy, 1992.
- LEBLOND, J.B. *Voyage aux Antilles et en Amérique méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802*. Paris, 1813.
- MALOUET, Victor P. *Mémoire sur l'affranchissement des nègres*. Neufchâtel, 1788.
- MINGES, Patrick. *Far more Terrible for Women. Personal Accounts of Women in Slavery*. Winston-Salem: John F. Blair, 2006.
- MULOT, Stéphanie. "Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises." *Ethnologie française* 111 (2007): 517-524.
- LOUDIN-BASTIDE, Caroline. *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*. Paris: Editions la découverte, 2005.
- PELLEPRAT, Pierre. *Relation des missions des R.P. de la Compagnie de Jésus dans les îles et la terre ferme de l'Amérique méridionale*. Paris, 1655.
- MOREAU DE SAINT-MÉRY, Médéric Louis-Elie. *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de Saint-Domingue*. Philadelphie, 1797.
- PLUCHON, Pierre. *La route des esclaves*. Paris: Hachette, 1980.
- PRINCE, Mary. *La véritable histoire de Mary Prince, racontée par elle-même et commentée par Daniel Maragnès*. Paris: Albin Michel, 2000.
- RÉGENT, Frédéric. *Esclavage, métissage et liberté. La révolution française en Guadeloupe 1789-1802*. Paris: Bernard, éditions Grasset et Fasquelle, 2004.
- RÉGENT, Frédéric. *La France et ses esclaves. De la colonisation aux abolitions (1620-1848)*. Paris: Grasset, 2007.

Arlette Gautier

---

SAID, Edward. *L'orientalisme. L'orient créé par l'Occident*. 1978. Paris: Seuil, 2005.

TANC, Xavier. *De l'esclavage aux colonies et particulièrement en Guadeloupe*. Paris, 1831.

*Pierrick Pourchasse*

### **Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière**

En France, la traite négrière est un sujet très sensible où l'émotion l'emporte sur les faits. Bien souvent, les références au trafic transatlantique des esclaves africains traduisent plus une histoire compassionnelle qu'une véritable histoire critique. L'une des raisons vient probablement de la tendance qu'ont les hommes politiques français de se mêler des questions d'histoire. Ainsi dans le quotidien *Le Monde* du 26 avril 1998, le président Chirac déclare:

L'Occident a commis vis-à-vis de l'Afrique un crime incommensurable, dont il doit tenir compte dans sa relation avec ce continent. Le coût démographique de la traite est difficile à chiffrer, mais il est indéniable qu'une bonne part des maux actuels qu'endurent les pays africains résulte du désastre subi par leurs peuples durant deux siècles et demi. L'économie et la société en ont été bouleversées dans de vastes régions, où s'installèrent des systèmes de pouvoir régis par le commerce négrier avec les marchands européens...

La loi Taubira de 2001, qui qualifie la traite atlantique de "crime contre l'humanité," est votée dans ce climat de "repentance." Si cette notion de "crime contre l'humanité" est indéniable et n'est aucunement remise en question, le fait qu'il faille faire une loi sur ce sujet

Pierrick Pourchasse

---

interpelle l'historien. Tout d'abord: est-ce que la loi, c'est-à-dire le juge, a le pouvoir de dire la vérité historique? Pour nombre de chercheurs, la vérité historique se doit de récuser toute "autorité officielle." Selon Madeleine Rébérioux, qui s'est fermement opposée à cette intrusion du politique dans l'histoire,<sup>1</sup> "chercher, toujours chercher à établir des faits, les confronter, comprendre leur enchaînement et leur sens, c'est une tâche d'historien." Le caractère restrictif de la loi à la traite transatlantique pose un second problème, alors que la tendance actuelle de la recherche universitaire est d'éviter de compartimenter les objets d'étude et, au contraire, d'étudier les connections pour comprendre la totalité de la réalité historique. Ensuite, entre crime contre l'humanité et génocide il n'y a qu'un pas que certains n'hésitent pas à franchir. Ainsi, Louis Sala-Molins parle du "génocide utilitariste le plus glacé de l'humanité."<sup>2</sup> Pour l'historien, ce n'est évidemment pas un génocide puisqu'il n'y a pas intention délibérée de détruire un peuple. Autre question: peut-on juger avec nos yeux d'hommes du XXI<sup>e</sup> siècle des événements qui ont eu lieu il y a plusieurs siècles? Enfin, en droit, s'il y a crime il y a nécessairement réparation. L'Article 5 de la proposition initiale de la loi Taubira indiquait d'ailleurs: "Il est instauré un comité de personnalités qualifiées chargées de déterminer le préjudice subi et d'examiner les conditions de réparation due aux titres du crime." La République doit donc payer pour des crimes, datant de quatre siècles pour les premiers, ce qui paraît difficilement concevable.

Ce climat fait que toute recherche qui s'éloigne un tant soit peu de la vérité officielle est perçue comme un prétexte cherchant à dédoua-

---

<sup>1</sup> Madeleine Rébérioux, "Le Génocide, le juge et l'historien," *L'Histoire* 138 (1990): 92-94.

<sup>2</sup> Louis Sala-Molins, *Le code noir ou le calvaire de Canaan* (Paris: PUF, 1998) 8.



---

Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière

---

ner les négriers européens de leurs actions. Ainsi, Olivier Pétré-Grenouilleau, qui a publié un ouvrage de synthèse sur les traites négrières,<sup>3</sup> a-t-il été violemment attaqué. Un site communautaire s'est ainsi déchaîné: « si la fourberie se définit comme étant le fait de recourir aux ruses basses et odieuses jointes aux mensonges, aux hypocrisies de toutes sortes et à la perfidie, il convient de reconnaître solennellement qu'en matière d'historiographie africaine se rapportant à la traite africaine, à l'esclavage et à la colonisation, Olivier Pétré Grenouilleau se comporte comme un fourbe. » Pap Ndiaye, historien d'origine africaine, ayant pris la défense de Pétré-Grenouilleau, est qualifié de “président de son fan club,” de “*batman*” et leurs travaux se résument à “un monde imaginaire où ils prennent leurs fantasmes historiques pour la réalité.”<sup>4</sup> Dans la réalité, l'ouvrage incriminé fait un excellent bilan historiographique sur la traite négrière et l'esclavage, bilan dont je vais d'ailleurs largement m'inspirer dans cet article de synthèse.

Une conséquence de ce conflit entre “mémoires” et “histoire” est que, si la traite française est bien connue à partir des sources disponibles dans l'hexagone (chaque grand port négrier a eu son historien),<sup>5</sup> les nouvelles recherches originales sont surtout le fait des chercheurs anglo-saxons.

---

<sup>3</sup> Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale* (Paris: Gallimard, 2004).

<sup>4</sup> <http://www.africamaat.com/Olivier-Petre-Grenouilleau-ou-la?artsuite=0>

<sup>5</sup> Quelques titres pour la Bretagne: Gaston-Martin, *Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ère des négriers 1714-1774* (Paris: Karthala, 1993); Olivier Pétré-Grenouilleau, *Nantes au temps de la traite des Noirs* (Paris: Hachette, 1998); Allain Roman, *Saint-Malo au temps des négriers* (Paris: Karthala, 2001); *Cahiers des Anneaux de la Mémoire* (« Les Ports et la traite négrière ») 10 (2007) (Nantes), 11 (2007) (autres ports).

Cet article aborde quelques grands thèmes de la recherche historique actuelle sur la traite négrière, mais ces lignes sont très loin d'être exhaustives.

### **L'histoire globale**

Un des grands courants historiographiques actuels est celui de l'histoire globale ou "global history,"<sup>6</sup> courant qui a deux objectifs principaux. Le premier est de dépasser le compartimentage des recherches historiques. Pour la traite négrière, l'historien ne doit pas se satisfaire des monographies par port ou par pays, mais rechercher une compréhension beaucoup plus large et en même temps plus fine du phénomène. Le second objectif est d'éviter d'écrire une histoire du monde du seul point de vue de l'Occident. Jusqu'à présent l'histoire de la traite a été écrite par des Occidentaux, à partir des sources occidentales, d'un point de vue occidental. En conséquence, pour bien comprendre la complexité de la traite négrière, il y a nécessité d'une étude globale.

Après les monographies nationales, les historiens se sont intéressés au commerce des Africains en général, commerce où ils différencient trois types de traite selon les lieux d'acheminement des captifs.

#### *- La traite transsaharienne ou orientale.*

Elle concernerait 17M de captifs entre le VII<sup>e</sup> siècle et 1920 avec une marge d'erreur de 25%.<sup>7</sup> La période la plus importante du trafic est le XIX<sup>e</sup> siècle avec des chiffres se situant entre 4 et 6 millions de captifs.

---

<sup>6</sup> Voir le numéro de la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* 54-4bis (2007), Dossier "Histoire globale, histoires connectées."

<sup>7</sup> Ralph Austen, *African Economic History: Internal Development and External Dependency* (London: James Currey et Portsmouth: Heineman, 1987).

---

Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière

---

- *La traite atlantique*<sup>8</sup>

Selon les dernières statistiques, entre 1501 et 1866, 10 702 000 captifs auraient été débarqués, mais, compte tenu de la mortalité lors du voyage, 12 521 000 personnes auraient été déportées à partir du continent africain.<sup>9</sup> Cette traite est la mieux étudiée, avec près de 14 000 études recensées pour le XX<sup>e</sup> siècle.<sup>10</sup> Comme les sources sont extrêmement importantes, elle reste une histoire en plein essor (revues,<sup>11</sup> études...). Malgré ces recherches, la traite atlantique reste mal connue du grand public. Elle a permis l'enracinement de mémoires souvent antagonistes, comme on l'a vu pour la France.

C'est également la traite la plus visible, car elle met en relation, par voie maritime, plusieurs continents. D'autre part, elle est liée à la colonisation qui l'a suivie (alors que cette dernière a, dans une certaine mesure, permis de réduire l'esclavage).

- *La traite interne à l'Afrique*

C'est le trafic le moins connu en raison de l'absence de sources écrites. Selon l'historien Patrick Manning, elle concernerait 14 millions de personnes.<sup>12</sup>

---

<sup>8</sup> L'ouvrage qui a renouvelé la recherche est celui de Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade. A Census* (Madison: Wisconsin University Press, 1969).

<sup>9</sup> A ce propos, voir le site Web consacré à la traite transatlantique constitué à partir des recherches de David Eltis, Steven D. Behrendt, David Richardson et Herbert S. Klein: [www.slavevoyages.org](http://www.slavevoyages.org).

<sup>10</sup> Joseph C. Miller, *Slavery and Slaving in World History. A Bibliography* (Millwood New York: Kraus International Publishers) 1999.

<sup>11</sup> Pour la France, l'on peut citer la *Revue Française d'Histoire d'Outre Mer* (RFHOM) ou les *Cahiers des Anneaux de la Mémoire*. Pour le monde anglo-saxon, le *Journal of African History* et *Slavery and Abolition*.

<sup>12</sup> Patrick Manning, *Slavery and African Life: Occidental, Oriental and African Slave Trades* (Cambridge: CUP, 1990) 92.

Si chaque traite a ses spécificités, il existe de nombreuses similitudes et les différents types sont très liés. Si l'Afrique n'avait pas connu certaines formes d'esclavage, les traites d'exportation auraient sans doute eu beaucoup de mal à se développer. D'autre part, les premiers esclaves noirs à être importés en Europe le furent à partir des traites orientales.<sup>13</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, les commerçants portugais se font les intermédiaires d'un commerce interafricain d'esclaves. Dans les faits, les moyens utilisés pour se procurer les captifs sont les mêmes et les négriers africains approvisionnent indifféremment les différents circuits.

A partir de ces constatations, la démarche actuelle des historiens est de considérer que la traite africaine forme un tout et qu'il n'est pas possible de donner des explications solides en divisant l'objet d'étude. Il s'agit de comprendre la réalité complexe qu'est la traite négrière, de dépasser l'opposition entre Européens et Africains et de reconstituer les marchés, les acteurs, les réseaux... Selon l'historien britannique David Turley:

L'organisation de la traite dépendait d'une série complexe d'interactions entre les Européens, les Africains, les Arabes, les Asiatiques et les créoles issus de mélanges ethniques et raciaux variés. A partir des débuts de l'époque moderne, la plupart de ceux qui étaient engagés dans le commerce esclavagiste, et qu'une seule marque ethnique servait cependant à désigner, étaient culturellement créoles (par naissance ou non), en ce sens que pour travailler, ils devinrent experts dans une négociation transculturelle.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> Charles Verlinden, "Esclave noir en France méridionale et courants de traite en Afrique" *Annales du Midi* LXXVIII (1967) 335-43.

<sup>14</sup> David Turley, *Slavery* (Oxford: Blackwell, 2000) 46.

### **L'Afrique, un acteur de la traite**

98% des captifs ont été achetés à des courtiers africains, les 2% restant ayant été enlevés par les Portugais lors de leurs premiers contacts avec l'Afrique.<sup>15</sup> La majeure partie des captifs provient de razzias et de prises de guerre. Une première question porte sur l'existence de réservoirs de captifs à l'intérieur de l'Afrique. Il est difficile d'imaginer que des groupes humains se soient cantonnés longtemps dans le rôle de proie facile et l'on peut supposer qu'un même groupe a subi les deux situations, celle de négrier et celle de captif. Outre la guerre, certains étaient esclaves de naissance, d'autres l'étaient devenus à la suite de condamnations ou de dettes et enfin, certains ont été vendus par leur propre tribu, notamment des enfants.

Pourquoi les Africains ont-ils participé à l'asservissement de leurs semblables? Ils ne l'ont pas fait par contrainte ou pour faire plaisir aux négriers. Une première explication réside dans la non existence du sentiment d'appartenance à une "communauté africaine." L'Afrique est un monde où les barrières ethniques sont puissantes. Pour David Eltis:

les termes d'Afrique et d'Africains avaient du sens seulement pour les Européens. Les conceptions relatives à l'existence de groupes séparés dotés d'identités n'étaient pas moins prononcées en Afrique qu'en Europe, mais en Afrique elles fonctionnaient en l'absence d'un quelconque sens d'appartenance à un continent africain considéré dans son ensemble.<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Daniel Pratt Mannix and Malcolm Courley, *Black Cargoes: History of the Atlantic Slave Trade, 1518-1565* (New-York: Viking Press, 1962), Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrière* 75.

<sup>16</sup> David Eltis, *The Rise of the African Slavery in the Americas* (Cambridge: CUP, 2000) 22-23.

Une seconde explication vient de l'enracinement de l'esclavage dans les sociétés de l'Afrique noire.<sup>17</sup> Pour se maintenir, les élites utilisaient la guerre et le commerce. Ainsi, dans la zone du golfe de Guinée où les surplus agricoles étaient insuffisants pour renforcer l'hégémonie de la classe dirigeante, la guerre fournissait des captifs qui ont d'abord été utilisés localement puis vendus dans les circuits du commerce. Une troisième raison vient de la rentabilité de la traite pour les Etats qui prélèvent des taxes sur les transactions et pour les négriers africains qui font de bonnes affaires.

### **Le rôle de la traite dans le développement économique de l'Occident**

Une première question concerne la rentabilité de la traite. En France, ce sujet a été étudié pour Nantes, par Jean Meyer,<sup>18</sup> puis, plus récemment, par Guillaume Daudin.<sup>19</sup> Ces recherches aboutissent à une même conclusion: la rentabilité est très aléatoire. A Nantes, entre 1784 et 1786, le profit oscille entre moins 42% et plus 57%. En moyenne, Guillaume Daudin l'estime à 7% alors qu'en Angleterre elle se situerait autour de 7,5%.<sup>20</sup> Cette différence s'explique en partie par la plus

---

<sup>17</sup> Claude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et l'argent* (Paris: PUF, 1986).

<sup>18</sup> Jean Meyer, "Le commerce négrier nantais, 1774-1792," *Annales E.S.C.* 15-1 (1960) 120-29 et *L'armement nantais dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris: SEVPEN, 1969).

<sup>19</sup> Guillaume Daudin, "Comment calculer les profits de la traite?" Olivier Pétré-Grenouilleau, *Traites et esclavages: vieilles questions, nouvelles perspectives ?*, n° spécial de la *RFHOM* (2002) 43-62.

<sup>20</sup> Roger Anstey, "The Volume and Profitability of the British Slave trade," Stanley Engerman & Eugene D. Genovese, *Race and Slavery in the Western Hemisphere: Quantitative Studies* (Princeton: Princeton University Press, 1975) 3-31 et Kenneth Morgan, *Slavery, Atlantic Trade and British Economy, 1660-1800* (Cambridge: CUP, 2000) 43-44.

---

Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière

---

grande facilité des Britanniques à se procurer des marchandises de traite et par l'efficacité de leur système bancaire. Ainsi, la traite peut être qualifiée de "capitalisme aventureux." La stratégie des armateurs était d'ailleurs d'associer un trafic régulier (pêche) et un trafic spéculatif (traite ou course). A titre d'exemple, le grand armateur négrier nantais Montaudoin investit dans la pêche à la morue à Terre-Neuve et dans le commerce du sel.

La Révolution Industrielle étant le phénomène marquant du développement de l'Occident, les historiens se sont naturellement intéressés au lien entre traite et croissance économique. En ce qui concerne l'historiographie, la quasi-totalité des recherches portent sur l'Angleterre, pays où l'industrialisation s'est affirmée de manière plus nette et plus précoce. Quels sont les liens entre traite et la révolution industrielle?

Dans l'approche classique, qui s'appuie sur les théories de Marx, la traite est une source d'accumulation primitive de capitaux nécessaires à l'industrialisation. Cette idée est développée par Eric Williams<sup>21</sup> ou, actuellement, par Joseph Inikori.<sup>22</sup> L'hypothèse conduit à interroger les liens entre les deux phénomènes selon trois directions: le financement de la Révolution Industrielle par la traite, le soutien de la Révolution Industrielle par la demande de marchandises de traite et enfin le rôle de la traite dans l'économie sucrière et, par là, dans la balance commerciale des pays européens.

Les historiens ayant travaillé sur ces questions émettent de nombreuses réserves concernant l'importance de la corrélation entre le développement occidental et le capital amassé par les négriers. Ils font tout

---

<sup>21</sup> Eric Williams, *Capitalism and Slavery* (1944; New-York: Capricorn, 1966).

<sup>22</sup> Joseph E. Inikori, *Africans and the Industrial Revolution in England. A Study in International Trade and Economic Development* (Cambridge: CUP, 2002).

d'abord remarquer, à l'exemple d'Olivier Pétré-Grenouilleau dans son travail sur Nantes et ses élites négociantes,<sup>23</sup> que les armateurs négriers n'ont été que des industriels d'occasion et que peu ont investi dans l'industrie. Une fois enrichis, beaucoup d'entre eux ont placé leur fortune dans des propriétés terriennes. En ce qui concerne les marchandises de traite, les marchés intérieurs restent, de très loin, les plus importants, et les exportations vers l'Afrique ne sont qu'un apport parmi d'autres au développement industriel.<sup>24</sup> Il est cependant vrai que la traite a conduit à des poussées industrielles locales, comme le montre l'exemple de Nantes. Quant à la balance commerciale, les études récentes démontrent que le commerce intra-européen a joué un rôle plus important que le commerce colonial dans le développement de l'Europe.<sup>25</sup> En ce qui concerne l'Angleterre, les historiens économistes expliquent plutôt le formidable développement du commerce extérieur<sup>26</sup> par l'efficacité croissante de l'industrie. Selon Mc Closkey,<sup>27</sup> "le commerce fut fils de l'industrie" et non l'inverse. Il est vrai qu'à son apogée la traite ne représente que 1,5% des navires et 3% du tonnage de la flotte britannique.

De nouveaux débats portent sur le rôle de la traite dans l'affirmation du capitalisme. Le grand commerce sans contraintes et à ris-

---

<sup>23</sup> Olivier Pétré-Grenouilleau, *L'argent de la traite. Milieu négrier, capitalisme et développement: un modèle* (Paris: Aubier, 1996).

<sup>24</sup> Pierre Boule « Marchandises de traite et développement industriel dans la France et l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle, » *RFHOM* 226-227 (1975) 309-30.

<sup>25</sup> P.C. Emmer, Olivier Pétré-Grenouilleau, & J.V. Roitman, *A Deus ex Machina Revisited. Atlantic Colonial Trade and European Economic Development* (Leiden: Brill, 2006).

<sup>26</sup> Patrick O'Brien & Stanley L. Engerman "Exports and the Growth of the British Economy from the Glorious Revolution to the Peace of Amiens," Barbara Solow, *Slavery and the Rise of the Atlantic System* (Cambridge: CUP, 1991).

<sup>27</sup> R.P.Thomas, & D.N. Mc Closkey, "Overseas Trade and Empire, 1700-1860," *The Economic History of Britain since 1700*, vol. 1 (Cambridge: CUP, 1981).



que est vu par certains historiens comme un des ressorts du capitalisme occidental. Il faut cependant souligner que d'autres activités maritimes comme la grande pêche se caractérisent de la même manière par un fort désir d'entreprendre, une concentration des capitaux et la mise en place de techniques commerciales élaborées.

### **L'impact de la traite sur le développement de l'Afrique**

Le problème de l'impact de l'esclavage sur le développement de l'Afrique passe par une évaluation de la ponction démographique totale occasionnée par le trafic négrier. C'est une étude très difficile qui nécessite une bonne connaissance de très nombreux facteurs, ce qui n'est pas toujours le cas. Tout d'abord, il est nécessaire d'additionner la traite atlantique et la traite orientale, ce qui donne environ 28 millions de personnes.

Une première approche fait la comparaison entre le nombre de captifs et la population totale (estimée par Dennis Cordell aux environs de 80 millions de personnes vers 1750). Ainsi, à l'apogée de la traite, le prélèvement représenterait annuellement 0,095% de la population africaine alors que le taux d'accroissement naturel était de 1%. Les effets apparaissent donc comme limités et beaucoup de discussions ont eu lieu entre historiens sur la comparaison entre les effets de la traite et les phénomènes naturels (famines). Cette première approche est cependant très réductrice, car elle ne prend pas en compte la répartition par âge, par sexe et par région. Par exemple, elle n'intègre pas le nombre de naissances qui n'ont pas eu lieu en raison du départ des populations jeunes qui composaient la plus grande partie des captifs. De plus, elle laisse de côté le nombre de décès occasionnés par les opérations

de capture, mais la traite n'est pas responsable de tous les conflits africains. Le problème est de savoir ce qu'un départ effectif représente par rapport aux disparitions réelles. Selon l'historien Joseph Miller, il faudrait ajouter 45 à 50% de pertes au nombre des déportés en ce qui concerne l'Angola.<sup>28</sup> Ces estimations sont difficiles à appréhender car toutes les régions africaines n'ont pas été touchées de la même manière par la traite. Il existe une multiplicité de situations: certaines régions où étaient prélevés de nombreux captifs continuent à avoir des densités élevées alors que d'autres subissent une certaine dépopulation. Les très nombreuses variables ne sont pas maîtrisées en fonction du lieu et du temps.

Pour certains historiens, cette première approche est beaucoup trop simple et ne prend pas en compte les conséquences démographiques de la traite. Pour y remédier, ils proposent d'extrapoler dans le passé des tendances observables au XX<sup>e</sup> siècle, période où nous avons des renseignements fiables. Selon les estimations de Patrick Manning, sans la traite la population de l'Afrique aurait dû se situer entre 70 et 100 millions d'habitants en 1850 au lieu de 50 millions.<sup>29</sup> Pour lui, la traite a réduit la croissance démographique mais ne l'a pas arrêtée. Régionalement, la traite occidentale aurait eu de graves effets et la traite orientale des effets plus modérés.

Cette approche pose le problème des simulations historiques. Avec cette méthode, la densité de la population africaine au XVI<sup>e</sup> siècle

---

<sup>28</sup> Joseph Miller, *Way of Death. Merchant Capitalism and the Angolan Slave Trade, 1730-1830* (London: James Currey, 1989) 3-39.

<sup>29</sup> Patrick Manning, *Slavery and African Life: Occidental, Oriental and African Slave Trades* (Cambridge: CUP, 1990) 82.

---

Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière

---

aurait été supérieure à celle des régions les plus peuplées de l'Asie méridionale, ce qui est difficilement concevable.

Ces recherches soulèvent la question du déclin de la population africaine. Certains historiens sont partisans du déclin comme Joseph Inikori.<sup>30</sup> D'autres penchent pour la stagnation, à l'exemple de Patrick Manning. Il existe même des partisans de la croissance: l'étude récente de Dennis Cordell montre que la population de l'Afrique sub-saharienne a augmenté régulièrement jusqu'à la phase de transition démographique avec, cependant, un ralentissement du taux de croissance au XVIII<sup>e</sup> siècle. La question de savoir ce qu'aurait été la population africaine sans la traite ne sera jamais résolue. Ainsi, l'historien William Gervase Clarence-Smith déclare-t-il en 1994: "Il est grand temps pour les historiens de l'Afrique d'admettre qu'ils ont peu à dire sur l'impact démographique de la traite, simplement parce que leurs sources ne les autorisent pas à en dire beaucoup."<sup>31</sup>

La question qui découle de la ponction démographique concerne l'incidence de la traite sur le mal développement de l'Afrique. C'est une question très sensible qui soulève nombre de débats entre les historiens. La même incertitude empêche toute réponse. Il est objectivement impossible de dire ce que serait devenue l'Afrique sans la traite. Parallèlement, d'autres questions se posent. Peut-on expliquer l'histoire africaine en utilisant des concepts européens? Tous les pays doivent-ils se développer à la manière de l'Occident?

---

<sup>30</sup> Joseph Inikori, *Forced Migration: the Impact of the Export Slave Trade on African Societies* (London: Hutchinson University Library for Africa, 1982).

<sup>31</sup> William Gervase Clarence-Smith, "The Dynamics of the African Slave Trade," *Africa* 64-2 (1994): 282.

D'autre part, la nature des liens entre démographie et développement économique est aujourd'hui source de discussions. Les études récentes sur la Révolution Industrielle conduisent à penser que la révolution démographique n'est pas un préalable indispensable à l'industrialisation. Ainsi, le célèbre ouvrage de Kenneth Pomeranz, qui compare l'industrialisation de l'Europe et de la Chine,<sup>32</sup> montre que beaucoup de facteurs entrent en jeu et que la population n'est pas le plus important d'entre eux. On peut aussi remarquer que les ravages de la Guerre de Trente Ans en Allemagne, avec des pertes approchant 70% de la population dans certaines régions, n'ont pas entraîné un sous-développement économique durable.

\*  
\*   \*

L'histoire de la traite ou des traites négrières est donc une histoire très active. De nouveaux champs de recherche sont ouverts régulièrement. Les débats entre historiens sont de très grande qualité. A ce titre l'on peut mentionner le travail récent d'un historien d'origine malienne, Tidiane Dakité,<sup>33</sup> qui conclut: "La conséquence la plus handicapante n'est peut-être pas la ponction démographique, mais les effets culturels et psychologiques," parmi lesquels il cite l'abandon par l'Afrique de sa culture et la tentation d'un gain facile permettant d'acquérir des produits matériels en provenance d'Occident. Tout cela aurait donné nais-

---

<sup>32</sup> Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence. China, Europe and the Making of the Modern World Economy* (Princeton and Oxford: Princeton University Press, 2000).

<sup>33</sup> Tidiane Diakit , *La traite des Noirs et ses acteurs africains* (Paris: Berg international) 2008.

---

Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière

sance, en Afrique, à ce que l'auteur appelle une "culture de traite" qui satisfait tout le monde, sauf les captifs naturellement, et qui explique le maintien de certaines formes d'esclavage jusqu'à nos jours.

Pierrick Pourchasse

CRBC - Université de Bretagne Occidentale

### **Bibliographie sommaire**

*Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, "Les Ports et la traite négrière" 10 (2007) (Nantes), 11 (2007) (autres ports).

ANSTEY, Roger. "The Volume and Profitability of the British Slave trade." Engerman, Stanley and Genovese, Eugene D. *Race and Slavery in the Western Hemisphere: Quantitative Studies*. Princeton: Princeton University Press, 1975.

AUSTEN, Ralph. *African Economic History: Internal Development and External Dependency*. London: James Currey and Portsmouth: Heineman, 1987.

BOULLE, Pierre. "Marchandises de traite et développement industriel dans la France et l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle." *RFHOM* 226-227 (1975): 309-30.

CLARENCE-SMITH, William Gervase. "The Dynamics of the African Slave Trade." *Africa* 64-2 (1994).

CURTIN, Philip D. *The Atlantic Slave Trade. A Census*. Madison: Wisconsin University Press, 1969.

DAUDIN, Guillaume. "Comment calculer les profits de la traite?" Pétré-Grenouilleau, Olivier, *Traites et esclavages : vieilles questions, nouvelles perspectives ?*, n° spécial de la *RFHOM* (2002): 43-62.

Pierrick Pourchasse

---

- DEVEAU, Jean-Michel. *La traite rochelaise*. Paris: Karthala, 1990.
- DIAKITÉ, Tidiane. *La traite des Noirs et ses acteurs africains*. Paris: Berg international, 2008.
- ELTIS, David. *The Rise of the African Slavery in the Americas*. Cambridge: CUP, 2000.
- GASTON-MARTIN. *Nantes au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ère des négriers 1714-1774*. Karthala: 1993.
- INIKORI, Joseph. *Forced Migration: The Impact of the Export Slave Trade on African Societies*. London: Hutchinson University Library for Africa, 1982.
- . *Africans and the Industrial Revolution in England. A Study in International Trade and Economic Development*. Cambridge: CUP, 2002.
- MANNING, Patrick. *Slavery and African Life: Occidental, Oriental and African Slave Trades*. Cambridge, CUP, 1990.
- MANNIX, Daniel Pratt & Malcolm COURLEY, *Black Cargoes: History of the Atlantic Slave Trade, 1518-1565*. New-York: Viking Press, 1962.
- MEILLASSOUX, Claude. *Anthropologie de l'esclavage. Le ventre de fer et l'argent*. Paris: PUF, 1986.
- MEYER, Jean. "Le commerce négrier nantais, 1774-1792." *Annales E.S.C.* 15-1 (1960): 120-29.
- . *L'armement nantais dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris: SEVPEN, 1969.
- MILLER, Joseph. *Way of Death. Merchant Capitalism and the Angolan Slave Trade, 1730-1830*. London: James Currey, 1989.
- . *Slavery and Slaving in World History. A Bibliography*. Millwood New York: Kraus International Publishers, 1999.

Les grands débats actuels de l'historiographie sur la traite négrière

---

MORGAN, Kenneth, *Slavery, Atlantic Trade and British Economy, 1660-1800*, Cambridge: CUP, 2000.

O'BRIEN, Patrick & Stanley L. ENGERMAN, "Exports and the Growth of the British Economy from the Glorious Revolution to the Peace of Amiens." Solow, Barbara. *Slavery and the Rise of the Atlantic System*. Cambridge: CUP, 1991.

PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier. *L'argent de la traite. Milieu négrier, capitalisme et développement: un modèle*. Paris: Aubier, 1996.

---. *Nantes au temps de la traite des Noirs*. Paris: Hachette, 1998.

---. *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*. Paris: Gallimard, 2004.

ROMAN, Allain. *Saint-Malo au temps des négriers*. Paris: Karthala, 2001.

SAUGERA, Eric. *Bordeaux, port négrier*. Paris: Karthala, 2002.

TURLEY, David. *Slavery*. Oxford: Blackwell, 2000.

WILLIAMS, Eric. *Capitalism and Slavery*. 1944. New-York: Capricorn, 1966.

*Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* 54-4bis (2007), Dossier "Histoire globale, histoires connectées."

[www.slavevoyages.org](http://www.slavevoyages.org).





## Liste des auteurs

**Norbert Col**, ancien élève de l'École Normale Supérieure (Saint-Cloud), agrégé d'anglais, est Professeur à l'Université de Bretagne Sud (UBS, Lorient) où il enseigne la littérature et l'histoire britanniques. Il a consacré une grande partie de ses travaux à Burke, et a publié, en particulier, une édition bilingue annotée de l'œuvre de Burke, *An Appeal from the New to the Old Whigs* (PUR, 1996) ainsi que deux ouvrages, *Burke, le contrat social et les révolutions* (PUR, 2001) et *A la recherche du conservatisme britannique : historiographie, britannicité, modernité (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)* (PUR, 2007), et de nombreux articles sur Burke et sur Swift. Sous sa direction est paru récemment *Écritures de soi* (L'Harmattan, 2007).

**Annick Cossic**, agrégée d'anglais, est Professeur de Littérature et de Civilisation britanniques à l'Université de Bretagne Occidentale (UBO, Brest). Elle est spécialiste du dix-huitième siècle britannique et a fait porter ses recherches sur les villes d'eaux et leur représentation satirique. Elle a publié un livre sur la cité thermale de Bath, *Bath au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fastes d'une cité palladienne* (PUR, 2000) et, avec Patrick Galliou, un ouvrage collectif intitulé *Spas in Britain and in France in the Eighteenth and Nineteenth Centuries* (Cambridge Scholars Press, 2006). Elle a également écrit des articles sur la poésie satirique anglaise au Siècle des Lumières.

Liste des auteurs

---

**John Dickinson**, est Professeur d'Histoire. Il a longtemps enseigné l'histoire du Canada préindustriel à l'Université de Montréal et est actuellement titulaire de la chaire d'études canadiennes à l'Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle. Il est l'auteur de très nombreuses publications dont les plus récentes sont *A Short History of Quebec* (ouvrage qu'il a co-dirigé avec Brian Young, Mc Gill-Queen's University Press, 2008) et *Les Sulpiciens de Montréal* (avec Dominique Deslandres et Ollivier Hubert, Fides, 2007).

**Arlette Gautier**, est Professeur de Sociologie à l'Université de Bretagne Occidentale (UBO, Brest). Ses recherches ont pour thèmes l'esclavage, la politique familiale, les politiques de planification familiale, les familles, la fécondité, la santé de la reproduction, le genre et l'ont amenée à effectuer des enquêtes de terrain à Reims, en Guadeloupe, au Mexique et dans des pays en développement. Elle est l'auteur de deux livres, l'un avec A. Quesnel, *Politique de Population, médiateurs institutionnels et régulation de la fécondité au Yucatan (Mexique)* (Orstom, 1993) et l'autre, *Les sœurs de Solitude. La condition féminine pendant l'esclavage* (Editions caribéennes, 1985). Elle a coordonné plusieurs ouvrages, le plus récent s'intitulant *Les politiques de planification familiale. Cinq expériences nationales* (CePED, 2004) et a écrit de très nombreux articles sur les familles esclaves et les esclaves femmes aux Antilles françaises.

**Philippe Hroděj** est docteur en histoire de la Sorbonne et Maître de Conférences en Histoire moderne à l'Université de Bretagne Sud (UBS, Lorient). Son champ de recherche couvre la course et la flibuste au XVII<sup>e</sup> siècle, le commerce colonial, l'état et ses représentants aux

colonies. Il a publié de très nombreux articles sur le commerce triangulaire et les esclaves dans les îles des Caraïbes, deux ouvrages, *L'Amiral Du Casse, l'élévation d'un Gascon sous Louis XIV* (Librairie de l'Inde, 1999) et *Jacques Cassard, corsaire et armateur du Roi (1679-1740)* (PUR, 2002). Sous sa direction sont parus *Techniques et Colonies* (avec Sylviane Llinares, SFHOM, 2005) et *L'esclave et les plantations : de l'établissement de la servitude à son abolition : hommage à Pierre Pluchon* (PUR, 2008).

**François Poirier**, agrégé d'anglais, est Professeur à l'Université de Paris 13 où il enseigne la civilisation britannique. Son champ de recherche s'étend des aspects politiques de la Grande-Bretagne contemporaine à l'histoire de la ville de Liverpool et à celle du syndicalisme en Angleterre. Responsable du CRIDAF, il est l'auteur de nombreux livres et articles, parmi lesquels, *Generation Thatcher- La culture politique de l'Angleterre* (Presses Universitaires de Vincennes, 1992), *Londres 1939-1945* (dir. Autrement, 1995). Il s'intéresse en outre plus particulièrement à ce qu'il a intitulé "le long face-à-face entre l'Angleterre et la France." Parmi ses prochaines publications figureront trois ouvrages, *Le syndicalisme en Grande-Bretagne* (Ellipses), *L'Angleterre de la réforme à nos jours* (Ophrys) et *Liverpool, port des extrêmes* (Autrement).

**Pierrick Pourchasse** est agrégé d'histoire, Maître de Conférences en Histoire moderne à l'Université de Bretagne Occidentale (UBO, Brest) et chercheur au CRBC (Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques). Ses recherches portent sur le commerce maritime à l'époque moderne, et il est l'auteur d'un ouvrage, *Le commerce du Nord. Les échanges entre la France et l'Europe septentrionale au XVIII<sup>e</sup> siècle* (PUR, 2006) et d'ar-

Liste des auteurs

---

tibles dont l'un s'intitule "Brest et la traite négrière" (en collaboration avec Philippe Hroděj, *Cahiers des Anneaux de la Mémoire* [2007]).

**James Walvin, OBE**, est Professeur émérite à l'Université de York. Spécialiste mondial de l'histoire de l'esclavage, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur le sujet ainsi que sur l'histoire sociale britannique. Ses publications les plus récentes sont *Questioning Slavery* (Routledge, 1996), *The Quakers. Money and Morals* (John Murray, 1997), *Fruits of Empire. Exotic Produce and British Taste, 1660-1800* (Macmillan, 1997), *An African's Life. The Life and Times of Olaudah Equiano* (Cassell, 1998), *The Slave Trade* (Sutton Publishing, 1999), *Making the Black Atlantic: Britain and the African Diaspora* (Leicester University Press, 2000), *Britain's Slave Empire* (2000; Tempus Publishing Ltd, 2007), *The People's Game. The History of Football Revisited* (Mainstream, 2000), *The Only Game. Football in Our Times* (Longman, 2001), *Black Ivory* (1992; Blackwell, 2004), *A Short History of Slavery* (Penguin, 2007), *The Trader, the Owner and the Slave* (Vintage, 2008).

### Autres publications du CEIMA :

*Les Cahiers du CEIMA* n°1, janvier 2003, 86 pages : *Rupture(s)*

- Annick Cossic-Péricarpin. Avant-propos.
- Annick Cossic-Péricarpin. Une ville d'eaux à la mode au XVIII<sup>e</sup> siècle : la dialectique de la rupture et de la continuité à Bath.
- Hélène Crignon-Machinal. Bram Stoker : *Dracula* et *The Lady of the Shroud*, rupture et reconstruction.
- Anne Le Guellec. Histoire de ruptures et récit circulaire dans *The Custom of the Country* d'Edith Wharton.
- Anne-Laure Brevet. Figures de la discontinuité subjective dans *A Proper Marriage* de Doris Lessing.
- Marie-Christine Agosto. Ruptures à l'américaine : *The Sky Changes* de Gilbert Sorrentino.
- François Gavillon. Les romans de William Gaddis : rupture(s) épistémologique(s) ?
- Gaïd Girard. L'ici et l'ailleurs dans *The Dead* de John Huston.

*Les Cahiers du CEIMA* n°2, juin 2003, 152 pages : *Ville et crime*

- François Gavillon. Introduction.
- Benoît Jeanjean. Violence et politique dans la Rome républicaine (aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles avant J.-C.)
- Annick Cossic. Bath au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'utopie palladienne à l'épreuve du crime.
- Alain Kerhervé. *Blind Justice* de Bruce Alexander. Représentations du crime à Londres au XVIII<sup>e</sup> siècle.
- Marie-Christine Agosto. Crime et délit dans deux paysages urbains de Melville : *Bartleby, the Scrivener & The Bell-Tower*.
- François Gavillon. Ville et *wilderness* : de la Bible aux puritains d'Amérique.
- Thomas Buckley. Ville et Criminalité : l'origine de la barbarie (Bret Harte et Jack London).
- Didier Combeau. Les Armes du crime : le débat sur le contrôle des armes à feu de 1911 à 1939.
- Gaïd Girard. Main basse sur la ville : les gangsters dans le cinéma américain (1930-1951).
- Anne Le Guellec. Crime symbolique et société pénitentiaire dans *A Fringe of Leaves* de Patrick White.
- Hélène Crignon-Machinal. De Londres à Shanghai : l'étrange cas de Christopher Banks dans *When We Were Orphans* de Kazuo Ishiguro.

- Anne-Laure Brevet. Le Citoyen corrompu dans *Hunger* de Doris Lessing.
- Camille Manfredi. Glasgow, Unthank : le monstre urbain dans *Lanark* d'Alasdair Gray.

*Les Cahiers du CEIMA* n°3, mai 2006, 158 pages : *Le sublime*

- Pascal David. L'effroi du sublime.
- Alain Kerhervé. Le sublime dans les écrits épistolaires féminins anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle.
- Norbert Col. La place de l'esthétique dans le conservatisme d'Edmund Burke.
- Catherine Thomas. Le sublime dans *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier.
- Hélène Machinal. Le sublime dans *The Confessions of an English Opium-Eater* de Thomas de Quincey.
- Carle Bonafous-Murat. Modalités d'un moment sublime : « Mediations in Time of Civil War ».
- Irena Buckley. Oscar Vladislas de Lubicz-Milosz. Le sublime et la nostalgie.
- Anne Le Guellec-Minel. Les mirages du sublime dans *Voss* de Patrick White.
- Delphine Dauphy, François Gavillon. La photographie américaine, 1860-1880 : le paysage et le sublime.
- Hervé Le Nost. « ...Nous avons l'idée du monde, mais nous n'avons pas la capacité d'en montrer un exemple ».
- Michèle Bompard-Porte. Le Sublime, *das Erhabene* et la Sublimation.

*Les Cahiers du CEIMA* n°4, novembre 2008, 192 pages : *L'invention de la nature*

- Benoît Jeanjean. Une réflexion sur la nature de l'homme : saint Jérôme face à Pélagé
- Pascal David. La nature : norme ou fiction ?
- Marie-Eugénie Kaufmant. Émergence du paysage marin dans la *comedia* espagnole
- Nicolas Meynen. Peindre la nature en plein air : la révélation du sublime
- Anne Le Guellec-Minel. Nature aliénante et nature aliénée : l'invention coloniale de la nature australienne
- Anne-Laure Brevet. Peintures du naturel chez Doris Lessing : du dénaturé au « surnaturé »
- Catherine Conan. Perceptions de la nature et expression de la masculinité dans *The Ultras* de Eoin McNamee

- Thierry Robin. Nature du problème irlandais et problème de la nature chez Flann O'Brien
- Camille Manfredi. Poèmes à l'état sauvage : le cerf et le loup dans la poésie de Sorley MacLean et Iain Crichton Smith
- Yannick Lageat. La géographie, discipline dénaturée ?
- François Gavillon. Le *wilderness* américain, des Transcendantalistes à Rick Bass : conceptions et représentations
- Thomas Buckley. If Writing is Creation, then Translating is Evolution





Le CEIMA (Centre d'Etudes Interdisciplinaires du Monde Anglophone) composante de l'Equipe d'Accueil EA 4249 HCTI (Héritages & Constructions dans le Texte et l'Image), rassemble des anglicistes de différentes spécialités (britannisants, américanistes, littéraires et civilisationnistes) qui cherchent à construire une réflexion pluridisciplinaire dans le champ des études anglophones.

Site internet : [www.univ-brest.fr/ceima](http://www.univ-brest.fr/ceima)

Email : [ceima@univ-brest.fr](mailto:ceima@univ-brest.fr)

Achévé d'imprimer par AGN  
en mars 2009

ISSN 16397789

